



L'impulsion sociale anthroposophique

- I – Loi sociologique fondamentale**
- II – Loi sociale principale**
- III - Phénomène social primordial**
- IV - Causalité sociale**

Publié et introduit
par
Sylvain Coiplet

Traduction et révisions
François Germani
État au 5 octobre 2017

*

Institut pour une tri-articulation sociale
Atelier francophone
www.triarticulation.fr

Adresse en ligne du document :<http://www.triarticulation.fr/Institut/FG/08.html>



xxxx avec du texte possible en verso de couverture donc, mais une page numérotée 2. Comment ne pas compter ces deux pages ? Comment aussi faire apparaître le footer en page de début de chapitre ? **Conventions**

- *Sources* : [chiffre] n° dans la bibliographie du présent volume, n° de volume dans les œuvres complète originale en allemand (GA), n° page début-page fin, n°/année de l'édition, date de la conférence ou de la publication du texte
- *Traducteur* : Nom suivi de l'éditeur. L'astérisque (*) signale que la traduction présentée a été remaniée ou remplacée par F. Germani, mais est souvent disponible en alternative sur le site www.triarticulation.fr. Nous remercions les éditeurs pour leur collaboration.
- *L'utilisation du "/"* entre deux mots ou expression revient à un choix non tranché et donc proposé directement au lecteur dans le texte (n'existe donc pas dans l'original)
- (*NDT* :) dans le texte ou en note de bas de page est une note du traducteur. Il peut arriver que soit encore distingué entre des notes par traducteur dans les traductions faites à plusieurs ou dans des traductions reprises d'un traducteur précédent.
- *lit.* est utilisé en note pour proposer une traduction plus littérale susceptible de s'adresser à l'imagination du lecteur.
- *L'utilisation de "-"* rassemblant des mots de manière inusité en français correspond soit à un usage du genre en allemand, soit à signifier en français, quand cela semble nécessaire, des mots assemblés (sans tiret) en un seul en allemand, ce que cette langue permet facilement. Les allemand seraient en quelque sorte aux mots, ce que notre Proust est à la phrase.
- [*chiffres*] numéro de page dans l'édition française mentionnée.
- [...] passage non directement significatif sauté dans l'original
- 2 à 5 *chiffres* suivit d'un tiret - entre parenthèses () ou crochets [] en début de paragraphe : n° de chapitre ou de conférence dans le volume, puis n° de paragraphe. Sous 3 chiffres, n° de paragraphe seul.



Table des matières

Introduction	7
Loi sociologique fondamentale - 1898.	9
La question sociale	9
Liberté et société	11
Sur la loi sociologique fondamentale.	19
Lettre 534 à John Henry Mackay	19
Loi sociale principale - 1905.	21
Science de l'esprit et question sociale	21
La question sociale et la théosophie	44
Confrérie* et combat pour l'être-là.	60
Métier et gagne-pain	74
Science de l'esprit et question sociale	91
Loi sociale principale et loi sociologique fondamentale.	108
Loi sociale principale présuppose loi sociologique fondamentale.	108

Loi sociale principale et tri-articulation sociale	110
La sociale principale et jugement démocratique.	110
Loi sociale principale par démocratisation du droit du travail.	110
Loi sociale principale et la vie de droit.	113
La loi sociale principale n'a pas été saisie.	114
Loi sociale principale et spiritualité oeuvrant unitairement.	124
L'économie de monde réclame une spiritualité oeuvrant unitairement.	124
Cercle commun de représentations des preneurs de travail et donneurs de travail.	126
La fabrique a besoin d'une vie de l'esprit commune.	129
Phénomène social primordial - 1918.	131
La pleine liberté appartient à l'écouter.	131
Pulsions sociales et antisociales dans la pensée, le sentiment et la volonté	132
Instincts sociaux et antisociaux dans l'humain.	150
Phénomène social primordial et perspective d'oiseau luciférienne.	173
La pensée uniformisante conduit au sentir et au vouloir antisocial.	175
Loi de causalité sociale - 1918.	187
On avance seulement quand on pense en cercle.	187
La critique de la superstructure idéologique est aujourd'hui presque justifiée.	189
L'humain mérite mieux que seulement une proposition subordonnée.	189
Les institutions seront faites par les humains et leurs pensées.	190
Salut et misère pas seulement par institutions/organisations.	193
Rapports/conditions comme effets extérieurs de la constitution d'âme intérieure.	196
Conditions/rapports fait par des humains.	199
Les conditions sociales, nous les faisons !	199
Vie juridique et vie des sensations.	201



Sources	205
Œuvres complètes de Rudolf Steiner	205
Autres sources	206
Informations diverses	207



Loi sociologique fondamentale - 1898.

La question sociale

Source [2] : GA 031, pages 247-250, 2/1966, 16.07.1898

Traduction : F. Germani, www.triarticulation.fr

[450/01] Ce n'est pas facile aujourd'hui de parler sur la „question sociale“. Beaucoup porte à influencer actuellement notre jugement de la manière la plus défavorable. Aucune chose n'a été plus embrouillée que celle-ci par „faveur et haine des partis“. Les avis abrupts se font face comme sur peu de domaines. Que ne sera pas avancé? Et comme bientôt on remarque, beaucoup d'avis se présentant, qu'ils proviennent d'esprits qui se promènent par le monde avec les plus grandes œillères possible.

[450/02] Mais je ne peux pas une fois tenir pour les pires, les obstacles qui seront posés dans le chemin d'un jugement souhaitable par les passions de partis. Par eux seront quand même seulement irrités ceux qui se tiennent à l'intérieur des appareils de parti. Qui se tient au-delà de ces appareils a toujours la possibilité de former un jugement personnel. Un obstacle bien plus significatif me semble reposer en ce qu'a nos têtes pensantes, nos porteurs de culture formés scientifiquement ne veulent absolument pas réussir à trouver un chemin plus sûr, une manière méthodique, pour prendre en main cette question.

[450/03] Toujours et toujours de nouveau, je viens à cette conviction quand je lis sur la question sociale des écrits d'auteurs qui sont à prendre au sérieux à cause de leur formation scientifique. J'ai remarqué que dans ce domaine la façon de penser que nos chercheurs se sont appropriée sous l'influence du darwinisme n'agit pour l'instant pas encore salutairement. Qu'on ne me comprenne pas mal, je vois qu'avec la manière de penser darwinienne, un des plus grands progrès que l'humanité a pu faire est accompli. Et je crois que le darwinisme doit agir salutairement sur tous les domaines de la pensée humaine, quand il sera utilisé correctement, c.-à-d. d'après son esprit. Moi-même j'ai, dans ma

„Philosophie de la liberté“, livré un livre, qui d’après mon opinion, est écrit entièrement dans le sens du darwinisme. Cela m’a été tout particulièrement lors de la conception de ce livre. J’ai réfléchi sur les questions les plus intimes de la vie humaine de l’esprit. En cela je ne me suis pas du tout soucié du darwinisme. Et lorsque mon édifice de pensées fut terminé alors m’est montée la représentation : tu as donc livré une contribution au darwinisme.

[450/04] Maintenant je trouve que notamment les sociologues ne le font pas ainsi. Ils demandent d’abord chez les chercheurs de la nature pensant selon Darwin : comment le faites-vous ? Et alors, ils transfèrent leurs méthodes sur leur domaine. Ils commettent en cela une grande faute. Les lois de la nature qui règnent dans la nature organique, ils les transportent simplement sur le domaine de la vie humaine de l’esprit ; il devrait valoir pour l’évolution humaine exactement la même chose que ce qui est à observer à l’animal. Maintenant dans cette conception repose sans doute un noyau sain. Une légité (NDT je reprends la proposition de Mme Bideau pour ne pas utiliser législation qui en matière de tri-articulation pourrait induire des confusions) de même sorte est certainement à trouver dans le monde entier. Mais il n’est absolument pas nécessaire qu’à cause de cela aussi les mêmes lois se manifestent sur tous les domaines. Les lois que les darwinistes ont trouvées agissent sur le règne animal et végétal. Dans le règne de l’humain nous avons à chercher après des lois qui seront pensées dans l’esprit du darwiniste – mais qui sont ainsi justement spécifiquement propres comme les lois d’évolution organiques des règnes naturels cités. Nous avons à chercher des lois propres à l’évolution de l’humanité, quand aussi celles-ci seront pensées dans l’esprit du darwinisme. Un simple transfert des lois du darwinisme sur l’évolution de l’humanité ne pourra conduire à des façons de voir satisfaisantes.

[450/05] Cela m’est de nouveau particulièrement venu à la lecture du livre pour lequel j’écris ces pensées : „La question sociale à la lumière de la philosophie“ du Dr. Ludwig Stein (éditions de Ferdinand Enke, Stuttgart 1897). La manière de regarder de l’auteur sera absolument dominée par l’intention de traiter la question sociale dans un sens qui domine dans la science de la nature darwiniste. „Ce que Buckle devant une vie d’humain a fourni pour un concept de causalité dans l’histoire, qu’il soutient notamment par la statistique montante, laquelle prouve son inconditionnelle validité pour l’ensemble de la vie humaine, cela doit aujourd’hui se passer pour l’évolution, après que nous ayons récolté les conquêtes de Darwin et de ses successeurs“ (p.43). Partant de cette tendance, Ludwig Stein étudie comment les différentes formes par lesquelles la vie des



humains sera régie se sont développées. Et il cherche à montrer qu'en cela „adaptation“ et „lutte pour l'être-là“ (NDT „Dasein“, je renonce à traduire par „existence“ pour des raisons de contexte philosophique) jouent le même rôle que dans l'évolution animale. Je veux pour l'instant saisir une de ces formes pour rendre parlante la manière d'observer de Stein : la religieuse. L'humain se trouve au milieu de différentes puissances de la nature. Celles-ci interviennent dans sa vie. Elles peuvent lui devenir utiles ou dommageables.

Elles peuvent lui devenir utiles quand il trouve des moyens par lesquels il peut utiliser les puissances de la nature dans le sens où elles servent à son être-là. L'humain invente des outils et des institutions pour se mettre les puissances de la nature à son service. Cela signifie, il cherche à adapter celles-ci à son environnement. Il peut être fait beaucoup d'essais qui s'avèrent comme erronés. Mais parmi d'innombrables seront toujours de tels qui atteindront le correct. Ceux-ci restent les vainqueurs. Ils se maintiennent. Les tentatives erronées disparaissent. L'utile se maintient dans la „lutte pour l'être-là“. Parmi les puissances de la nature, l'humain trouve aussi des invisibles à côté des visibles. À côté des purement naturelles, il les nomme puissances divines. Il veut aussi s'adapter celles-ci. Il invente la religion avec le service sacrificiel et croit par là mouvoir les puissances divines afin qu'elles œuvrent à son utilité. Stein regarde de la même manière le mariage, la propriété, l'état, la langue, le droit. Toutes ces formes sont apparues par adaptation de l'humain à son environnement ; et les formes actuelles du mariage, de la propriété, etc. se sont maintenues à cause de ce qu'elles se sont avérées les plus utiles dans la lutte de l'humain pour l'être-là.

[450/06] On voit, Stein cherche simplement à transférer le darwinisme sur le domaine humain.

[450/07] Je montrerai dans un article suivant, le livre cité à la main, où conduit un tel transfert.

Liberté et société

Source [2] : GA 031, pages 251-262, 2/1966, 30.07.1898

Traduction : F. Germani, www.triarticulation.fr

[451/01] Dans le dernier numéro de ce magazine j'ai exprimé l'avis que le jugement de la question sociale dans le présent souffre sous la circonstance que



les penseurs qui placent leurs capacités scientifiques au service de cette question transfèrent en cela les résultats stéréotypés lesquels Darwin et ses successeurs ont gagnés pour le règne végétal et animal sur l'évolution de l'humanité. J'ai cité „ La question sociale “ de Ludwig Stein comme un des livres auxquels j'avais à faire ce reproche.

[451/02] Je trouve mon opinion sur ce livre particulièrement confirmée par la circonstance que Ludwig Stein collectionne de manière soigneuse les résultats de la sociologie la plus récente, prend les observations les plus importantes des plus riches matériaux et alors ne part pas sur cela avec l'esprit du darwinisme de dériver des observations des lois sociologiques spécifiques, mais d'interpréter simplement les expériences ainsi que se laissent désigner en elles exactement les mêmes lois qui règnent dans les règnes animaux et végétaux.

[451/03] Ludwig Stein a découvert correctement les faits de base du développement social. Malgré qu'il applique violemment les lois „ de la lutte pour l'être-là “ et de „ l'adaptation “ sur la naissance des institutions sociales, du mariage, de la propriété, de l'État, du langage, du droit et de la religion, il trouve dans le développement de ces institutions une chose importante, qui n'est pas disponible de la même manière dans le développement animal. Ce fait se laisse caractériser de la façon suivante. Toutes les institutions nommées naissent tout d'abord de manière que les intérêts de l'individu humain passent à l'arrière-plan, par contre ceux d'une communauté expérimentent un soin particulier. Par cela ces institutions prennent au début une forme qui doit être combattue dans le développement ultérieur de leur évolution. Si par la nature des faits, au début du développement de culture n'était d'opposé une entrave à l'aspiration de l'individu à amener à valorisation de tous côtés, ses forces et facultés, ainsi le mariage, la propriété, l'État et ainsi de suite n'auraient pas pu se développer de manière correcte comme elles se sont développées. La guerre de tous contre tous aurait empêché chaque sorte d'associations. Car à l'intérieur d'une association, l'humain est toujours contraint d'abandonner une partie de son individualité. À cela l'humain est aussi enclin au début d'un développement de culture. Cela sera confirmé par différentes choses. Il n'y a pas eu par ex. de propriété privée au début. Stein dit là-dessus (p. 91) : „ C'est un fait, lequel sera prétendu avec unanimité par les chercheurs en la matière, qui agit avec d'autant plus de conviction, que plus rarement une telle est tout de suite à viser sur ce domaine que la forme originelle de la propriété a été une communiste et l'est volontiers aussi restée pendant une période non mesurable jusque profondément dans la barbarie “. Il n'y a pas eu une propriété privée



qui place l'humain dans la situation de faire valoir son individualité au début du développement de l'humanité. Et par quoi pourrait être illustré de manière plus drastique qu'il y a eu un temps dans lequel le sacrifice de l'individu dans l'intérêt d'une communauté a valu comme correct, que par la circonstance que les Spartiates ont, dans une certaine période, simplement abandonnés et livrés à la mort des individus faibles afin qu'ils ne tombent pas à la charge de la communauté ?

Et quelle confirmation trouve ce même fait par la circonstance que des philosophes d'époques anciennes, par ex. Aristote, n'ont pas du tout pensé que l'esclavage a quelque chose de barbare ? Aristote voit comme évident qu'une certaine partie des humains doit servir une autre partie comme esclaves. On peut seulement avoir un tel avis quand il s'agit en premier lieu de l'intérêt de l'ensemble et pas de celui du particulier. C'est facile à prouver que toutes les institutions sociétales au début de la culture ont eu une telle forme, qui amène l'intérêt de l'individu au sacrifice à celui de l'ensemble.

[451/04] Mais c'est tout aussi vrai que dans le déroulement suivant de l'évolution, l'individu s'est appliqué à faire valoir ses besoins vis-à-vis de ceux de la communauté. Et quand nous y regardons plus exactement ainsi est donné, dans le début du développement de culture, un bon morceau de l'évolution historique dans le faire-valoir de l'individu vis-à-vis des communautés nécessairement naissantes qui se construisent sur l'enfouissement de l'individualité.

[451/05] Par saine réflexion, on devra reconnaître que des institutions de société furent nécessaires, et qu'elles ne pouvaient naître qu'avec l'accentuation d'intérêts communs. Mais la même saine réflexion conduit aussi à reconnaître que l'individu doit lutter contre le sacrifice de ses intérêts particuliers. Et par cela les institutions sociales ont pris des formes qui tiennent plus compte des intérêts des individus que cela était le cas dans des états passés. Et quand on comprend notre temps, ainsi on a volontiers le droit de dire, les plus avancées aspirent à de telles formes de communauté, que l'individu sera aussi peu que possible handicapé par les façons de la vie commune. La conscience s'estompe toujours plus que les communautés peuvent être un but en soi. Elles devraient devenir des moyens pour le développement des individualités. L'État par ex. devrait obtenir une telle organisation qu'il préserve le plus grand espace possible au libre déploiement des personnalités particulières. Les institutions générales devraient être faites au sens que ne soit pas servi à l'État en tant que tel, mais à l'individu. J.G. Fichte a donné, mais sans doute la seule expression correcte en ce qu'il disait : l'État est là pour se rendre progressivement superflu.



Une vérité importante repose à la base de cette remarque. Au début, l'individu a besoin de la communauté. Alors seulement à partir de la communauté, il peut développer ses forces. Mais plus tard, quand ces forces sont développées, alors l'individu ne peut plus supporter la tutelle par la communauté. Il se dit alors ainsi : j'aménage la communauté de la manière qu'elle est la plus utile au déploiement de ma particularité. Toutes les réformes ou révolutions étatiques dans les temps récents ont eu l'objectif d'amener à valoir les intérêts particuliers vis-à-vis des intérêts de la communauté.

[451/06] C'est intéressant comme Ludwig Stein accentue chaque institution sociétale particulière vis-à-vis de ce fait. „ La tendance évidente de la première fonction sociale, le mariage, en est une s'améliorant constamment parce que se compliquant par personnalisation avec des facteurs psychiques – une lutte pour l'individualité “ (p.79). En rapport à la propriété Stein dit (p. 106) : „ L'idéal social est, vu philosophiquement, un individualisme adouci par un train communiste dans l'institution de l'État. “ Pour l'institution de l'État en général vaut d'après Stein : „ la tendance publique du devenir social “ va sur une „ personnalisation incessante “ et sur „ faire sortir la pointe individuelle de la pyramide sociologique “. À l'observation de l'évolution de la langue Stein dit : „ Comme le communisme sexuel débouche sur la monogamie individuelle, l'originelle propriété de base se détache irrésistiblement en propriété privée, ainsi l'individu arrache sa personnalité spirituelle, sa langue, son style au communisme linguistique reposant dans l'intérêt de la société. Aussi ici donc la solution s'appelle : auto-affirmation de l'individualité “. Du développement du droit Stein dit : „ L'âme du développement du droit, qui s'étirait originellement sur toute la gens (NDT Une gens (pluriel latin gentes) est dans le système social romain, un groupe familial patrilinéaire portant le même nom, le gentilice (en latin nomen gentilicium)), pour s'emparer progressivement des individus corporels particuliers et alors à l'intérieur de cet individu de la corporéité dans les plus fines et tendres ramifications de l'âme, nous dessine une image d'ailleurs fugitive, mais quand même suffisamment caractéristique de ce qui se trouve dans l'infinie locomotion du processus d'individualisation du droit “ (p. 151).

[451/07] Il me semble maintenant qu'après établissement de ces faits la tâche des philosophes sociologiques aurait été de passer dans l'évolution de l'humanité à la loi sociologique fondamentale qui s'ensuit avec une nécessité logique et que je voudrais exprimer de la manière suivante. L'humanité se dirige au début d'une période de culture vers l'apparition de groupements sociaux ; tout



d'abord, l'intérêt de l'individualité est sacrifié à l'intérêt de ces groupements ; le développement ultérieur conduit à la libération de l'individualité des intérêts des groupes et au libre déploiement des besoins et forces de l'individu.

[451/08] Maintenant, il s'agit de tirer les conséquences de ce fait historique. Quelle forme de société et d'État peut-elle être la seule enviable quand toute évolution sociale va sur un processus d'individualisation ? La réponse ne peut être trop compliquée. L'État et la société, qui se considèrent comme leur propre but doivent aspirer à la domination sur l'individu, est indifférent comment cette domination sera exercée de manière absolutiste, constitutionnelle ou républicaine. Si l'État ne se regarde plus comme fin en soi, mais comme moyen ainsi il n'accentuera aussi plus son principe de domination. Il s'organisera ainsi que l'individu vienne à se faire valoir de la manière la plus grande possible. Son idéal sera l'absence de domination. Il sera une communauté qui ne veut rien du tout pour elle, mais tout pour l'individu.

Quand on veut parler dans le sens d'une manière de penser qui ne se meut pas dans cette direction, ainsi on peut seulement tout combattre qui équivaut aujourd'hui à une socialisation des institutions sociétales. Cela Ludwig Stein ne le fait pas. Il part de l'observation d'une chose juste, mais de laquelle il ne peut pas déduire une loi correcte en une conclusion finale qui décrit un compromis paresseux entre socialisme et individualisme, entre communisme et anarchisme.

[451/09] Plutôt que de concéder que nous nous dirigeons vers des institutions plus individualistes, il essaye de courir au secours d'un principe de socialisation qui ne daigne à la considération de l'intérêt particulier aussi loin que ne seront pas restreints par cela les besoins de la totalité. Par exemple pour le droit, Stein dit (p. 607) : „ Sous socialisation du droit, nous comprenons la protection juridique des économiquement faibles ; la consciente subordination des intérêts du particulier sous ceux d'un tout commun plus grand, ou encore de l'État, mais en toute fin le genre humain. “ Et une telle socialisation du droit Ludwig Stein la tient pour souhaitable.

[451/10] Je ne peux m'expliquer un tel avis que quand j'accepte qu'un érudit a ainsi été saisi par des slogans habituels de l'époque, qu'il n'est pas du tout en mesure de déduire les conclusions correspondantes de ses présupposés justes. Les présupposés justes gagnés de l'observation sociologique devraient obliger Ludwig Stein à placer l'idéalisme anarchiste comme l'idéal social. À cela appartiendrait un courage de la pensée qu'il n'a visiblement pas. L'anarchisme,



Ludwig Stein semble absolument le connaître seulement dans la forme stupide sans borne, en ce qu'il se dirige à sa réalisation par la racaille des lanceurs de bombes. Quand page 597 il dit : „ Avec une communauté de travailleurs pensante, consciente du but, organisée pour laquelle les lois de la logique ont une validité liante, on s'entend “, ainsi il prouve ce que j'ai dit. Avec la communauté de travailleurs pensant communiste une compréhension n'est justement aujourd'hui pas possible pour celui-là qui ne connaît pas seulement les lois de l'évolution sociale comme Ludwig Stein, mais qui sait aussi les interpréter correctement, comme Ludwig Stein ne le peut pas.

[451/11] Ludwig Stein est un grand érudit. Son livre prouve cela. Ludwig Stein est un politicien social enfantin. Son livre prouve cela. Les deux sont donc bien correctement compatibles en notre temps. Nous l'avons amené à une culture pure dans l'observation. Mais un bon observateur n'est encore longtemps pas un penseur. Et Ludwig Stein est un bon observateur. Ce dont il nous fait part, et d'autres, comme résultat de son observation, nous est important, ce qu'il déduit de ces observations nous est inacceptable.

[451/12] J'ai lu son livre avec intérêt. Il m'a vraiment été utile. J'ai beaucoup appris de lui. Mais j'ai toujours dû tirer d'autres conclusions des hypothèses, que ce que Ludwig Stein a tiré d'elles. Où les faits parlent par lui, il me stimule ; où il parle lui-même, je dois le combattre.

[451/13] Maintenant, je me demande toujours quand même : comment Ludwig Stein peut alors venir à des idéaux sociaux inversés malgré des vues justes ? Et là je reviens sur mes affirmations d'origine. Il n'est pas en situation de trouver des lois sociales à partir des faits sociaux. Aurait-il pu cela, alors il ne serait pas venu à un compromis paresseux entre socialisme et anarchisme. Car qui peut vraiment reconnaître des lois, celui-là agit absolument en leur sens.

[451/14] Toujours de nouveau je dois revenir là-dessus que dans notre temps les penseurs sont lâches. Ils n'ont pas le courage de tirer les conclusions de leurs hypothèses, de leurs observations. Ils tirent des compromis avec la non-logique. Ils ne devraient pour cela absolument pas entamer la question sociale. Elle est trop importante. Purement pour construire une paire de conclusions triviales sur de correctes hypothèses, qui seraient dignes d'un réformateur social modéré, tenir des cours magistraux et alors les éditer comme livre, pour cela cette question n'est donc pas une fois là.

[451/15] Je regarde le livre de Stein comme une preuve de ce que peuvent beaucoup de nos érudits, mais comme peu ils peuvent vraiment penser. Nous



avons besoin de courage dans le présent ; le courage de la pensée, le courage de la conséquence, mais nous n'avons malheureusement que des penseurs lâches.

*

[451/16] Le manque de courage de la pensée, je voudrais le considérer pour ainsi dire comme le train lancinant de notre temps. Émousser une pensée d'après ses conséquences, lui opposer une autre „ tout aussi justifiée “ : cela est une tendance toute générale. Stein reconnaît que le développement humain se dirige vers l'individualisme. Le courage lui manque de réfléchir là-dessus, comment à partir de nos conditions/rapports nous pouvons atteindre une forme de société tenant compte de l'individualisme. Il y a peu E. Münsterberg a traduit un livre du professeur bruxellois Adolf Prins. („ Liberté et devoirs sociaux “ de Adolf Prins, édition allemande autorisée du Dr. E. Münsterberg, éditions Otto Liebmann, Berlin 1897). Prins connaît d'après tout son contenu, la vérité qui doit couper sans plus la tête à tout socialisme et communisme : „ Et je pense, parmi les éléments qui forment l'éternel fondement de l'humanité, la différence des humains est l'une des plus résistantes. “ Aucune forme de société ou d'État socialiste ou communiste ne peut prendre en compte la méritoire inégalité naturelle des humains. Chaque organisation prédéterminée en son essence par quelque principe doit nécessairement opprimer le plein développement libre de l'individu pour s'imposer comme organisme d'ensemble.

Aussi quand un socialiste reconnaît en général la justification du plein développement du principe de toutes les personnalités particulières, il cherchera par réalisation pratique de ses idéaux à émousser ces particularités aux individus qui ne conviennent pas dans son programme.

[451/17] Le cours des pensées du professeur belge est intéressant. Il admet du départ que l'accumulation du pouvoir de domination a un endroit est dommageable. Il parle à cause de cela des institutions moyenâgeuses avec leurs systèmes d'administration et de soin du droit à la parole appuyée sur des groupements locaux et des individualités régionales vis-à-vis des efforts originaires de la Romanité, qui ont voulu centraliser la parole avec passage des particularités individuelles de tout pouvoir à un endroit unifié (p. 40 sv). Prins est même contre le droit de vote universel, parce qu'il trouve que par là une minorité sera violée par la domination d'une majorité peut-être minime.

Malgré tout, il vient à conseiller de lâches compromis entre socialisme et individualisme. Que toute guérison surgisse de l'activité des individualités : cela aurait dû se montrer de toutes ses observations. Il n'a pas le courage



de concéder cela et dit : „ Mais la plus haute mesure de l'individualité ne grandit pas d'une surcharge d'individualisme “ (p. 63). Je voudrais contredire cela : d'une „ surcharge “ de l'individualisme ne peut absolument pas être parlé, car personne ne peut savoir, ce qui se perd d'une individualité quand on la limite dans son libre déploiement. Qui veut tenir mesure ici, celui-là ne peut pas du tout savoir quelles forces sommeillantes il élimine du monde avec ses gauches dispositions de mesure. Donner des propositions pratiques n'appartient pas par ici ; mais ici est volontiers la place de dire que qui sait interpréter le développement de l'humanité ne peut défendre qu'une forme de société qui a pour but, de tout côté, le développement non retenu de l'individu et pour lui chaque domination de l'un sur l'autre est une atrocité. Comme l'un viendra au bout avec lui-même, cela est la question. Chaque individu résoudra cette question quand il n'est pas empêché en cela par toutes les communautés possibles.

[451/18] De toutes les dominations, la pire est celle qu'ambitionne la sociale démocratie. Elle veut éjecter le diable par Belzébuth. Mais elle est aujourd'hui maintenant une fois un fantôme. Et que là, la couleur la plus stimulante est familièrement le rouge, ainsi elle agit terriblement sur beaucoup d'humains. Mais seulement sur des humains qui ne peuvent penser. Ceux-là qui peuvent penser savent que la réalisation des idéaux socio-démocrates sera l'oppression de toutes les individualités. Mais parce que celles-ci ne peuvent se laisser opprimer – car l'évolution humaine a une fois jeté son dévolu sur l'individualité –, ainsi la victoire de la social-démocratie serait aussitôt celle de son effondrement.

[451/19] Cela ne semblent pas considérer ceux qui se laissent intimider de telle manière par les lambeaux de drapeaux rouges de la sociale démocratie, ils croient que chaque théorie sur la vie en commun de l'humain devrait être tartinée de nécessaires gouttes d'huile sociale. Ainsi, les deux sont huileuses, celle de Ludwig Stein et celle de Adolf Prins.

[451/20] Les deux ne savent pas bien s'aider. Ils pensent. Par cela ils devraient devenir des individualistes ou, disons-le sans réserve, des anarchistes théoriques. Mais ils ont peur, une peur infernale des conséquences de leur propre pensée et à cause de cela ils huilent les conséquences de leur pensée avec un peu des allures socialistes étatiques du noble Bismarck et le non-sens social démocratique des messieurs Marx, Engels et Liebknecht. Qui apporte beaucoup, apportera à maint quelque chose.



[451/21] Mais cela ne vaut donc pas pour un penseur. Je suis de l'avis, que chacun doit se mouiller pour la conséquence de l'avis qui est conforme à sa nature. Est-elle fausse, alors vaincra déjà une autre. Mais si nous vaincrons, nous laisserons cela à l'avenir. Nous voulons purement placer notre homme dans le combat.

[451/22] Aux gens de l'artisanat de la pensée, il revient décisif de collaborer dans la discussion sur la question sociale. Car on leur répète que leur artisanat ne laisse pas se faire jour l'aveugle passion de parti. Mais les penseurs ont aussi besoin d'une passion. Celles de la reconnaissance sans scrupule de leurs propres avis. Les penseurs de notre temps n'ont pas ce sans-gêne.

[451/23] Ludwig Stein regrette dans l'introduction de son livre que les philosophes du présent s'occupent si peu des questions sociales. Je n'aimerais pas regretter cela dans la même mesure. Nos philosophes seraient des penseurs qui ont le courage de tirer les conséquences de leurs pensées, alors je pourrais être d'accord avec Stein. Mais comme les choses reposent ne ressortirait rien de particulier à une prise de participation manifeste des philosophes à la discussion des questions sociales. Et Ludwig Stein a prouvé cela avec son épais livre. Il n'est pas écrit dans celui-là ce qui pour la question sociale viendrait de quelque manière en considération. Ce chou universel qui nous sera dressé à table par les partis médians et candidats du compromis dans tous les coins du monde, Ludwig Stein nous le présente avec une salade un peu philosophique. Il n'en devient pas plus savoureux.

Sur la loi sociologique fondamentale.

Lettre 534 à John Henry Mackay

Source [4] : GA 039, page 377, 2/1987, 13.08.1899

Traduction : F. Germani, www.triarticulation.fr

Cher monsieur Mackay !

Il m'est extraordinairement aimable d'obtenir maintenant l'article de Tucker pour le „Magazine“. À cause de la brochure, je devais seulement d'abord traiter avec l'éditeur qui était en voyage. C'est pourquoi cette lettre a un peu tardée. L'éditeur acceptera les conditions proposées par vous. C'est pourquoi je vous



prie de m'envoyer le manuscrit. Je l'acheminerais immédiatement à l'imprimerie. C'est en fait nécessaire pour des raisons d'entreprise que tout ce qui vient dans le „Magazine“ sera envoyé par moi à l'imprimerie.

Le traitement de R.M. Meyer, Ludwig Stein vient dans un prochain numéro. J'ai en effet toute une série de héros du même genre à prendre pour cible et je dois une fois devenir entièrement détaillé/circonstancié pro domo à l'anarchisme individuel. C'est pourquoi je me suis épargné R. M. Meyer, pour lequel du reste W. Bölsche a justement aussi encore livré du nouveau matériel, et encore aussi le bavard bernois.

Quand vous voyons-nous de nouveau à Berlin? Madame et mademoiselle Eunike laissent les meilleures salutations, de même vous salue de tout cœur votre Rudolf Steiner.



Loi sociale principale - 1905.

Science de l'esprit et question sociale

Source [3] : GA 034, pages 190-221, 2/1987, 1905

Traduction : Geneviève Bideau*, T

Article publié en octobre 1905 et 1906 dans les numéros 30 et 32 de Luzifer-Gnosis. In GA 34, pp. 191-221, Rudolf Steiner-Nachlassverwaltung, Dornach, 1960.

001 – Celui qui avec les yeux ouverts observe le monde autour de lui voit se lever partout puissamment ce qu'on appelle la „question sociale.“ Ceux qui le prennent au sérieux avec la vie, doivent nécessairement se faire des idées d'une façon ou d'une autre sur ce qui est pendant à cette question. Et il doit apparaître comme évident qu'une sorte de représentation qui s'est donné pour ses tâches les idéaux les plus élevés de l'humanité doit d'une quelque façon se gagner un rapport aux exigences sociales. Mais la science de l'esprit veut être une telle sorte de représentation pour le temps présent. C'est pourquoi il est tout naturel quand est demandé après ce rapport.

002 – Maintenant cela peut faire tout d'abord l'impression que la science de l'esprit n'aurait rien de particulier à dire dans cette direction. On reconnaîtra comme son train caractéristique d'abord l'intériorisation de la vie de l'âme et l'éveil du regard à un monde spirituel. Même ceux qui se sont contentés de s'informer rapidement des idées qui sont répandues par les orateurs et les écrivains se référant à la science de l'esprit reconnaîtront cette aspiration par observation non prévenue.

Mais il est plus difficile de discerner que cette aspiration aurait présentement une signification pratique. Et en particulier ne peut pas facilement devenir éclairant son rapport avec la question sociale. Que devrait, demandera plus d'un, aider aux maux sociaux un enseignement qui s'occupe de „réincarnation“, de „karma“, du „monde suprasensible“, de la „genèse de l'homme“, etc. ? Une

telle orientation de pensée semble s'envoler dans les hauteurs des nuages, loin de toute réalité, alors que tout un chacun aurait urgemment besoin de concentrer tout son penser pour satisfaire aux tâches que pose la réalité terrestre.

003 – De toutes les opinions différentes qui actuellement doivent nécessairement s'avancer en rapport à la science de l'esprit, deux soient décrites ici. L'une consiste en ce qu'on la considère comme l'expression d'une rêverie débridée. Il est tout naturel qu'une telle opinion existe. Et elle devrait au moins avoir quelque chose d'incompréhensible pour celui aspirant à progresser selon la science de l'esprit. Chaque conversation dans son entourage, tout ce qui se passe autour de lui, qui fait plaisir et joie aux humains, tout cela peut le convaincre qu'il conduit tout d'abord pour bien des gens un langage tout simplement fou. A cette compréhension de son entourage il doit toutefois alors apporter la sécurité absolue qu'il est sur le bon chemin. Sinon il pourrait à peine se maintenir debout lorsqu'il se rend claires la divergence de ses propres représentations à celles de tant d'autres qui appartiennent aux instruits et pensants. S'il a la juste sécurité, s'il connaît la vérité et la portée de son avis, alors il se dit : je sais très bien qu'actuellement je peux être considéré comme rêveur et il m'est éclairant pourquoi c'est ainsi ; mais la vérité doit agir, aussi quand elle sera moquée et raillée, et son action ne dépend pas des opinions qu'on a sur elle, mais de ses solides fondements.

004 – L'autre opinion qui concerne la science de l'esprit est que certes ses idées sont belles et satisfaisantes, mais qu'elles ne peuvent avoir de valeur que pour la vie intérieure de l'âme, pas pour la lutte pour la vie pratique. Même ceux qui, pour combler leurs besoins spirituels, réclament la nourriture de la science de l'esprit, peuvent seulement être facilement tentés de se dire : oui, mais sur la façon de remédier à la détresse sociale, à la misère matérielle, là-dessus ce monde de pensées ne peut quand même pas nous donner d'explication. Maintenant cette opinion repose tout de suite sur une complète méconnaissance des faits réels de la vie, et avant tout sur une méprise par rapport aux fruits de la manière de penser de science de l'esprit.

005 – En effet, on demande presque exclusivement : qu'enseigne la science de l'esprit ? Comment peut-on prouver ce qu'elle affirme ? Et on cherche alors le fruit dans le sentiment de satisfaction que l'on peut puiser de l'enseignement. Cela est naturellement aussi évident que possible. On doit donc tout d'abord, obtenir un sentiment pour la vérité d'affirmations qui se présentent à soi. Mais le vrai fruit de la science de l'esprit n'a pas le droit d'être recherché là-dedans. Ce fruit ne se montre en effet d'abord alors quand celui qui tend à la science



de l'esprit aborde les tâches de la vie pratique. Il s'agit de ce que la science de l'esprit aide à quelque chose, à saisir ces tâches avec perspicacité et à chercher avec compréhension les moyens et chemins pour une solution. Qui veut agir dans la vie doit d'abord comprendre la vie. Ici repose le point germinatif de la chose. Aussi longtemps qu'on reste à demander : qu'enseigne la science de l'esprit ?, on peut trouver ces enseignements trop „élevés“ pour la vie pratique. Mais lorsqu'on observe attentivement à quelle école sont mis le penser et le ressentir par ces enseignements, alors on cessera de faire une telle objection. Aussi étrange que cela puisse paraître pour la conception superficielle, il est quand même correct : les idées de la science de l'esprit qui ont l'air de planer tout là-haut dans le nid de coucou des nuages forment le regard à une juste conduite de la vie de tous les jours. Et la science de l'esprit aiguise tout de suite par là la compréhension pour les exigences sociales qu'elle conduit l'esprit dans les claires hauteurs du suprasensible. Autant cela paraît contradictoire, autant c'est vrai.

006 – Il devrait une fois être montré à un exemple ce qui est pensé par là. Un livre extrêmement intéressant est paru dans les derniers temps : “Comme ouvrier en Amérique (Berlin, K. Siegismund). Il a comme auteur le conseiller de gouvernement Kolb, qui a entrepris de séjourner pendant des mois en Amérique en qualité de simple ouvrier. Par cela il s'est approprié un jugement sur les humains et sur la vie comme n'auraient manifestement pu lui donner ni la formation par laquelle il est devenu conseiller de gouvernement, ni non plus les expériences qu'il a pu faire à ce poste et à tous ceux que l'on occupe avant de devenir conseiller.

Ainsi, il occupa pendant des années un poste qui était relativement un poste de responsabilité et c'est seulement lorsqu'il le quitta et vécut — peu de temps — dans un pays lointain qu'il découvrit la vie au point d'écrire dans son livre la phrase digne d'être suivie : „Que de fois ne m'étais-je pas demandé jadis dans mon indignation morale, lorsque je voyais un homme en bonne santé mendier : pourquoi ce gueux ne travaille-t-il pas ? Maintenant, je le savais. Dans la théorie, je le voyais justement autrement que dans la pratique, et même les catégories les moins réjouissantes de l'économie politique se manient de façon tout à fait supportable quand on est à sa table d'étude“. Maintenant ne devrait pas ici être suscité le moindre malentendu. La plus parfaite considération doit être apportée vis-à-vis de cet homme qui s'est gagné de sortir d'une vie de confort et de travailler dur dans une brasserie et une usine de cycles. La haute considération de ce fait devrait tout d'abord être fortement soulignée, afin que



ne soit pas éveillée la croyance que cet homme serait soumis à une critique dédaigneuse. Mais pour chacun qui veut voir, est absolument clair que toute la formation, toute la science par lesquelles cet homme est passé ne lui ont pas donné d'avoir un jugement sur la vie. Qu'on essaye de se rendre clair ce qui est concédé là : on peut apprendre tout ce qui vous donne actuellement les moyens d'occuper des postes relativement dirigeants, et on peut en cela se tenir entièrement loin de la vie sur laquelle on devrait agir.

N'est-ce pas comme si on avait été formé dans une école quelconque pour la construction des ponts et alors quand on vient à la tâche de construire un pont, on n'y comprend rien ? Mais non, ce n'est pas tout à fait ainsi. Qui se prépare mal à la construction des ponts, celui-là son manque lui deviendra bientôt clair lorsqu'il abordera la pratique. Il s'avérera incapable et sera refoulé partout. Mais celui qui se prépare mal pour l'action dans la vie sociale, ces manques ne peuvent pas se révéler aussi rapidement. Des ponts mal construits s'écroulent ; et même au plus imbu est alors clair que le constructeur du pont était un incapable. Mais ce qui est raté dans l'agir social ne se manifeste que dans le fait que les semblables en pâtissent. Et pour le rapport de ce pâtir avec le règne de l'incapacité, on n'a pas si facilement un œil comme sur le rapport entre l'écroulement du pont et le constructeur incapable. „Oui, mais“, dira-t-on, qu'est-ce que tout cela à faire avec la science de l'esprit ? Le sympathisant de la science de l'esprit croit-il que ses théories auraient apportées au conseiller Kolb une meilleure compréhension de la vie ? À quoi cela lui aurait-il servi d'avoir su quelque chose de la „réincarnation“, du „karma“, et de tous les „mondes suprasensibles“ ? Personne ne va quand même vouloir prétendre que des idées sur des systèmes planétaires et des mondes supérieurs auraient pu éviter au conseiller de gouvernement en question d'être préservé de s'avouer un jour „que les catégories les moins réjouissantes de l'économie politique se manient très bien“. Le sympathisant de la science de l'esprit peut maintenant vraiment très bien répondre – comme Lessing dans un cas précis – : „Je suis ce "personne", je l'affirme tout de go“. Seulement, on ne doit pas comprendre cela comme si quelqu'un pouvait se comporter correctement socialement avec la doctrine de la „réincarnation“ ou la connaissance du „karma“. Ce serait naturellement naïf. La chose ne va évidemment pas ainsi, de renvoyer ceux qui sont destinés à devenir conseillers à la science de l'occulte de Blavatsky, au lieu de les envoyer étudier à l'université ce qu'enseignent Schmoller, Wagner ou Brentano (* Les professeurs Gustav von Schmoller (1838-1917), Adolf Wagner (1835-1917), Lujo Brentano (1844-1931) sont à l'époque les représentants les plus en vue du courant de pensée appelé le " socialisme de chaire ", qui prônait, contre



le libéralisme, une politique sociale d'État pour atténuer les antagonismes de classe).

Mais ce dont il s'agit est ceci : est-ce qu'une théorie d'économie politique qui vient de quelqu'un qui s'oriente selon la science de l'esprit sera telle qu'elle se laissera bien manier quand on est à sa table de travail, mais qu'elle ne fonctionne pas vis-à-vis de la vie réelle ? Et cela, elle ne sera justement pas. Quand une théorie ne tient-elle pas vis-à-vis de la vie ? Quand elle est produite par un penser qui n'a pas été formé pour la vie. Or les théories de la science de l'esprit sont tout autant les véritables lois de la vie que les théories de l'électricité sont celles d'une usine d'appareils électriques. Celui qui veut installer une usine de ce genre doit d'abord apprendre la véritable théorie de l'électricité. Et celui qui veut agir dans la vie doit apprendre à connaître les lois de la vie. Mais si les théories de la science de l'esprit semblent se tenir loin de la vie, elles sont en vérité si proches.

Au regard superficiel elles paraissent étrangères au monde ; à la vraie compréhension, elles ouvrent l'accès à la vie. On ne se retire pas dans des „cercles de science de l'esprit“ par pure curiosité pour y recevoir toutes sortes d'informations „intéressantes“ sur les mondes de l'au-delà, au contraire, on y exerce son penser, son ressentir et son vouloir en pratiquant les „lois éternelles de l'existence“ pour sortir dans la vie et comprendre cette vie avec un regard lucide et clair. Les théories de la science de l'esprit sont un détour vers un penser, un juger, un ressentir pleins de vie. Le mouvement de science de l'esprit sera en premier sur sa juste voie quand on reconnaîtra pleinement cela. Un agir correct naît d'un penser correct ; et un agir injuste naît d'un penser faussé ou de l'absence de pensée. Qui veut tout simplement croire qu'il peut être fait quelque chose de bien dans le domaine social doit admettre qu'il dépend des facultés humaines de faire ce bien. Se travailler (NDT soi-même) à travers les idées de la science de l'esprit revient à intensifier ses facultés à l'agir social. Sous ce rapport, il ne s'agit pas seulement de savoir quelles pensées on accueille en soi par la science de l'esprit, mais de savoir ce qu'on fait de son penser par elles.

007 – Il faut certes reconnaître qu'à l'intérieur même des cercles qui se consacrent à la science de l'esprit, on ne constate pas encore qu'il y ait beaucoup de travail à cet égard. Et on ne peut guère nier non plus que pour cette raison ceux qui se tiennent éloignés de la science de l'esprit ont encore tout à fait un motif de mettre en doute les affirmations ci-dessus. Mais il ne faut pas non plus négliger le fait que le mouvement de science de l'esprit



dans son acception actuelle n'en est qu'au début de son activité. Son progrès ultérieur consistera à pénétrer dans tous les domaines pratiques de la vie. Il s'avérera alors par exemple pour la „question sociale“ qu'à la place des théories „qui se manient de façon tout à fait supportable quand on est à sa table de travail“ se montreront d'autres qui donneront la clarté de vues nécessaire pour juger la vie sans préjugés et montreront à la volonté la direction d'un agir d'où naissent des forces salutaires et bénéfiques pour les semblables. Plus d'un lecteur va dire qu'au cas Kolb se monte que l'indication à la science de l'esprit est superflue. Il serait seulement nécessaire, que les gens qui se préparent à une profession quelconque n'apprendraient pas leurs théories dans leur salle d'étude, mais qu'ils seraient mis au contact de la vie et reçoivent à côté du théorique aussi une introduction pratique. Car aussitôt que Kolb eut observé la vie, cela a aussi suffi pour apporter ce qu'il avait appris à une autre opinion.

— Non, cela ne suffit pas, parce que le défaut est situé plus en profondeur. Quand quelqu'un voit qu'avec sa formation insuffisante il ne peut construire que des ponts qui s'écroulent, il n'a pas encore acquis pour autant, et de loin, la faculté de construire des ponts qui ne s'écroulent pas. Pour y parvenir, il lui faut d'abord acquérir une formation vraiment féconde dans ce domaine. On n'a assurément besoin de rien de plus que de regarder seulement la situation sociale, même si on a sur les lois fondamentales de la vie, la théorie la plus insuffisante qui soit, et on ne dira plus devant toute personne qui ne travaille pas : „pourquoi ce gueux ne travaille-t-il pas?“ Par l'observation de la situation, on peut alors comprendre pourquoi un homme comme celui-ci ne travaille pas. Mais a-t-on déjà pour autant appris quelle forme donner à la situation pour que les hommes s'y épanouissent? Sans aucun doute, tous les hommes de bonne volonté qui nous ont servi leurs plans pour améliorer le sort de l'être humain n'ont pas eu un jugement semblable à celui du conseiller Kolb avant son voyage en Amérique. Même avant d'entreprendre une expédition de ce genre, ils étaient probablement d'avis-que l'on ne peut pas expédier le cas d'un homme qui est dans une mauvaise passe avec ce jugement tout fait „pourquoi ce gueux ne travaille-t-il pas?“ Toutes leurs propositions de réformes sociales sont-elles pour autant fécondes? Non, cela n'est pas possible, ne serait-ce que pour la raison qu'elles sont contradictoires de bien des manières. Et l'on aura pour cette raison le droit de dire que même les propositions positives de réformes sociales du conseiller Kolb après sa conversion ne peuvent guère avoir d'effet. Telle est bien l'erreur de notre époque en ce domaine que chacun s'estime capable de comprendre la vie, même s'il ne s'est en rien occupé des lois fondamentales de la vie, même s'il n'a pas commencé par exercer son penser à



voir les forces véritables de la vie. Et la science de l'esprit est une école pour apprendre à juger sainement la vie, parce qu'elle va jusqu'aux fondements de la vie. Il ne sert absolument à rien de voir que les circonstances placent l'être humain dans des situations de vie défavorables où il dépérit : il faut apprendre à connaître les forces par lesquelles sont créées des conditions favorables. Et cela, les gens formés à l'économie politique ne le peuvent pas, pour une raison voisine de celle-ci : personne ne peut calculer s'il ignore tout de la table de multiplication. Placez un homme de ce genre devant autant de rangées de chiffres que vous voudrez : les regarder ne lui servira à rien. Placez devant la réalité celui dont le penser n'entend rien aux forces fondamentales de la vie sociale : il pourra bien décrire ce qu'il voit aussi méticuleusement qu'il voudra, il ne saura rien dire de la façon dont les forces sociales s'imbriquent les unes dans les autres pour le bien ou pour le malheur de l'être humain.

008 – À notre époque est nécessaire une conception de la vie qui conduise aux sources véritables de la vie. Et la science de l'esprit peut être une telle conception de la vie. Si tous ceux qui veulent se former une opinion sur ce qui „est nécessaire socialement“ voulaient bien passer d'abord par l'enseignement de la vie que donne la science de l'esprit, alors nous progresserions : — L'objection selon laquelle ceux qui se consacrent à la science de l'esprit se contentent aujourd'hui de „parler“ et n'„agissent“ pas est tout aussi peu recevable que celle selon laquelle les opinions de la science de l'esprit n'ont pas encore fait leurs preuves, et pourraient donc peut-être tout autant se révéler n'être aussi qu'une „grise théorie“* (Goethe, Faust, vers 1838.) que l'économie politique de Monsieur Kolb. La première objection n'a pas de sens, pour la raison que l'on ne peut évidemment pas „agir“ aussi longtemps qu'on vous barre les chemins de l'agir. Un psychologue peut bien savoir le mieux du monde ce qu'un père devrait faire dans l'éducation de ses enfants ; il ne peut pas „agir“ tant que le père ne l'engage pas comme précepteur. Dans ce domaine, il faut attendre patiemment que le „parler“ de ceux qui travaillent selon la science de l'esprit ait apporté une compréhension à ceux qui ont le pouvoir d'„agir“. Et cela se produira. La deuxième objection n'est pas moins négligeable. Et elle ne peut du reste être soulevée que par ceux qui sont ignorants de la nature essentielle des vérités de la science de l'esprit. Celui qui la connaît sait qu'elle ne peut pas prendre forme comme quelque chose que l'on „expérimente“. Les lois du salut de l'être humain sont en effet implantées dans le fondement originel de l'âme humaine tout aussi sûrement que la table de multiplication s'y trouve aussi. Il suffit de descendre assez profondément dans ce fondement originel de l'âme humaine. Assurément, on peut rendre perceptible ce qui est ainsi gravé



en l'âme, comme on peut rendre perceptible que deux fois deux font quatre en plaçant l'un à côté de l'autre quatre haricots sous la forme de deux groupes de deux. Mais qui oserait affirmer que la vérité de deux fois deux font quatre doit d'abord être „expérimentée“ sur les haricots ? La situation est en effet très exactement la suivante : celui qui met en doute la vérité de la science de l'esprit, c'est qu'il ne la connaît pas encore, de même que seul peut mettre en doute que deux fois deux font quatre celui qui ne connaît pas encore cette vérité. Aussi grande que soit la différence entre les deux choses, parce que la dernière est si simple, la première si compliquée, il y a malgré tout une ressemblance sous ce rapport. — Certes, on ne peut pas le comprendre tant qu'on n'entre pas soi-même dans la science de l'esprit. C'est aussi pourquoi on ne peut pas produire de „preuve“ de ce fait à celui qui ne connaît pas la science de l'esprit. On peut seulement dire : commencez par connaître la science de l'esprit et ensuite vous serez au clair sur tout cela.

009 – L'importance de la mission de la science de l'esprit à notre époque se montrera quand elle sera devenue un ferment dans toute la vie. Tant que ce chemin qui conduit dans la vie ne peut pas être parcouru au plein sens du terme, ceux qui s'orientent selon la science de l'esprit ne sont encore qu'au début de leur agir. Et il leur faudra aussi entendre probablement longtemps le reproche que leurs théories sont hostiles à la vie. Oui, elles le sont, comme le chemin de fer était hostile à une vie qui n'était en mesure de considérer que la diligence comme „vraie pour la vie“. Elles sont hostiles, comme l'avenir est hostile au passé.

010 – Dans les pages qui vont suivre, nous allons traiter de quelques points particuliers concernant le rapport entre „la science de l'esprit et la question sociale.“

011 – Deux opinions s'opposent en ce qui concerne la „question sociale“. L'une voit les causes du bien et du mal dans la vie sociale davantage dans les hommes, l'autre essentiellement dans les conditions au sein desquelles vivent les hommes. Les représentants de la première opinion voudront favoriser le progrès en s'efforçant d'élever la capacité intellectuelle et physique des hommes et leur ressentir moral ; ceux qui inclinent à la deuxième opinion seront avant tout soucieux d'élever la situation de vie, car ils se disent que si les hommes peuvent vivre convenablement, leur capacité et leur ressentir moral s'élèveront d'eux-mêmes à un niveau supérieur. On ne peut guère nier que cette deuxième opinion gagne aujourd'hui constamment du terrain. Donner encore à la première opinion une place particulière est tenu dans bien des



cercles pour l'expression d'un penser tout à fait dépassé. On dit alors : celui qui doit lutter contre la plus grande misère depuis tôt le matin jusque tard le soir ne peut parvenir à développer ses facultés intellectuelles et morales. Donnez- lui d'abord du pain avant de lui parler d'affaires spirituelles.

012 – En particulier à l'égard d'une recherche comme celle de la science de l'esprit, cette dernière affirmation tourne facilement au reproche. Et ce ne sont pas les pires de notre époque qui font ce genre de reproches. Ces gens disent : „ le théosophe bon teint ne descend qu'à son corps défendant des plans du Devachan ou du Karma sur cette terre. On préfère remâcher dix mots de sanscrit plutôt que de se renseigner sur la rente foncière.“ C'est ce qu'on peut lire dans un livre intéressant paru il y a peu de temps, *Die kulturelle Lage Europas beim Wiedererwachen des modernen Okkultismus* (La situation culturelle de l'Europe au réveil de l'occultisme moderne), de G.L. Dankmar (Leipzig, Oswald Mutze, 1905).

013 – On peut facilement comprendre que le reproche se présente sous la forme suivante. On signale le fait qu'à notre époque des familles de huit personnes vivent souvent entassées dans une seule pièce où manquent même l'air et la lumière, qu'elles doivent envoyer leurs enfants à l'école dans un état de faiblesse et de faim proche de l'inanition. On dit alors : est-ce que ceux qui sont soucieux du progrès des masses ne devraient pas consacrer avant toutes choses tous leurs efforts à remédier à de telles situations ? Au lieu d'appliquer leur penser aux théories sur les mondes supérieurs de l'esprit, ils feraient mieux de se soucier de cette question : comment supprimer la détresse sociale ? „Que la théosophie descende de sa solitude glacée et se mêle aux hommes, au peuple ; qu'elle place en tête de son programme pour de bon et effectivement l'exigence morale de la fraternité universelle et qu'elle agisse selon cette exigence, sans souci aucun des conséquences ; qu'elle fasse de la parole du Christ sur l'amour du prochain un acte social et elle deviendra et demeurera à jamais un bien précieux de l'humanité“. Ainsi poursuit le livre cité plus haut.

014 – Ceux qui font à la science de l'esprit une objection de ce genre ont de bonnes intentions. Bien plus, il faut leur reconnaître qu'ils ont raison contre bien des personnes qui s'occupent des enseignements de la science de l'esprit. Il y en a sans nul doute parmi ces dernières qui veulent uniquement se préoccuper de leurs propres besoins spirituels, qui veulent uniquement savoir des choses sur la „vie supérieure“, sur le destin de l'âme après la mort, etc. Et l'on n'a certainement pas non plus tort de dire qu'à notre époque il apparaît plus urgent de se réaliser dans un agir communautaire, dans les vertus de l'amour



du prochain et de l'action caritative que de cultiver dans une solitude étrangère au monde, on ne sait trop quelles facultés supérieures qui sommeillent en l'être humain. Ceux qui recherchent cela avant tout pourraient bien passer pour des hommes d'un égoïsme raffiné qui préfèrent le propre bien-être de leur âme aux vertus humaines en général. On peut non moins souvent entendre indiquer que seuls peuvent s'intéresser à une quête spirituelle comme celle de la science de l'esprit des gens pour qui „cela va bien“ et qui peuvent ainsi consacrer leurs „loisirs“ (NDT müßige Zeit : temps oisif) à ce genre de choses. Mais celui qui doit s'activer physiquement du matin au soir pour un salaire de misère, on ne saurait vouloir le contenter avec des formules comme l'unité universelle de tous les humains, la „vie supérieure“ et autres choses semblables.

015 – Beaucoup de fautes sont certainement commises dans la direction indiquée, même par des êtres en quête de la science de l'esprit. Mais il n'est pas moins exact qu'une vie bien comprise de la science de l'esprit doit conduire l'être humain, même en tant qu'individu, aux vertus d'un travail dévoué et d'un agir utile à la communauté. En tout cas, la science de l'esprit ne saurait empêcher personne d'être un humain aussi bon que le sont d'autres humains qui ne savent rien et ne veulent rien savoir de la science de l'esprit. Mais tout cela ne touche en aucune façon à l'essentiel en ce qui concerne la „question sociale“. C'est que, pour arriver à cet essentiel, beaucoup plus de choses sont nécessaires que ce que veulent bien admettre les adversaires de la quête de la science de l'esprit. Il sera concédé sans difficulté à ces adversaires que l'on peut réaliser beaucoup de choses avec les moyens qui sont proposés de bien des côtés pour améliorer la condition sociale des humains. Tel parti veut ceci, tel autre cela. Plus d'une de ces exigences des partis s'avère bientôt n'être qu'une chimère pour celui qui pense clairement ; mais plus d'une renferme aussi certainement le noyau le meilleur.

016 – Owen, qui vécut de 1771 à 1858 et fut sans aucun doute l'un des réformateurs sociaux les plus nobles, a sans cesse insisté sur le fait que l'être humain est déterminé par l'environnement dans lequel il grandit, que le caractère de l'être humain n'est pas formé par lui-même, mais par les conditions de vie dans lesquelles il se développe. Il ne saurait nullement être question de contester la justesse aveuglante qui caractérise ces affirmations. Et encore moins de les traiter avec un haussement d'épaules méprisant, bien qu'elles soient plus ou moins évidentes. Bien au contraire, nous admettrons sans difficultés que beaucoup de choses pourront s'améliorer si l'on s'oriente dans la vie publique d'après ce genre de connaissances. Mais c'est aussi la raison pour laquelle



la science de l'esprit n'empêchera personne de prendre part aux œuvres de progrès humain qui veulent, dans le sens de ces connaissances, instaurer un sort meilleur des classes opprimées et souffrant de la misère.

017 – Seulement, la science de l'esprit doit aller plus en profondeur. En effet, on ne pourra jamais réaliser un progrès décisif par des moyens de ce genre. Celui qui ne l'admet pas n'a jamais discerné clairement d'où viennent les conditions de vie dans lesquelles se trouvent les hommes. En effet, dans toute la mesure où la vie de l'être humain dépend de ces conditions, celles-ci sont elles-mêmes l'œuvre des humains. Ou alors, qui a donc pris les dispositions qui font que l'un est pauvre, l'autre riche ? Ce sont pourtant bien d'autres humains ! Que ces „autres humains“ aient la plupart du temps vécu avant ceux qui prospèrent ou ne prospèrent pas dans ces conditions ne change vraiment rien à cette situation. Les souffrances que la nature elle-même impose à l'homme n'entrent qu'indirectement en ligne de compte pour la situation sociale. Ces souffrances-ci doivent bien sûr être atténuées par l'agir de l'être humain ou être totalement éliminées. Si ce qui est nécessaire dans ce domaine ne se produit pas, la faute n'en revient quand même qu'aux institutions humaines. Une connaissance en profondeur des choses enseigne que tous les maux que l'on peut à juste titre qualifier de sociaux proviennent aussi des actes humains. Certes, de ce point de vue ce n'est pas l'individu qui est l'„artisan de son propre bonheur“, mais c'est l'humanité tout entière.

018 – Autant ceci est certain, autant il est vrai également qu'à une large échelle aucune partie importante de l'humanité, aucune caste ni aucune classe ne cause avec de mauvaises intentions la souffrance d'une autre partie. Tout ce que l'on affirme en ce sens repose sur un simple manque de perspicacité. Bien que ceci aussi soit en fait une vérité évidente, il faut cependant l'exprimer. Car même si ces choses peuvent être facilement discernées par l'entendement, dans la vie pratique on ne se comporte tout de même pas dans leur sens. Tous ceux qui exploitent leurs contemporains préféreraient naturellement de beaucoup que les victimes de leur exploitation n'aient pas à souffrir. On irait loin si non seulement on trouvait cela évident, mais qu'on oriente d'après cela ses impressions et ses sentiments.

019 – Bon, mais où peuvent bien mener des affirmations de ce genre ? C'est sans-nul doute-ce-qu'objectera-plus d'un „penseur social “ faut-il que l'exploité ait à l'égard de l'exploiteur des sentiments bienveillants ? N'est-il pas que trop compréhensible que le premier haisse le second et qu'à partir de cette haine il soit conduit à prendre parti ? Ce serait quand même vraiment une mauvaise



potion — c'est ce qu'on objectera encore — que d'inciter l'opprimé à l'amour du prochain à l'égard de l'oppresser, un peu dans l'esprit de la parole du grand Bouddha : „la haine n'est pas vaincue par la haine, mais seulement par l'amour“.

020 – Et pourtant seule la connaissance qui prend ceci pour point de départ conduit à l'époque actuelle à un véritable „penser social“. Et c'est précisément là que l'orientation de la science de l'esprit entre en jeu. Elle ne peut en effet pas coller à la surface des choses, il lui faut au contraire pénétrer en profondeur. C'est pourquoi elle ne peut pas en rester à montrer que de la misère est créée par telles ou telles conditions, au contraire il lui faut pénétrer jusqu'à la connaissance seule féconde de ce par quoi ces conditions ont été et sont encore constamment créées. Et face à ces interrogations profondes la plupart des théories sociales s'avèrent justement n'être que de „grises théories“, voire de simples formules rhétoriques.

021 – Tant que l'on en reste à la surface avec son penser, on attribue aux conditions, et très généralement à ce qui est extérieur un pouvoir tout à fait faux. Ces conditions ne sont en effet que l'expression d'une vie intérieure. Et de même que seul comprend le corps humain celui qui sait que celui-ci est l'expression de l'âme, de même seul peut apprécier à sa juste mesure ce qui relève de l'organisation extérieure de la vie celui qui discerne clairement que celle-ci n'est rien d'autre que l'œuvre créée par les âmes humaines qui y incarnent leurs sentiments, leurs dispositions intérieures et leurs pensées. Les conditions dans lesquelles on vit sont créées par les autres hommes ; et on n'en créera jamais de meilleures soi-même si l'on ne part pas d'autres pensées, dispositions intérieures et sentiments que ceux des hommes qui les ont créés.

022 – Examinons ces choses dans le détail. Extérieurement, celui qui paraîtra être l'oppresser, c'est celui qui a un train de vie fastueux, peut rouler en première classe dans les chemins de fer, etc. Et celui qui apparaîtra comme l'opprimé, c'est celui qui est obligé de porter un mauvais habit et de rouler en quatrième classe. Il n'est cependant pas besoin d'être un individu sans pitié, ni un réactionnaire ou autre chose de ce genre, pour comprendre et penser clairement ce qui suit. Personne n'est opprimé ni exploité par le fait que je porte tel ou tel habit, mais seulement par le fait que je rémunère insuffisamment l'ouvrier qui me confectionne l'habit. L'ouvrier pauvre qui acquiert pour une petite somme d'argent son méchant habit est vis-à-vis de son contemporain exactement dans la même situation, sous ce rapport, que le riche qui se fait faire un habit de meilleure qualité. Que je sois riche ou pauvre, j'exploite



autrui quand j'achète des objets qui ne sont pas suffisamment payés. En réalité, personne ne devrait qualifier qui que ce soit d'autre d'opresseur, car il devrait d'abord commencer par se regarder soi-même. S'il le fait attentivement, il découvrira aussi bientôt en lui-même l'„opresseur“. Est-ce que le travail que tu es obligé de livrer à un homme aisé ne l'est qu'à celui-ci en échange du mauvais salaire ? Non, celui qui est assis à côté de toi et qui se plaint avec toi de l'oppression se procure le travail de tes mains exactement aux mêmes conditions que l'homme aisé contre lequel vous vous retournez tous deux. Que l'on y réfléchisse à fond, et l'on trouvera d'autres points d'appui pour le „penser social“ que ceux qui sont en usage.

023 – Si on réfléchit dans cette direction, il apparaîtra avant tout qu'on doit totalement séparer les concepts de „riche“ et d'„exploiteur“. Le fait d'être aujourd'hui riche ou pauvre dépend de vos capacités personnelles ou de celles de vos ancêtres ou de tout autre chose. Mais que l'on soit un exploitateur de la force de travail des autres, cela n'a absolument rien à voir avec ces choses. Tout au moins pas directement. Mais cela a beaucoup à voir avec autre chose. À savoir avec le fait que nos institutions et les conditions qui nous entourent sont fondées sur l'intérêt personnel. Il faut penser ces choses de façon très claire, sinon on en arrivera à une appréhension tout à fait fautive de ce qui est dit ici. Si j'acquies aujourd'hui un habit, il apparaît tout naturel, dans les conditions ambiantes, que je l'acquies aussi bon marché que possible. C'est-à-dire que je ne considère que moi-même. Mais par là est indiqué le point de vue qui domine notre vie tout entière. Or on pourra ici faire facilement une objection. On peut dire : est-ce que les partis et les personnalités qui pensent socialement ne sont pas précisément là pour remédier à ce mal ? Est-ce qu'on ne s'efforce pas de protéger le „travail“ ? Est-ce que les classes ouvrières et leurs représentants ne revendiquent pas des augmentations de salaire et des réductions du temps de travail ? On a déjà dit plus haut que du point de vue du temps présent il n'y a strictement rien à objecter à ce genre de revendications et de mesures. Nous ne voulons pas non plus nous faire l'avocat des revendications d'aucun des partis existants. Dans le détail n'entre en ligne de compte, pour le point de vue dont il s'agit ici, aucune prise de parti, ni „pour“, ni „contre“. Ce genre de prise de position est pour l'instant totalement étrangère au mode de réflexion de la science de l'esprit.

024 – On peut introduire autant d'améliorations que l'on veut pour protéger l'une ou l'autre catégorie de travailleurs, et de ce fait contribuer énormément à élever le niveau de vie de tel ou tel groupe d'humains, la nature de l'exploitation



n'en est pas atténuée pour autant. Car celle-ci tient au fait qu'un homme acquiert les produits du travail d'un autre dans l'optique de l'intérêt personnel. Que je possède peu ou beaucoup, si je me sers de ce que je possède pour satisfaire mon intérêt personnel, il est inévitable que l'autre soit exploité de ce fait. Même si j'assure son travail, mais que je garde ce point de vue, ce qui est fait alors n'est que pure apparence. Si je paie le travail de l'autre plus cher, il faut aussi qu'il paie le mien plus cher, si l'on ne veut pas que par la meilleure situation de l'un soit produite la moins bonne situation de l'autre.

025 – Nous allons mentionner ici un autre exemple dans un but explicatif. Si j'achète une usine pour gagner au moyen de celle-ci le plus d'argent possible pour moi, je veillerai à maintenir les forces de travail aussi bon marché que possible, etc. Tout ce qui se passera sera dans l'optique de l'intérêt personnel. Mais si j'achète cette usine dans l'optique de pourvoir le mieux possible aux besoins de deux cents personnes, toutes les mesures que je prendrai auront une autre coloration. Dans la pratique le premier cas ne pourra certes aujourd'hui pas précisément se distinguer beaucoup du deuxième. Mais cela tient uniquement au fait que l'individu désintéressé n'a pas beaucoup de moyens au sein d'une communauté qui est construite par ailleurs sur l'intérêt personnel. Il en irait tout autrement si le travail désintéressé était général.

026 – Celui qui pense „de façon pratique“ va naturellement estimer que personne ne peut par une simple „bonne disposition“ se procurer la possibilité de fournir à ses ouvriers de meilleures conditions de salaire. Car, dira-t-il, par la bienveillance on n'augmente quand même pas le bénéfice produit par ses marchandises et sans cela on ne peut pas non plus procurer à l'ouvrier de meilleures conditions. Et il importe justement là de voir que cette objection est une complète erreur. Tous les intérêts et de ce fait toutes les conditions de vie changent lorsqu'au moment de l'acquisition d'une chose on n'a pas en vue soi-même, mais les autres. À quoi est obligé de veiller celui qui ne peut servir que son bien-être personnel? Bien sûr au fait de gagner le plus possible. Il ne peut nullement prendre en considération la façon dont les autres doivent travailler pour satisfaire ses besoins. Il est donc obligé par là de déployer ses forces dans la lutte pour la vie. Si je fonde une entreprise qui est censée me rapporter autant que possible, je ne demande pas de quelle façon sont mises en mouvement les forces de travail qui travaillent pour moi. Si ce n'est pas moi qui entre le moins du monde en ligne de compte, mais seulement le point de vue suivant : comment mon travail est-il utile aux autres?, alors tout change. Rien ne m'obligera alors à entreprendre quoi que ce soit-qui soit préjudiciable



à un autre. Je mets-alors mes forces non à mon service, mais au service des autres. Et cela a pour conséquence un tout autre déploiement des forces et des facultés des humains. Nous allons évoquer à la fin de cet essai comment cela transforme les conditions de vie dans la pratique.

027 – On peut qualifier en un certain sens Robert Owen de génie de l'action sociale pratique. Deux facultés étaient présentes en lui, qui peuvent assurément justifier cette qualification : un regard expérimenté porté sur les institutions d'utilité sociale et un noble amour de l'humain. Il suffit d'observer ce qu'il a produit grâce à ces deux facultés pour en apprécier de façon juste toute l'importance. Il créa à New Lanark des installations industrielles modèles et y occupa les ouvriers d'une façon telle qu'ils n'avaient pas seulement une existence digne d'un être humain sous l'angle matériel, mais qu'ils vivaient aussi dans des conditions morales satisfaisantes. Les personnes qui étaient rassemblées là étaient pour une part dans la déchéance, adonnées à la boisson. Il y inséra des éléments meilleurs qui agirent sur les autres par leur exemple. Et on obtint ainsi les résultats les plus favorables qui soient. Ce qu'Owen a réussi là interdit de le mettre sur le même plan que d'autres „améliorateurs du monde“ plus ou moins rêveurs — que l'on appelle des utopistes. C'est qu'il se tint dans le cadre des institutions réalisables dans la pratique dont tout homme hostile à la rêverie peut malgré tout supposer qu'elles élimineraient du monde la misère humaine, tout d'abord dans un certain domaine limité. C'est aussi une forme de pensée qui n'est pas non-pratique que d'avoir confiance qu'un petit domaine de ce genre pourrait servir de modèle et qu'à partir de lui pourrait peu à peu s'amorcer une évolution saine du sort de l'être humain du point de vue social.

028 – C'est probablement ainsi qu'Owen lui-même pensait. Aussi se risqua-t-il à faire un pas de plus dans la voie où il s'était engagé. En 1824, il entreprit de créer une sorte de petit État modèle sur le territoire de l'Indiana, en Amérique du Nord. Il acheta une contrée où il voulait fonder une communauté humaine reposant sur la liberté et l'égalité. Toutes les dispositions furent prises pour rendre impossibles l'exploitation et l'asservissement. Celui qui se charge d'une tâche de cette nature doit posséder les plus belles vertus sociales : l'aspiration à faire le bonheur de ses semblables et la foi en la bonté de la nature humaine. Il doit être d'avis que le désir de travailler se développera de lui-même au sein de cette nature humaine si la récompense de ce travail paraît assurée par des institutions adéquates.



Cette foi était si fortement présente en Owen qu'il aurait fallu des expériences vraiment mauvaises pour l'ébranler.

029 – Et ces mauvaises expériences se produisirent effectivement. Après de longs et nobles efforts, Owen dut reconnaître que „la réalisation de colonies de ce genre ne peut jamais qu'échouer si on n'a pas transformé préalablement les mœurs dans leur ensemble ; et qu'il serait plus valable d'agir sur l'humanité par la voie théorique que par celle de la pratique“. Le réformateur social a été contraint à une opinion de ce genre par le fait qu'il se trouva suffisamment de gens peu désireux de travailler qui voulaient se décharger du travail sur leurs compagnons, d'où il s'ensuivit nécessairement conflit, lutte et pour finir la banqueroute de la colonie.

030 – L'expérience d'Owen peut être instructive pour tous ceux qui veulent réellement apprendre. Elle peut servir de pont entre toutes les institutions créées artificiellement et pensées artificiellement pour le salut de l'humanité et un travail social fécond, qui tient compte de la réalité véritable.

031 – Par l'expérience qu'il fit, Owen put être guéri fondamentalement de la croyance que toute misère humaine est seulement produite par les „mauvaises institutions“ dans lesquelles vivent les hommes et que la bonté de la nature humaine se manifesterait bien d'elle-même si on améliore ces institutions. Il lui fallut se convaincre qu'on ne peut vraiment maintenir de bonnes institutions que si les hommes qui y sont impliqués sont portés à les maintenir de par leur nature intérieure, s'ils y sont attachés avec un intérêt chaleureux.

032 – On pourrait maintenant penser d'emblée qu'il est nécessaire de préparer de façon théorique les humains auxquels on veut procurer des institutions de ce genre. Par exemple en leur exposant clairement que les mesures envisagées sont justes et conformes au but recherché. Un homme non prévenu sera tenté de lire quelque chose de ce genre dans l'aveu fait par Owen. Et pourtant, on ne peut parvenir à un résultat vraiment pratique qu'en allant plus profondément dans le sujet. Il faut progresser de la simple croyance en la bonté de la nature humaine, qui a abusé Owen, à une véritable connaissance de l'humain. — Toute clarté que pourraient jamais acquérir les êtres humains sur le fait que des institutions quelconques sont adéquates au but recherché et peuvent être bénéfiques à l'humanité, toute clarté de ce genre ne peut pas conduire à la longue au but que l'on souhaite atteindre. Car cette claire compréhension ne pourra susciter en l'être humain l'impulsion de travailler si de l'autre côté se



manifestent en lui les pulsions fondées sur l'égoïsme. Cet égoïsme fait tout simplement partie d'emblée de la nature humaine.

Et cela conduit à ce qu'il se manifeste dans le sentiment de l'être humain lorsque celui-ci est censé vivre et travailler avec d'autres humains au sein de la société. Cela entraîne avec une certaine nécessité à ce que dans la pratique la plupart des gens tiendront pour la meilleure institution sociale celle par laquelle l'individu peut le mieux satisfaire ses besoins. Ainsi, sous l'influence des sentiments égoïstes, la question sociale prend tout naturellement la forme suivante : quelles dispositions sociales faut-il prendre pour que chacun puisse avoir pour soi le produit de son travail ? Et en particulier à notre époque qui pense de façon matérialiste peu de gens seulement tiennent compte d'un autre présupposé. Que de fois on entend exprimer comme une vérité évidente qu'un ordre social qui veut se fonder sur la bienveillance et la compassion est une absurdité. On tient bien plutôt compte du fait que l'ensemble d'une communauté humaine atteint le maximum de prospérité quand l'individu peut aussi empocher le produit „complet“ ou le plus grand possible de son travail.

033 – Or c'est exactement l'inverse que nous enseigne l'occultisme qui est fondé sur une connaissance plus profonde de l'humain et du monde. Il montre précisément que toute la misère humaine est uniquement une conséquence de l'égoïsme et que dans une communauté humaine il est absolument inévitable que doivent apparaître à un moment quelconque la misère, la pauvreté et la détresse si cette communauté repose d'une façon quelconque sur l'égoïsme. Il faut à vrai dire pour percevoir cela des connaissances plus profondes que celles qui naviguent ici et là sous le pavillon de la science sociale. En effet, cette „science sociale“ ne tient compte que de l'aspect extérieur de la vie humaine, mais pas des forces situées plus en profondeur. Bien plus, il est même très difficile d'éveiller chez la plupart de nos contemporains ne serait-ce que le sentiment que l'on puisse parler de forces de ce genre situées plus en profondeur. Ils considèrent celui qui s'aventure d'une façon quelconque à leur parler de telles choses comme un rêveur dépourvu de sens pratique. Or il ne saurait être question ici ne serait-ce que de faire l'essai d'exposer une théorie sociale fondée sur des forces situées plus en profondeur. Car pour cela un ouvrage détaillé serait nécessaire. On ne peut faire qu'une chose : on peut indiquer quelles sont les lois véritables du travail en commun entre les humains et montrer quelles considérations sociales raisonnables en découlent pour celui qui connaît ces lois. Seul peut parvenir à comprendre totalement le problème celui qui acquiert une conception du monde fondée sur l'occultisme. Et c'est bien évidemment à faire



connaître une conception du monde de ce genre que travaille cette revue dans son ensemble. On ne peut pas l'attendre d'un unique article sur la „question sociale“. Tout ce que celui-ci peut se donner pour tâche est de jeter une brève lumière sur cette question à partir de l'occultisme. Il se trouvera bien tout de même des personnes susceptibles de reconnaître par leur sentiment la justesse de ce qui va être exposé ici très brièvement et qu'il ne nous est pas possible de développer dans tous les détails.

035 -Eh bien, la loi sociale principale qui est indiquée par l'occultisme est la suivante : „La santé/le salut d'une collectivité d'êtres humains travaillant ensemble est d'autant plus grande/grand que l'individu revendique moins pour lui-même les produits de ses prestations de travail, c'est-à-dire qu'il abandonne une plus grande part de ces produits à ceux qui travaillent avec lui et que ses propres besoins sont satisfaits non par ses prestations , mais par les prestations des autres membres de la collectivité.“ (NDT : nous reprenons ici la terme allemand original de „ prestation “ traduit au départ par „ acte de travail “) Toutes les institutions au sein d'une collectivité d'êtres humains qui contreviennent à cette loi doivent à la longue engendrer en un point quelconque la misère et la détresse. Cette loi sociale principale est valable pour la vie sociale avec une telle exclusivité et nécessité comme seulement une quelque loi de la naturelle en rapport à quelque domaine particulier des effets de la nature. Mais on n'est pas autorisé à penser qu'il suffirait de laisser valoir cette loi comme une loi morale générale ou voudrait la transformer en la disposition d'esprit portant chacun à travailler au service de ses semblables. Non, dans la réalité, la loi vit seulement ainsi qu'elle devrait vivre quand une collectivité d'humains réussit à créer des institutions telles que jamais personne ne puisse revendiquer pour lui-même les fruits de son propre travail mais que quand même ceux-ci le plus possible sans reste à la collectivité. Lui-même doit pour cela à nouveau être entretenu par le travail de ses semblables. Ce qui importe, c'est donc que travailler pour ses semblables et obtenir un certain revenu soient deux choses totalement séparées l'une de l'autre.

036 – Ceux qui s'imaginent être des „êtres humains de la pratique“ ne feront que sourire de cet „idéalisme à vous faire dresser les cheveux sur la tête“ — l'occultiste n'a pas d'illusions à ce sujet. Et pourtant, la loi ci-dessus est plus pratique que toute autre espèce de loi qui ait jamais été pensée ou réalisée par des „humains de la pratique“. En effet, celui qui étudie réellement la vie peut trouver que toute communauté humaine qui existe quelque part ou qui a jamais existé a deux sortes d'institutions. L'une de ces sortes correspond



à cette loi, l'autre y contredit. En effet, il doit en être ainsi, tout à fait indépendamment de ce que les humains le veuillent ou non. En effet, toute collectivité se désagrègerait sur le champ si le travail des individus ne venait abonder l'ensemble. Mais l'égoïsme humain s'est aussi de tout temps mis en travers de cette loi. Il a cherché à tirer du travail le plus grand profit possible pour l'individu. Et seul ce qui procède ainsi de l'égoïsme a eu de tout temps pour conséquence la détresse, la pauvreté et la misère. Cela ne signifie donc rien d'autre sinon que doit toujours s'avérer non-pratique la partie des institutions humaines qui est mise sur pied par les „humains de la pratique“ sous la forme que l'on prend en compte son propre égoïsme ou celui d'autrui.

037 – Or il ne peut néanmoins pas seulement s'agir bien sûr qu'on reconnaisse une telle loi, mais la véritable pratique commence avec cette question : comment peut-on la transposer dans la réalité ? Il est clair que cette loi ne dit rien de moins que ceci : le bien de l'humanité est d'autant plus grand que l'égoïsme est plus petit. Pour la transposition dans la réalité on est donc tributaire de ce qu'on ait affaire à des humains qui découvrent le chemin hors de l'égoïsme. Mais c'est entièrement impossible pratiquement quand la mesure de bien et de mal-être de l'individu se détermine d'après son travail. Qui travaille pour soi doit peu à peu succomber à l'égoïsme. Seulement qui travaille entièrement pour les autres peut devenir petit à petit un travailleur non égoïste.

038 – Une condition préalable est nécessaire pour cela. Quand un humain travaille pour un autre alors doit trouver en cet autre la raison à son travail ; et si quelqu'un devrait travailler pour la collectivité, alors il doit éprouver et ressentir la valeur, l'être et la signification de cette collectivité. Il le peut seulement quand la collectivité est encore tout autre chose qu'une somme plus ou moins déterminée d'individus. Elle doit être emplie d'un véritable esprit auquel chacun prend part. Elle doit être ainsi que chacun se dise : elle est correcte, et je veux qu'elle soit ainsi. La collectivité doit avoir une mission spirituelle ; et chaque individu doit avoir la volonté de contribuer à ce que cette mission soit remplie. Aucune des idées abstraites et indéterminées de progrès dont on parle habituellement ne peuvent représenter une telle mission. Quand elles seules règnent, ainsi un individu travaillera ici, ou un groupe là, sans qu'ils aient la vue d'ensemble sur ce à quoi leur travail est utile à quelque chose, que le fait qu'eux et les leurs, ou encore quelque peu les intérêts auxquels ils sont tout de suite attachés y trouvent leur compte. Cet esprit de la collectivité doit être vivant jusqu'en bas dans le plus particulier.



039 – De tout temps, ce qui était bon a prospéré seulement là où était d’une façon quelconque une telle vie de l’esprit d’ensemble était remplie. Le citoyen particulier d’une ville grecque de l’Antiquité, et même encore celui d’une ville libre du Moyen Âge avait à tout le moins quelque chose comme un sentiment obscur d’un tel esprit d’ensemble. Le fait que, par exemple, les institutions correspondantes n’étaient possibles dans la Grèce antique que parce qu’on avait une armée d’esclaves qui accomplissaient le travail pour les „citoyens libres“ et qui y étaient portés non par l’esprit de la collectivité, mais par la contrainte de leurs maîtres ne constitue pas une objection à cette affirmation. – A cet exemple on peut seulement apprendre que la vie humaine est soumise à l’évolution. Actuellement, l’humanité est arrivée à une étape où une telle solution de la question sociale comme elle régnait dans la Grèce antique est impossible. Même auprès des Grecs les plus nobles, l’esclavage ne passait pas pour une injustice, mais pour une nécessité humaine. C’est pourquoi, par exemple, le grand Platon pouvait proposer un idéal de l’État où l’esprit de la collectivité arrive à sa pleine réalisation par le fait que la majorité que constituent les humains qui travaillent est contrainte au travail par le petit nombre des humains qui ont la vue d’ensemble. Mais la tâche du temps présent est de placer les humains dans une situation où chacun accomplit du travail pour la collectivité à partir de son impulsion la plus intérieure.

040 – C’est pourquoi personne ne doit songer à chercher une solution de la question sociale valable pour tous les temps, mais seulement à la forme que doit prendre son penser et son agir sociaux eu égard aux besoins immédiats du présent dans lequel il vit. D’une façon générale, aucun individu ne peut aujourd’hui ni inventer ni faire passer dans la réalité quoi que ce soit de théorique qui pourrait en tant que tel résoudre la question sociale. Il lui faudrait pour ce faire avoir le pouvoir de contraindre un certain nombre d’humains à se plier aux conditions créées par lui. Cela ne fait aucun doute : si Owen avait eu le pouvoir et la volonté de contraindre tous les être humains de sa colonie au travail qui leur incombait, la chose aurait pu marcher. Mais à notre époque il ne saurait précisément être question d’une contrainte de ce genre. Il faut que soit instaurée la possibilité que chacun fasse par son libre vouloir ce qu’il est appelé à faire en fonction de ses aptitudes et de ses forces. Mais c’est précisément la raison pour laquelle il ne peut absolument jamais s’agir de ce que l’on doit agir sur les humains „de façon théorique“ au sens de la conviction exprimée par Owen qui a été mentionnée plus haut, qu’on leur communique un simple point de vue sur la façon dont on peut organiser au mieux les conditions économiques. Une théorie économique toute sèche ne



peut jamais être une impulsion de lutte contre les forces de l'égoïsme. Une théorie économique de ce genre peut un certain temps donner aux masses un certain élan qui, en apparence, ressemble à de l'idéalisme. Mais à la longue, ce genre de théories ne peut être utile à personne. Celui qui inocule ce genre de théories à une masse d'hommes sans lui donner autre chose qui soit vraiment spirituel, pêche contre le sens véritable de l'évolution humaine.

041 – La seule chose qui puisse être une aide, c'est une façon de voir spirituelle du monde qui par elle-même, par ce qu'elle aimerait offrir, entre dans la vie des pensées, des sentiments, de la volonté, bref de toute l'âme de l'être humain. La foi qu'a eue Owen en la bonté de la nature humaine n'est correcte que pour une part, mais pour l'autre part c'est une des pires illusions. Elle est correcte dans la mesure où sommeille en chaque humain un „soi supérieur“ qui peut être éveillé. Mais il ne peut être délivré de son sommeil que par une conception du monde qui a les particularités mentionnées plus haut. Si on place des humains dans des institutions comme elles ont été inventées par Owen, la communauté s'épanouira sous les formes les plus belles. Mais si on réunit des humains qui n'ont pas une conception du monde de cette nature, alors le bon des institutions devra tout nécessairement à plus ou moins brève échéance se retourner en mauvais. Chez des humains qui n'ont pas de conception du monde orientée vers l'esprit, les institutions qui justement favorisent le bien-être matériel produisent aussi une intensification de l'égoïsme et produisent peu à peu détresse, misère et pauvreté. Cette parole est vraie dans sa signification la plus profonde : on peut seulement aider l'individu en lui procurant du pain ; on procure du pain à une collectivité qu'en l'aidant à accéder à une conception du monde. Car cela ne servirait non plus à rien de procurer du pain à chaque individu d'une collectivité. Au bout de quelque temps, la chose prendrait quand même nécessairement la forme que beaucoup de gens n'auraient de nouveau pas de pain.

042 – La connaissance de ces principes enlève il est vrai bien des illusions à certaines personnes qui aimeraient se poser en bienfaiteurs du peuple. Car elle fait du travail pour le bien de la société une affaire singulièrement difficile. Et de plus, une affaire où dans certains cas les succès ne se composent que de tous petits succès partiels mis bout à bout. La plus grande part de ce qu'aujourd'hui des partis entiers font passer pour des remèdes dans la vie sociale perd de sa valeur, s'avère n'être que duperie et discours, sans connaissance suffisante de la vie humaine. Aucun parlement, aucune démocratie, aucune agitation de masse, rien de tout cela ne peut avoir de signification, pour celui qui plonge



son regard dans les profondeurs, si cela fait offense à la loi exprimée plus haut. Et toute chose de ce genre peut avoir une action favorable si cela se place dans le sens de cette loi. C'est une grave illusion que de croire que de quelconques députés d'un peuple dans un quelconque parlement peuvent contribuer à la santé de l'humanité si leur agir n'est pas disposé dans le sens de la loi sociale principale.

043 – Partout où cette loi se manifeste, partout où quelqu'un agit en son sens, dans la mesure où cela lui est possible à la place qui est la sienne dans la communauté des hommes, de bons effets sont produits, même à une échelle aussi petite soit-elle dans le cas individuel. Et un progrès social bénéfique de l'ensemble ne se compose que d'actions individuelles qui sont produites de cette façon. Certes, il arrive aussi que dans des cas isolés si d'assez grandes communautés humaines possèdent une disposition particulière permettant en une seule fois de parvenir avec son aide, en allant dans la direction indiquée, à un assez grand succès. Elles rendront possible qu'avec son aide l'humanité accomplisse pour ainsi dire une poussée, un saut dans l'évolution sociale. A l'occultisme de telles communautés humaines sont familières ; mais sa tâche ne peut être de parler publiquement de ce genre de choses. Et il existe aussi des moyens de préparer de plus grandes masses d'hommes à un tel saut qui peut même être fait dans un avenir tout à fait proche. Mais ce que chacun peut faire, c'est d'agir dans son domaine au sens de la loi énoncée ci-dessus. Il n'existe pas de situation au monde où un homme ne puisse le faire, qu'elle soit en apparence aussi insignifiante ou aussi influente qu'on voudra.

Le plus important, c'est certain, est en vérité que chacun cherche les chemins menant à une conception du monde qui s'oriente à une véritable connaissance de l'esprit. L'orientation d'esprit anthroposophique peut se former vers dehors en une telle conception pour tous les humains, si elle se développe de plus en plus de la façon qui correspond à son contenu et aux dispositions qu'elle recèle. Grâce à elle, l'être humain peut apprendre qu'il n'est pas né par hasard en un lieu quelconque et à une époque quelconque, mais qu'il est placé de façon nécessaire par la loi de causalité spirituelle, le karma, à l'endroit où il se trouve. Il peut comprendre que son destin l'a placé pour des raisons bien fondées dans la communauté d'hommes au sein de laquelle il est. Il peut se rendre compte aussi que ses facultés ne lui sont pas échues par un hasard aveugle, mais qu'elles ont un sens au sein de la loi de causalité.



Et il peut comprendre tout cela de façon telle que cette compréhension ne reste pas une simple affaire prosaïque de la raison, mais qu'elle emplisse peu à peu toute son âme avec de la vie intérieure.

Le sentiment montra en lui qu'il satisfait à un sens supérieur lorsqu'il travaille dans le sens de sa place dans le monde et dans le sens de ses facultés. Comprendre cela ne suscitera pas un idéalisme exsangue, mais une impulsion puissante de toutes ses forces et il considérera cet agir dans une telle direction comme quelque chose d'aussi évident que dans un autre domaine le manger et le boire. Et il reconnaîtra plus loin le sens qui est lié à la communauté humaine à laquelle il appartient. Il comprendra les conditions dans lesquelles sa communauté humaine se situe par rapport à d'autres ; et ainsi les esprits individuels de ces communautés s'uniront pour former une image pleine de but spirituel de la mission unitaire qui est celle du genre humain tout entier. Puis sa connaissance pourra passer du genre humain au sens de l'existence terrestre tout entière. Seul celui qui ne s'intéresse pas à la conception du monde allant dans cette direction évoquée peut mettre en doute qu'elle doive agir comme cela est indiqué ici. À l'époque actuelle il n'y a certes chez la plupart des hommes guère de goût à s'intéresser à ce genre de choses. Mais la véritable forme de représentation de la science de l'esprit ne saurait manquer de gagner des cercles toujours plus vastes. Et dans la mesure où elle le fera, les hommes trouveront les mesures justes susceptibles de réaliser le progrès social. On ne peut pas mettre cela en doute en prétendant que jusqu'à présent aucune vision du monde n'a fait naître le bonheur de l'humanité. Selon les lois de l'évolution de l'humanité, ne pouvait apparaître à aucun moment antérieur ce qui est désormais possible : mettre à la disposition de tous les humains une conception du monde ayant la perspective du succès dans la pratique tel qu'il a été indiqué.

Jusqu'à présent, les conceptions du monde étaient seulement accessibles à des groupes d'humains isolés. Mais ce qui s'est produit de bon jusqu'ici dans le genre humain procède néanmoins des conceptions du monde. Seule une conception du monde qui peut saisir toutes les âmes et enflammer en elles la vie intérieure peut conduire à la santé de l'ensemble. Mais cela, la forme de représentation de la science de l'esprit sera en en état de le faire partout où elle correspond à ses dispositions. – Naturellement on n'a pas la permission de simplement jeter un coup d'oeil sur la forme que ce mode de représentation a déjà prise ; pour reconnaître la justesse de ce qui a été dit, il est nécessaire de



voir que la science de l'esprit a encore besoin de se développer vers le dehors pour atteindre la haute mission de culture qui est la sienne.

Jusqu'à présent elle ne peut pour plusieurs raisons pas encore présenter le visage qu'elle montrera un jour. L'une de ces raisons est qu'il lui faut d'abord prendre pied quelque part. Il lui faut donc de ce fait s'adresser à un groupe humain particulier. Cela ne peut naturellement pas être un autre que celui qui, par la forme spécifique de son évolution, aspire à une solution nouvelle des énigmes du monde et qui, de par la formation antérieure des personnes qui y sont réunies, peuvent avoir pour cette solution de la compréhension et de l'intérêt. Bien évidemment, la science de l'esprit doit pour l'instant revêtir ses propositions du langage qui est adapté au groupe humain qui vient d'être caractérisé. Dans la mesure où les conditions continueront à en être données, la science de l'esprit trouvera aussi les formes d'expression adaptées à d'autres cercles encore. Seul celui qui veut absolument avoir des dogmes rigides et achevés peut croire que la forme sous laquelle est actuellement proposée la science de l'esprit est durable, voire la seule possible. Précisément parce qu'il ne peut s'agir pour la science de l'esprit de rester pure théorie ou de satisfaire un pur désir de savoir, elle doit travailler lentement de cette façon. Fait justement partie de ses buts l'aspect pratique, tel qu'il a été caractérisé, du progrès de l'humanité. Mais elle ne peut mettre en œuvre ce progrès de l'humanité qu'en en créant les conditions véritables. Et ces conditions ne peuvent pas être suscitées autrement qu'en conquérant un humain après l'autre. C'est seulement si les humains le veulent que le monde avance. Mais pour qu'ils le veuillent le travail intérieur de l'âme est nécessaire pour chacun. Et celui-ci ne peut être accompli que pas à pas. Si ce n'était pas le cas, la théosophie elle aussi produirait des chimères dans le domaine social et ne ferait pas de travail pratique. Il sera prochainement question d'aspects supplémentaires sur ce sujet.

(Cet essai fut publié avec la mention „à suivre“, mais aucune suite ne parut (N.d.T.).)

La question sociale et la théosophie

Source [18] : BGA 088, pages 011-025, 1/1985, 26.10.1905

Traduction : F. Germani, www.triarticulation.fr



La question sociale qui devrait nous occuper aujourd'hui, n'est pas apparue, comme sera clair sans plus pour chacun, à partir d'une pure idée ou de l'incontestable besoin de peu d'humains particuliers, mais elle est une question que les faits nous posent aujourd'hui aussi fortement et clairement que c'est seulement possible. Qui regarde seulement un peu autour de lui dans le monde, celui-là saura quelle langue claire parlent ces faits. Il pourrait bien être que celui qui ne veut pas entendre ce langage des faits, pourrait, en un temps pas si éloigné, réussir à trouver qu'il a trop longtemps fermé son oreille vis-à-vis de ce qui est nécessairement disponible. Dans la lutte qui se déroule encore de temps à autre sous la surface de notre ordre social, l'humain du présent se tient en rapport à la question sociale. Qui veut dire dans une certaine mesure seulement comment le combat social a grossi en étendue et puissance, celui-là n'a pas besoin d'aller plus loin sur l'extérieur, celui-là a seulement besoin de rendre attentif sur le puissant mouvement des travailleurs à l'occasion de l'interruption du travail de Crimmitschau, sur les grèves de mineurs à cause de l'emprisonnement des travailleurs de l'électricité et comme résumé de ce qui se passe dans l'est de l'Europe. Dans tout cela nous aurons à voir une manifestation de la question sociale.

On a souvent fait l'objection à la théosophie qu'elle a un nombre de rêveurs parmi ses adeptes, qu'elle n'essaye d'agir que là où on se retire des grandes questions communes du présent, où en oiseuse contemplation on veut s'arrêter à l'âme humaine, ainsi qu'on dise : les théosophes sont quelques personnes qui n'ont rien de particulier à faire, qui veulent se retirer de manière égoïste en leur soi-même et veulent le soigner au sens de la théosophie. On lui fait facilement l'objection qu'elle veut se tenir à côté des grandes luttes du présent, de ce qui agite l'humanité dans l'immédiat temps de maintenant. Cela le théosophe devrait toujours et toujours de nouveau le rectifier. Il devrait toujours de nouveau rendre attentif là-dessus que partout, là où il y a à rechercher et à penser en rapport à des affaires justifiées des humains dans le présent, le théosophe doit être là, il doit avoir un cœur clair et une claire pensée, il n'a pas le droit de se perdre en un nid de coucou des nuages, mais se tenir dans l'immédiat quotidien en aidant et soignant.

Et l'autre objection pourrait aussi facilement être faite que pour tout mal et dommage du présent la théosophie sera vantée comme une panacée. Cela aussi se présente autrement. Il sera d'ailleurs prétendu que la théosophie, le mouvement théosophique, a quelque chose à faire avec tout ce qui dans le présent doit se préparer pour un avenir prospère, mais nous vantons la



théosophie pas comme une maîtrise, pas comme une panacée, mais nous voulons seulement montrer qu'avec elle est donnée quelque chose de si englobant qu'on ne peut aller de l'avant sans elle dans les choses les plus essentielles qui doivent nous occuper et que tout spéculer et réformer doit rester une demi-mesure quand l'humain va à la chose sans la façon de voir théosophique. Ce n'est pas pour cela que nous nous occupons dans les cercles internes de notre mouvement théosophique des enseignements des penseurs sur les grands et englobants rapports du monde, sur la loi universelle du destin du monde et du devenir du monde, ainsi que de manière oiseuse nous puissions contempler aux étendues stellaires, mais parce que nous savons que ces lois que nous étudions et celles qui sont actives dans le grand univers sont aussi actives dans les cœurs humains, dans les âmes et donnent même à ces âmes la faculté de vraiment regarder dans la vie immédiate. Nous sommes ainsi qu'un ingénieur qui se retire des années durant dans son étude technique, mais pas pour procéder à des contemplations sur des secrets du calcul infinitésimal et pour admirer celui-ci, mais nous cherchons les lois qu'alors nous appliquons sur la vie humaine, comme l'ingénieur construit des ponts et applique ses lois dans la réalité.

Il y a quelque chose d'universel, qui est gagnant et qui ouvre un horizon plus large. Qui risquerait de distribuer la pensée en tant que telle comme un médicament universel, bien que cette pensée soit nécessaire pour ce qui peut se passer dans l'univers ? La théosophie n'est pas une chose morte, pas une théorie morte. Non, elle est quelque chose éveillant la vie. Il ne s'agit pas des concepts, ni des idées que nous nous approprions. Ce qui sera raconté ici n'a pas l'intention de développer des choses intéressantes sur des choses cachées, mais ce qui sera présenté ici devant l'âme humaine a une certaine particularité. Qui n'est pas encore théosophe, celui-là aimerait croire ou non cela. Mais qui s'est occupé avec cela, celui-là sait que ce que je vais dire est correct pratiquement. Qui s'occupe avec de quelle manière seront regardés le monde et la vie dans la théosophie, celui-là remarquera que ses vies des sens et d'âme deviennent autres, qu'elles n'étaient avant, celui-là apprend à penser d'une autre façon et observera les rapports humains de manière moins prévenue qu'avant.

Nous avons un avenir plus éloigné en vue quand nous parlons de ce que nous éveillons des forces plus hautes par développement intérieur. Mais pour l'avenir plus proche, nous avons aussi encore en vue la vie, que nous pouvons provoquer par le développement théosophique : c'est la possibilité de venir à un jugement englobant, clair et non prévenu des rapports d'humanité nous environnant



immédiatement. Notre culture, comme elle s'est développée jusqu'à présent avec toute sa scientificité, a porté au temps des théories qui sont impuissantes vis-à-vis de la vie. La façon théosophique de voir le monde ne portera pas au temps de telles théories impuissantes. Elle apprendra à l'humanité un penser, éveillera des forces pensantes dans l'humanité, lesquelles ne sont pas impuissantes vis-à-vis de la réalité, mais nous rendrons capable d'intervenir dans le développement de l'humanité elle-même dans l'immédiate pratique de vie.

Laissez-moi vous mentionner un petit symptôme qui expliquera encore plus ce que je veux dire. Il y a peu un exemple clair a été délivré sur champ politique par un conseiller de gouvernement prussien qui a été en vacances pour chercher du travail en Amérique, pour participer là et apprendre à connaître les conditions. Un conseiller de gouvernement est donc appelé à collaborer au développement de l'humanité. C'est – saisi au plus haut sens – sa contribution et son devoir que dans son cœur vive quelque chose qui correspond aux conditions/rapports et pas purement aux théories. Et quand il n'a pas quelque chose qui correspond avec les conditions, alors sa théorie est impuissante. Cet homme, qui des années durant avant était appelé à collaborer à la construction de l'humanité, il a appris une fois à connaître lui-même cette construction de l'humanité. Évidemment, ce que je dis n'inclut pas le moindre reproche contre l'homme particulier. En un haut degré, cet acte est respectable et audacieux et admirable. Mais pour ce qui fait détresse, ce qu'il a écrit est un symptôme. Cela montre l'inexactitude de sa mentalité vis-à-vis du monde et des travailleurs. Ici, seulement quelques mots de son livre „ Comme travailleur en Amérique “ [4e édition, Berlin 1905, p.31] : „ Comme souvent autrefois quand je voyais un homme sain mendier, je m'étais demandé avec indignation morale : pourquoi la crapule ne travaille pas ? Maintenant je le savais. En théorie ça se voit justement autrement que comme dans la pratique et même avec les plus fâcheuses catégories de l'économie nationale ça se bricole entièrement supportable à la table d'étude.

Il n'y a pas de plus grande preuve d'incapacité que celle-ci, quand l'un, qui était appelé à collaborer, dit que la théorie qu'il avait ne correspondait pas avec les situations. Ici est le point pour englober la chose. Comme la logique rend absolument les humains capables de penser, et comme personne ne peut devenir mathématicien sans la maîtriser, ainsi personne ne peut développer la force de la pensée pratique sans la théosophie. Regardez l'économie nationale, qui envahit notre marché de formation. Mettez-vous-y une fois avec une saine



et une globalisante pensée, une pensée théosophique, à étudier les choses, alors vous trouvez que les choses qui sont appelées être des indicateurs de chemin, qui peut-être proviennent de professeurs d'université, dirigeants de parti, sont de grises théories, qui sont appropriées pour un plus confortable maniement des choses à la table d'étude, mais ne sont rien à même de faire quand on passe à la réalité. De telles choses se montrent par exemple des congrès. On doit seulement y regarder de plus près. Les congrès portent entièrement ce caractère. Si ceux qui s'occupent avec cela voulaient descendre dans la vie pratique, ainsi ils trouveraient déjà qu'ils ne valent pas grand-chose. La pure observation de la vie ne le fait pas. Ni l'un qui juge du point de vue de la formation courante peut juger sur la question des femmes ou sur la question sociale ou sur d'autres questions, ni celui qui veut seulement regarder les choses ne peut juger là-dessus, car avec cela ce n'est aussi pas fait.

Si maintenant vous demandiez à cet homme qui a écrit ces mots : qu'est-ce qui peut seulement conduire à une amélioration ? – alors, vous établiriez qu'il a seulement appris comment cela apparaît, mais comment cela devrait être fait, cela est encore une tout autre question. Mais cela n'est aussi pas une question, à laquelle pourra être répondu en une heure, pas non plus en un jour. Absolument rien ne se laisse résoudre par une discussion théorique. Aucun théosophe qui est digne de ce nom ne vous dira : j'ai ce programme, dans la question sociale, dans la question des femmes, dans la question de la vivisection ou dans le soin des animaux et ainsi de suite, mais il dira : amène des humains qui sont théosophes dans toutes les institutions concernées par ces questions. Place de tels humains sur des chaires d'économie nationale, alors ils auront la capacité de développer la pensée, laquelle conduira les branches particulières à faire de leur activité des indicateurs de chemin sur le domaine de la vie publique. Aussi longtemps que ce n'est pas le cas, aussi longtemps les humains seront des charlatans sur ce domaine et devront voir comment le monde s'écroule autour d'eux et comme l'oiseux parler aux alentours en congrès se montre dans son absence d'utilité.

Je ne dis pas cela à partir d'un fanatisme ; mais de ce qui est la véritable mentalité théosophique, le véritable penser théosophique en chaque théosophe. Le penser théosophique développe une clarté sur les différents domaines de la vie, une claire, une façon factuelle de voir les forces et les puissances agissant dans le monde. Regarder correctement les choses, de cela on devient capable par la vie théosophique. C'est pourquoi la théosophie n'est pas une panacée dans le sens habituel, mais elle est la base de la vie présente.



Après ces mots d'introduction, laissez nous donner quelques indications sur ce qui a donné le cachet à notre question sociale comme nous la voyons émerger maintenant par les faits. Celui qui veut voir ce qui devrait devenir, celui-là doit connaître les lois du devenir, il n'a pas le droit d'avoir des théories grises, celui-là doit connaître les lois du devenir de l'humanité. Ces lois nous ne pouvons les trouver par une science abstraite. La théosophie n'avance pas abstraitement. Elle part d'un penser clair, parlant.

Et ainsi laissez-nous au moins vous indiquer avec quelques mots sur comment cette vie s'est formée aujourd'hui, comment cette vie est devenue aujourd'hui. Qui voit plus exactement sur la vie, celui-là reconnaîtra que quelque connaissance de soi appartient aussi à ce domaine pour voir clair. Pour l'instant je décris les faits extérieurs, alors je dis quelque chose sur ce dont il s'agit en fait.

Chacun de nous sait ce dont l'humain a besoin pour vivre. Chacun a une représentation de ce qu'il a besoin pour manger et se vêtir. Quelques chiffres nous disent combien la majorité des humains ont pour tout cela. Nous avons donc seulement à interroger une fois le système fiscal en ce rapport. Il a été souvent et souvent dit, mais on peut se le conduire de nouveau et toujours de nouveau devant les yeux. En Prusse celui qui a un revenu sous 900 marks, ne paye pas d'impôt. On peut très facilement contrôler combien d'humains on moins de 800 ou 900 marks de revenus en Prusse. 95 pour cent de la population ont moins de 3000 marks de revenu. Prenez l'Angleterre. Là ne sera imposé que qui a plus de 150 Livres de revenu. [...] Vous voyez, nous avons des chiffres tout à fait extraordinaires, qui parlent de ce que combien d'humains ont ce qu'on devrait avoir comme inévitablement nécessaire.

Regardez la statistique. Celle-ci parle un langage clair. Mais qu'est-ce que cela a à faire avec notre connaissance de soi? Vraiment beaucoup. Car il s'agit de gagner le correct point de vue de notre soi-même à ces faits. Et en cette relation l'humain le laisse beaucoup manquer à ce qui est correct. Que font les humains tout autour de nous? Par quoi reçoivent-ils ces bas revenus? C'est cela que nous leur donnons pour ce qu'ils font pour nous. Nous ne faisons maintenant pas du tout de différence entre travailleur et non-travailleur, entre prolétaire et non-prolétaire. Car quand on fait cette différence, alors la chose est déjà entièrement fautive. Et cela est la faute de toutes les considérations d'économie nationale qu'on parte non de la connaissance de soi, mais de la théorie.



Question : [Les phrases suivantes du post-scriptum indiquent quelques inexactitudes ainsi que les termes originels ne se laissent plus reconstruire. Selon le sens Rudolf Steiner a bien expliqué que chaque humain vit des produits, par ex. vêtements, qu'un autre a fabriqués. Aussi pour un sans-travail, dont les moyens sont insuffisants pour l'entretien de la vie, seront fabriqués des produits. Aussi la couturière qui travaille pour un salaire de faim porte les habits, qui à nouveau ont été fabriqués pour un salaire de faim. – On comparera là-dessus les paragraphes sur le problème de l'exploitation dans l'article de Rudolf Steiner écrit dans la même année „ Science de l'esprit et question sociale “, dans „ Lucifer-Gnosis, extraits collectionnés 1903-1908 “, GA bibl-n°34, p. 204 ss]

Et quand dans nos sensations et sentiments nous sommes à même de ressentir une certaine douleur là-dessus que les habits que nous portons sont fabriqués pour un salaire de faim, alors nous voyons la question profondément dans le cœur. Quand à tout ce que dans la vie vous portez de vêtements et conduisez à la bouche comme nourriture vous vous réfléchissez d'où cela vient alors en premier vous saisissez la question sociale dans sa profondeur. Pas par spéculation, mais on vient à reconnaître de quoi il s'agit par une contemplation vivante .

Ce n'est pas correct quand sera dit que la misère, bien que nous puissions le décrire dans les plus graves couleurs, serait plus grande que ce qu'elle fut dans les siècles passés. Ce n'est pas le cas. Nous commettrions une incontestable falsification de la réalité objective. Essayez une fois d'étudier objectivement les conditions dans la ville de Cologne aujourd'hui et il y a 120 ans. Vous verrez que beaucoup sont quand même devenues meilleures. Et cependant, nous avons la question sociale. Nous l'avons parce que les humains ont encore traversé une autre évolution, et d'ailleurs parce qu'ils sont en grande mesure venus intérieurement à la pensée, à la conscience de soi et parce que leurs besoins sont devenus tout autres. Et là, quand nous étudions la question ainsi, nous devons toutefois indiquer sur les grands rapports qui alors apparaissent pour nous dans l'histoire du monde, quand nous ne sommes pas de trop de courte vue comme les chercheurs modernes. Pour juger de ces choses, il est nécessaire d'apprendre à connaître les grandes lois de la vie. Qu'est-ce qui fait maintenant que le social a absolument pris cette forme ? C'est l'art et la manière que l'esprit humain a emprunté. Regardez en arrière sur le temps de la Révolution française. On a exigé autre chose cette fois-là. C'était une question visant davantage le juridique qui a produit l'idéal „ Liberté – Égalité – Fraternité “. Les héros révolutionnaires français appelèrent après la Liberté dans l'ouest de l'Europe. Ceux qui combattent à l'est de l'Europe aujourd'hui



appellent après du pain. Ce sont seulement deux formes différentes d'une seule et même chose, deux exigences différentes de l'humain qui a appris, à poser de telles questions parce que son âme s'est transformée.

Nous devons quelque peu étudier de plus près cette transformation de l'âme et comprendre pourquoi les âmes des grandes masses d'humains aujourd'hui – et cela se déploie par-dessus des siècles – sont venues à ces exigences. Ici se présente tout d'abord en application pratique, soutenant notre compréhension : la vision du monde théosophique. Seulement celui qui comprend les choses est à même de les juger. Seulement est à même de regarder dans l'âme, qui voit en grand rapport du monde, ce qui se passe dans cette âme. Et seulement est à même de faire quelque chose et guider dans l'avenir, celui qui comprend quelque chose des lois de l'âme.

Une petite remarque intermédiaire : les sciences du présent, la biologie, le darwinisme, l'heackelianisme, elles nous ont apporté de grandes idées. Ainsi aussi l'idée que toute entité vivante sur la première marche de son existence, dans le contexte germinatif reproduit encore les formes de vie qui ont été traversées auparavant, dehors dans la nature. Cette courte répétition des différents stades de vie, il y a aussi dans l'être qui les rassemble tous, et grimpe plus haut que tous les autres en humain sur l'échelle des marches de l'évolution. Supposez qu'un esprit aurait eu une conscience dans le temps où il n'y aurait pas encore eu d'humain, alors il aurait eu à se faire – au contraire à cela – une image de la future évolution. Il aurait dû se faire une image pour l'avenir à partir du contexte animal de jadis. L'humain seulement, qui dans ses dispositions héréditaires reproduit les précédentes formations, peut nous montrer ce qui est à faire.

C'est le faire, qui doit aller vers dehors par-dessus tout savoir. Aucun savoir s'occupe avec quelque chose d'autre qu'avec ce qui fut là. Cela nous montrent les grandes lois qui devraient être réalisées à l'avenir. D'une certaine manière tout a déjà été là qui apparaîtra dans le futur, à savoir par l'intuition. Un esprit qui serait intervenu jadis aurait dû avoir de l'intuition, pour pouvoir découvrir les lois cachées de l'être-là qui valent pour le passé et l'avenir. C'est pourquoi la théosophie soigne l'intuition. C'est cela qui s'étend vers le dehors sur la pure expérience physique du monde. La théosophie cherche les lois qui sont à reconnaître par intuition et qui nous introduisent dans l'avenir du genre humain.



Une de ces grandes lois du monde, qui peut nous être un guide, est la loi de la réincarnation. D'abord, elle nous rend compréhensible que sur les domaines spirituels plus élevés rien d'autre ne vaut que ce qu'a évoqué la loi dans le sens de Darwin et Haeckel. Cela nous rend compréhensible pourquoi ceci ou cela sera éprouvé comme besoin dans une époque déterminée. Qui s'approfondit là-dedans, celui-là sait quand a été disponible la dernière fois une vie assoiffée de libération universelle, quand et quoi les humains ont pris en eux comme impulsions, après quoi ils devraient appeler aujourd'hui. Ceux, qui aujourd'hui appellent après liberté et égalité – je dis cela avec la même sûreté objective, avec laquelle le scientifique de la nature a parlé sur le physique – toutes ces âmes, qui appellent aujourd'hui après liberté et égalité, ont appris cela sur une autre marche de leur être-là, dans une incarnation antérieure. Les grands besoins des humains actuels ont été incarnés dans les premiers temps du christianisme, dans le temps des premiers siècles chrétiens. Les humains ont tous assimilé la poussée après l'égalité, devant laquelle se tient l'humain actuel dans la vie spirituelle. Le christianisme a apporté l'annonce de l'égalité devant Dieu. Dans des siècles plus anciens, il n'y avait pas de telle égalité.

Ce que je dis maintenant, je ne le dis pas de manière préjudiciable, je dis cela avec la même objectivité sobre avec laquelle je parlerais d'un quelque problème de science de la nature. La même âme, qui autrefois a pris en elle comme une impulsion „ vous êtes égaux devant Dieu et devant l'humanité“, quand on regarde son âme véritable, et tout ce qui conditionne une inégalité extérieure, n'a pas de signification devant la vie spirituelle. Quand la tombe se ferme sur nous, nous serons tous égaux et deviendrons égaux. Que cela, l'âme l'a assimilé, survit dans l'âme et sort en une nouvelle forme. La contemplation du grand monde a de puissantes et grandes perspectives d'éducation dans ses progrès de culture. J'ai déjà une fois rendu attentif là-dessus, comment cette éducation s'aperçoit dans les temps pré-chrétiens. Regardons en arrière dans les temps de l'Égypte. Là, un grand nombre d'humains étaient occupés avec des travaux, desquels aucun humain ne peut plus se faire une représentation des difficultés aujourd'hui. Ils travaillaient de bonne volonté. Et pourquoi ? Parce qu'ils savaient que cette vie était une parmi de nombreuses. Chacun se disait ; celui-là qui m'ordonna le travail est tel que celui que je serai aussi une fois. Cette vie doit être pondérée en de différentes incarnations, car cela se règle de ces connaissances.

À cela s'attache la loi du karma. Ce que j'ai vécu dans une vie est mérité ou ce sera récompensé dans des temps ultérieurs. Mais cela se serait-il développé



alors l'humain n'aurait plus pu voir l'empire de la terre. À celui-ci, une vie entre naissance et mort n'aurait pas été importante. Pour cela le christianisme a donné alors la mesure d'éducation pour prendre au sérieux cette vie entre naissance et mort. Ce n'est qu'apparemment que le christianisme bifurque de cela, car il a aussi fortement indiqué l'au-delà. Il a même placé sur une vie l'éternelle punition et l'éternelle récompense. Qui croit qu'une vie est d'importance sans fin, celui-là apprend à prendre cette vie au sérieux. Cela tourne autour des vérités qui rendent l'humain pieux et cela rend l'humain pieux d'être éduqué dans l'idée de cette vie terrestre unique. Ce furent les deux tâches : éducation au prendre au sérieux de la vie sur terre entre naissance et mort, et de l'autre côté à ce qu'en dehors de cette vie terrestre tous sont égaux devant Dieu. Cette vie terrestre a été supportée seulement par ce qu'elle a été conçue ainsi que devant Dieu tous sont égaux. Qui regarde cela ainsi, celui-là observera dans l'évolution de l'humanité, depuis l'origine du christianisme, un descendre dans le monde physique. De plus en plus, l'humain se sent obligé à l'être-là physique. Par cela il transporta de plus en plus l'importance du principe de l'égalité devant Dieu sur l'égalité dans l'être-là matériel lui-même.

L'image n'est pas à méprendre. L'âme, qui il y a 1880 années était quelque peu habituée à demander l'égalité pour l'au-delà, elle apporte l'impulsion de l'égalité avec elle, mais en rapport à ce qui est aujourd'hui important : „ égalité devant le Mammon “. S'il vous plaît, ne voyez pas de critique, pas de dédain là-dedans, mais l'identification d'une loi du monde de l'âme se développant. Ainsi, on doit étudier la course des temps. Alors, on comprendra qu'il n'y a qu'une chose qui dans cette âme donne de nouveau une autre direction, peut amener une ascension, quand nous faisons entrer l'âme qui appelle après l'égalité, de nouveau dans l'au-delà. Nous avons regardé en haut vers l'au-delà, nous avons regardé dehors d'ici-bas. Aujourd'hui l'âme est refoulée sur elle-même par cette impulsion. Aujourd'hui elle cherche la même chose dans l'ici-bas. Devrait-elle de nouveau trouver une ascension, ainsi elle doit dans l'ici-bas, trouver l'esprit, l'intérieur, dans le psychisme lui-même. C'est à cela qu'aspire le mouvement théosophique mondial ; préparer l'âme pour les trois stades, parce ce qu'elle deviendra intérieurement pleine du Dieu, pleine de la sagesse divine et à cause de cela sait de nouveau se placer à l'intérieur du monde ainsi qu'elle pourra de nouveau trouver l'harmonie entre elle et le monde environnement.

De telles pensées ont une valeur donnant direction. Nous ne pouvons effectuer cela d'aujourd'hui à demain. Mais nous pouvons aussi ne pas regarder seuls



nos actes particuliers. Chaque acte doit se tenir sous une influence. Alors, elle devient pratique, alors elle est quelque chose, alors elle n'est pas grise théorie, mais vie immédiate parce que nous regardons dans ce qui anime l'âme.

Nos économistes nationaux et nos théoriciens sociaux disent si souvent aujourd'hui : l'humain est seulement le produit des conditions extérieures. L'humain est devenu ainsi parce qu'il vit dans telle ou telle condition extérieure. Ainsi, par exemple, la démocratie sociale parle en tout sérieux que l'humain devient ainsi que son environnement le fait, qu'il est devenu travailleur prolétaire par toute l'évolution industrielle, est aussi ainsi de par l'âme, comme justement il est devenu par ces conditions. L'humain est un produit des conditions. Nous pouvons entendre cela souvent. Si nous étudions les conditions elles-mêmes, nous regardons ce qui est autour de nous, de quoi nous sommes le plus dépendant. Sommes-nous dépendants de la pure nature ? Non ! Nous remarquons la première fois de quoi nous sommes dépendants quand nous nous tenons comme affamés devant la boutique du boulanger et n'avons rien dans la poche pour nous acheter quelque chose.

Toutes ces conditions sont de nouveau faites et provoquées par l'humain. L'esprit se développant par l'histoire a provoqué ces conditions. Ce qui est aujourd'hui, les humains l'on parfois pensé il y a peu de temps d'abord par souci de leur bonheur, ils y ont d'abord mis cela. Ainsi se meut en un cercle fermé celui qui pense que les humains sont dépendants des conditions, car les conditions sont provoquées par les humains. Quand nous réalisons cela, ainsi nous devons nous dire : il ne s'agit pas des conditions, mais nous devons regarder sur comment sont devenues les conditions. Il est oiseux de constater et de dire, l'humain est dépendant de ses conditions. L'humain sera aussi dépendant dans cinquante ans des conditions qui l'entourent. Vous pouvez le concéder à chaque social-démocrate que l'humain est dépendant des conditions, mais de celles que nous faisons aujourd'hui, de celles qui proviennent de nos intériorités (NDT Gemüt), de nos âmes. Les conditions sociales c'est nous qui les faisons ! Et ce qui vivra alors, ce sont les sensations et sentiments cristallisés que nous plaçons aujourd'hui dans le monde.

Cela nous montre de quoi il s'agit : qu'on doive connaître les lois sous lesquelles se développe le monde. Ce ne peut être science ce dont il s'agit là, mais ce peut être seulement intuition, la connaissance de ce que nous devons introduire comme loi. Cela vient tout de suite d'une observation, mais qui semble entièrement fantastique à la plupart, mais qui est plus claire et objective que beaucoup de la fantastique fantaisie de nos scientifiques. Qui peut dire, ce



qui vit dans l'âme et ce qui sort de l'âme et alors se cristallise dehors, celui-là peut aussi, de la sagesse du divin dans l'âme, dire ce que l'un peut répandre dans le monde et ce qui rend l'humanité pieuse.

Voulez-vous dans l'avenir avoir de telles conditions autour de vous, voulez-vous avoir cela comme organisation, comme institution qui satisfait les humains, de quoi les humains pourront dire, c'est cela, sous de tels rapports nous voulons vivre, alors vous devez tout d'abord verser de l'humanité dans ces rapports afin que de l'humanité en coule de nouveau. La plus profonde humanité, la plus profonde intériorité de l'âme doivent premièrement couler de nos âmes dans le monde. Alors, le monde sera une représentation de l'âme, et dans cette âme sera une représentation du monde. Celle-ci pourra de nouveau satisfaire l'humain. C'est pourquoi l'humain ne peut rien se promettre de tous ces charlatanismes sur le domaine social qui sont seront faits de l'observation des conditions extérieures. Ces conditions extérieures seront faites par l'humain, elles ne sont rien d'autre que les âmes humaines coulées vers dehors. Ce qui tout d'abord est à travailler, ce que tout d'abord nous avons à saisir comme question sociale, ce sont les âmes d'aujourd'hui qui créent l'environnement de demain. Vous pouvez le voir comment des âmes de meilleures conditions fluent dans l'environnement quand vous voulez seulement l'étudier. J'ai toujours de nouveau dû l'entendre de politiciens sociaux : faites les conditions meilleures et les humains deviendront meilleurs. Aimeraient ceux-là donc seulement étudier ce que des sectes particulières qui se déploient séparées de l'évolution du monde, voudraient mouvoir comme culture de l'âme, aimeraient-ils étudier ce qu'elles contribuent au façonnement des conditions extérieures. Quand l'humain reconnaîtra que l'amélioration des conditions dépend de lui, quand il aura obtenu des connaissances théosophiques et quand il aura reconnu le premier principe de base : former le noyau d'une confrérie universelle et la former en nous-mêmes vers dehors comme sentiment social pour l'environnement, alors le social est possible et on est préparé pour ce qui devrait se passer dans le temps prochain.

Toute notre économie nationale vit aujourd'hui sous de fausses hypothèses. Nos théories sont à cause de cela fausses la plupart du temps, parce qu'on part de toutes autres hypothèses que sont celles qui se montrent des humains et de l'humanité. Partout on part de la production, ou on croit pouvoir atteindre quelque chose avec le développement de la rémunération. Toute pensée se remue dans cette direction. Par la transformation de la pensée n'interviendra pas aussitôt aussi une amélioration. Mais elle survient quand la direction



sera changée. Aussi notre prolétariat n'a aucun pressentiment de ce qui est disponible ici. Ce qui est promu est plus de salaire et un plus court temps de travail. Regardez les travailleurs d'une quelque branche, disons la branche électrique, qui s'est organisée syndicalement, pour créer par ce rassemblement de meilleurs salaires et conditions de travail. Que veut-il donc avec les meilleures conditions de travail ? Il veut qu'entre lui et le donneur de travail (NDT je renonce aussi à traduire „ Arbeitgeber “ par employeur étant donné qu'il s'agit justement d'un autre rapport) une autre relation ait lieu dans la rémunération. C'est tout ce qu'il veut. Les rapports de production ne se modifient pas. Tout ce qui se passe est que le travailleur reçoit de plus hauts salaires. C'est tout ce qui se passe. C'est une pression autour du capital.

Mais avec cela rien de particulier ne sera changé. Pour ce qu'on obtient aujourd'hui plus de salaires, les moyens de vie deviendront plus chers. Il n'est pas du tout possible d'aboutir à une amélioration pour l'avenir sur ce chemin. Qu'on ait cependant cette aspiration, cela repose sur une pensée fausse. Ce dont il s'agit là, ce sont production et consommation. Ici règne une grande loi englobante du monde du travail. On doit connaître celle-là. Peut-être certaines gens qui sont habitués de penser dans les actuelles catégories d'économie nationale diront que je pose une chimère devant vous. Qui s'est développé à la théosophie, celui-là est en règle générale passer à travers la pensée actuelle. Elle devrait être active en nous comme impulsion de vie. Mais comme tout un chacun tire dedans chaque pensée en nous et incitera chaque action particulière, ainsi cela devrait aussi nous inciter. Nous n'avons pas besoin de penser à ce que nous pouvons déjà le réaliser maintenant. Ainsi, le conseiller de gouvernement, qui ne vit pas en de grises théories, peut aussi regarder la vie tout autrement. Il n'a pas besoin de voyager d'abord en Amérique pour obtenir la connaissance que celui qui ne reçoit pas de travail n'a pas besoin d'être une crapule. Le travailler a beaucoup changé ses formes au cours du temps.

Voyez en arrière dans l'ancienne Grèce. Qu'était le travail cette fois-là ? Le travailleur se tenait dans de tout autres rapports à son maître. Jadis le travail était esclavage. Le travailleur pouvait être contraint au travail par la force. Ce qu'il recevait de son maître, cela était l'entretien de sa vie. Mais le produit du travail, son maître le recevait, cela n'avait rien du tout à faire avec le rapport du travailleur à son maître. Il avait à travailler, était aussi entretenu sous des conditions fâcheuses ; mais en particulier/dans le détail il n'était pas rétribué. Là nous avons justement travail sous contrainte sans salaire.



La marchandise est le résultat de quelque chose d'autre que de l'immédiat travail rétribué/salarié. Sa valeur n'a à cause de cela aussi rien à faire avec ce qui est à payer comme salaire. Regardez aujourd'hui les rapports/conditions. Aujourd'hui nous avons des travaux qui seront en partie rétribués au travailleur, en partie. Ce qu'ils rapportent coule comme profit dans la poche de l'entrepreneur. Le travail est donc rétribué en partie. Qu'est devenu le travailleur lui-même par cela ? Sa force de travail, il la fourre dedans le travail. Quand en Grèce on avait devant soi un morceau de travail, alors il était un produit de l'esclavage. Dans la marchandise d'aujourd'hui est fourrée toute autre chose dedans. Aujourd'hui le moyen de consommation/délice que je reçois, est cristallisé du travail, qui sera rétribué au travailleur. Quand nous considérons cela ainsi, alors nous trouverons qu'une demi-liberté a pénétré à la place de l'ancien esclavage. Un rapport de contrat a pénétré à sa place. De cela le travail est aujourd'hui demi-contrainte, demi liberté. Par cela le travail est devenu marchandise dans la forme du travailleur. Ainsi, nous avons pour moitié du travail contraint, pour moitié du libre. Et le cours de l'évolution est dans la direction du travail pleinement libre. Ce chemin, personne ne le rejette et le change. Comme le travailleur grec accomplissait son travail sous la contrainte de son maître, comme le travailleur actuel travaille de la contrainte pour le salaire, à l'avenir sera seulement liberté du travail. Travail et salaire seront dans le futur complètement séparés.

Cela est la santé des rapports sociaux dans l'avenir. Vous pouvez déjà le voir aujourd'hui. Le travail sera un accomplissement libre de la connaissance de la nécessité, de la connaissance qu'il doit avoir lieu. Les humains l'accomplissent parce qu'ils regardent l'humain et voient qu'il a besoin du travail. Qu'était le travail dans l'antiquité ? Il était un tribut ; il était fait parce qu'il devait être fait. Et qu'est le travail dans le présent ? Il repose sur intérêt personnel, sur la contrainte que l'égoïsme exerce sur nous. Parce que nous voulons être là, nous voulons avoir le travail payé. Nous travaillons pour nous faire plaisir, pour notre volonté de salaire. Nous travaillerons dans le futur pour notre volonté des semblables, parce qu'ils ont besoin de ce que nous pouvons travailler. C'est pourquoi nous travaillerons. Nous vêtirons notre semblable, nous le munirons avec ce qui lui fait besoin – en activité complètement libre. Le salaire doit complètement être séparé de cela. Le travail était tribut dans le passé, il sera sacrifice dans le futur. Il n'a rien à faire avec l'intérêt personnel, rien avec la rétribution. Si je me laisse dicter le travail par la consommation, en regard de ce dont l'humanité a besoin, alors je me tiens dans rapport de travail libre, et



mon travail est un sacrifice pour l'humanité. Alors, je travaille d'après mes forces, parce que j'aime l'humanité et lui met mes forces à disposition.

Cela doit être possible, et cela est seulement possible quand l'existence de vie sera séparée du travail. Et cela se présentera dans le futur. Personne ne sera propriétaire du produit du travail. L'humanité devra être éduquée au travail libre, un pour tous, et tous pour un. Chacun a à agir d'après. Quand aujourd'hui vous fondez une petite commune, dans laquelle chacun jette dans la caisse communautaire ce qu'il encaisse et chacun travaille ce qu'il peut travailler, alors son existence de vie n'est pas dépendante de ce qu'il peut travailler, mais son existence de vie sera obtenue de la consommation communautaire. Cela provoque une plus grande liberté que le règlement du salaire d'après la production. Quand cela se passe, nous recevrons une direction qui correspond aux besoins. Cela peut déjà couler aujourd'hui dans chaque loi, dans chaque prescription. Naturellement pas absolument, mais déjà s'approchant. On peut déjà aujourd'hui organiser les fabriques de la manière correcte.

Mais cela exige une pensée claire, sobre au sens de la théosophie. Quand de telles choses rentrent dans l'âme humaine, alors pourra vivre aussi de nouveau quelque chose à l'intérieur de cette âme humaine. Et ainsi, comme l'un conditionne l'autre, ainsi conditionnera aussi cette vie de l'âme humaine que les organisations extérieures deviendront un reflet de cela, ainsi que notre travail sera un sacrifice/une offrande – et plus de l'intérêt personnel, ainsi que la rétribution ne règle pas les rapports au monde extérieur, mais ce qui est en nous. Ce que nous pouvons et sommes en mesure de faire, nous l'offrons à l'humanité. Sommes-nous en mesure de peu, alors nous apportons peu, avons-nous beaucoup alors nous apportons beaucoup.

Nous devons savoir que chaque faire est une origine pour d'infinis effets et que nous n'avons pas le droit de laisser inutilisé ce qui est dans notre âme. Nous apporterons chaque offrande à partir de notre âme, quand nous renonçons pleinement au salaire qui pourra nous être attribué par les conditions extérieures. Pas pour notre propre volonté, pas à cause de notre bien-être, mais pour l'amour de la nécessité. Nous voulons affermir l'âme par la loi de l'être intérieur propre, afin qu'elle apprenne à mettre sa force à disposition du tout, sous d'autres points de vue que de la loi du salaire et de l'intérêt personnel. Il y a déjà eu en certains rapports des penseurs qui ont pensé ainsi. Dans la première moitié du 19e siècle il y a eu de tels penseurs, qui ont introduit ce train d'une grande contemplation psychique des lois du monde. Ce train n'est-il pas une guérison du travail? N'est-il pas ainsi que nous pouvons le



déposer sur l'autel de l'humanité ? Ainsi, le travail devient quelque chose de tout autre qu'une charge. Il devient quelque chose, en quoi nous déposons notre plus saint, notre sympathie/compassion pour l'humanité et nous pouvons alors parler : saint est le travail, parce qu'il est offrande pour l'humanité.

Maintenant il y a eu des humains qui ont parlé de „ sainte industrie “ dans la première moitié du dix-neuvième siècle. Un de ceux-là, parce qu'il avait un pressentiment des grandes idées d'avenir, était Saint-Simon. Qui a étudié ses écrits gagnera infiniment beaucoup pour notre temps, quand il les approfondit au sens théosophique. Saint-Simon a parlé de manière rudimentaire, mais d'un art et d'une manière telle de la vie en commun, comme d'une coopérative. Il a projeté des coopératives dans lesquelles les individus déposaient le tribut et l'existence devient par là indépendante. Il a eu de grandes idées sur l'évolution de l'humanité et découvert maintes choses. Il a dit : les races humaines expriment une évolution planifiée, et les âmes viennent à manifestation les unes après les autres et se développent vers en haut. Ainsi, on doit regarder le développement de l'humanité, alors on vient à de correctes visions. Il parle aussi d'un esprit des planètes, qui se transforme en d'autres planètes, sur lesquelles l'humain vivra. Bref – il y a un économiste national, dont vous pouvez lire les œuvres et celui-là vécu dans la première moitié du dix-neuvième siècle. Vous lisez son œuvre comme un livre théosophique.

La palingenèse de l'être-là de l'âme peut aujourd'hui être prouvée. Qui admet Haeckel, celui-là admettra aussi la réincarnation, quand il mène plus loin les idées de Haeckel. Fourier a aussi pensé de cette manière. Vous pouvez trouver de la théosophie primitive chez lui. C'est pourquoi pour celui qui regarde les choses comme elles sont, la théosophie est avec son premier principe fondamental, pour notre vie sociale, le noyau d'une fraternité universelle à fonder, ce qui peut seul répandre de saines conditions dans cet environnement. Cette façon de voir des théosophes n'est pas non pratique, mais elle est plus pratique que les façons de voir de tous les théoriciens sociaux et seulement celui – vous devrez reconnaître cela quand vous appliquerez les théories sur la vie – dira la même chose que le bon Kolb a dite : avec les théories de l'économie nationale cela s'étudie encore tout à fait supportable. Quand la théosophie sera entendue lors de discussions sur la question sociale, alors premièrement peut rentrer dans celle-ci une saine manière de voir, une saine pensée. Ainsi, c'est nécessaire pour ceux qui veulent voir et entendre sur ce domaine, de se pencher sur la théosophie.



Pour les théosophes deux choses sont claires, pas à partir du fanatisme, mais d'une connaissance, qui se donne de l'observation de la vie : il est possible de rester à de grises théories et de confier la chose à des gens, qui doivent avouer après qu'elle se comporte autrement à la table d'étude que dehors dans la vie. Alors, on aura longtemps à attendre et ce qui doit venir, viendra quand même. Finalement, la théorie pleine de vie aura donc à intervenir dans la vie, ou – on peut déjà l'entendre aujourd'hui – on peut se pencher aujourd'hui déjà sur ce que la théosophie a à dire sur la question sociale. Alors, on ne doit pas seulement entendre une conférence, mais on doit se pencher sur toute la théosophie. On se cherchera d'elle le don, la faculté de regarder la vie d'une manière saine dans ses forces les plus intimes et secrètes de haut jusqu'en bas. Alors bonheur et bénédiction peuvent bientôt rentrer dans notre ordre social.

Exécutons-nous ce qui devrait arriver, en nous-mêmes, autant que nous pouvons. Transformation du travail, ne pas travailler pour salaire est une offrande. Alors, nous aurons fait notre devoir, alors nous aurons regardé sainement la vie. Ou nous continuons à regarder la vie avec les grises théories étrangères à la vie. Alors pourrait s'avérer que la future humanité puisse dire : des questions ont été soulevées. Aussi longtemps que les questions étaient à étudier, aussi longtemps que le bonheur était possible sur de bons chemins, aussi longtemps ils n'ont pas voulu étudier. Goethe a une fois dit : les révolutions sont entièrement impossibles, si les gouvernants faisaient leur devoir – Il savait qui porte la faute pour les révolutions. Essayons de réfléchir ce que l'histoire future peut dire sur notre présent. Vous avez vu, comment le temps a œuvré, jusqu'à ce que la terre a été abreuvée de sang et comment le temps a encore soulevé des questions brûlantes de plus terrible manière.

Confrérie* et combat pour l'être-là.

Source [5] : GA 054, pages 179-199, 2/1983, 23.11.1905, Berlin

Traduction : F. Germani, www.triarticulation.fr

C'est aujourd'hui notre tâche de parler sur deux contenus de l'âme desquels l'un représente un idéal englobant pour l'humanité depuis quelle ressent véritablement : la confrérie, et l'autre quelque chose qui vient particulièrement à notre rencontre aujourd'hui dans les moindres faits et gestes : le combat pour l'être-là (NDT „ Dasein “ qu'on traduit généralement par „ existence “ ,



mais qui me semble faire appel à un autre registre philosophique, en tout cas aujourd'hui).

Ceux parmi vous qui se sont seulement un peu occupés avec les buts du mouvement de science de l'esprit connaissent donc notre premier principe : former le noyau d'une confrérie fondée sur un amour universel de l'humain, sans différence de race, sexe, métier, confession et ainsi de suite. Avec cela la société théosophique elle-même a placé ce principe de fraternité universelle à la pointe de son mouvement et en fait son idéal le plus important. Elle a affiché par là que ces aspirations de culture qui nous sont nécessaires aujourd'hui avant toutes les autres choses, elle considère ce grand train éthique après la confrérie comme le pendant intime de ce qui est absolument le but de l'évolution de l'humanité.

L'aspirant en science de l'esprit est convaincu, et pas seulement convaincu, mais entièrement au clair là-dessus, que les profondes connaissances, les connaissances du monde spirituel, quand l'humain les saisit vraiment, doivent conduire à la confrérie, que les fruits les plus nobles de la plus intérieure connaissance sont justement cette confrérie. Avec cela la conception du monde de science de l'esprit semble toutefois contredire maintes choses qui se sont introduites dans l'humanité. Dans certains cercles sera tout de suite indiqué toujours de nouveau et de nouveau sur les forces agissantes de la lutte pour l'être-là, et combien souvent nous pouvons encore l'entendre aujourd'hui que des forces poussent à l'humain de l'adversité, que l'humain devient fort en volonté et initiative intellectuelle par ce qu'il doit mesurer ses forces à des adversaires. Une conception du monde qui est venue de bases pleines d'esprit, la conception du monde de Friedrich Nietzsche a aussi parmi maints autres principes enthousiasmants pour la lutte celui-ci : j'aime le critique, j'aime plus le grand critique que le petit. – Nous pouvons toujours de nouveau et de nouveau trouver tout de suite cela en différentes variantes chez Nietzsche comme quelque chose qui appartient entièrement à sa conception de la vie. Avec certaines façons de voir économiques, qui règnent depuis longtemps est en rapport qu'on voit un levier puissant de progrès dans le combat de tous contre tous dans la concurrence générale. Combien souvent a été dit que l'humanité pouvait le mieux progresser par ce que l'individu, aussi bien que ça va, s'utilise lui-même et s'amène à validité/se fait valoir. Le mot individualisme est pour ainsi dire devenu un slogan, bien sûr plus dans le domaine de la vie extérieure matérielle, mais aussi non sans validité dans le domaine de la vie intérieure spirituelle.



Que l'humain utilise le plus souvent son semblable quand il extirpe autant que possible économiquement de la vie, car par ce qu'il devient fort économiquement, il peut aussi servir plus à la collectivité : c'est la profession de foi de beaucoup d'économistes nationaux et de sociologues. De l'autre côté nous entendons, comme toujours sera souligné que l'humain ne devrait pas s'investir dans un modèle, qu'il développe les forces reposant en lui de tout côté, qu'il doit se vivre sans retenue, qu'il devrait amener au déploiement ce qui repose en son intérieur et qu'il pourrait ainsi servir au mieux à ses semblables. Il y en a beaucoup parmi nos camarades du peuple qui ne peuvent pas faire assez là-dedans et sont anxieux pour ainsi dire de se vivre dans la réalisation de ce principe. La conception du monde de science de l'esprit ne méconnaît pas la nécessité de la lutte pour l'être-là, tout de suite en notre temps, mais en même temps, cette conception du monde est aussi claire sur ce qu'aujourd'hui, où cette lutte pour l'être-là abat ses plus puissantes vagues, le principe de la confrérie doit de nouveau être rapproché de la compréhension dans sa signification profonde.

La question la plus importante sera celle-là : est-ce donc correct ce qui sera crû par tant, que les forces humaines croissent en premier lieu à l'adversité, que c'est avant toutes choses la lutte que l'humain a à conduire qui l'a fait grand et fort ? Dans la conférence sur l'idée de paix que j'ai eu la permission de tenir devant vous, j'ai déjà rendu attentif que ce principe de la lutte pour l'être-là obtient aujourd'hui une forte nourriture parce que la science de la nature l'a fait un principe général du monde, qu'elle a, notamment à l'ouest, crû durant un temps que dans le monde seraient formés au plus utile ces êtres qui ont battu leur adversaire au champ de bataille et qui sont restés de ce combat de l'être-là.

Le chercheur de la nature Huxley dit : si nous regardons la vie dehors, elle nous apparaît comme un combat de gladiateurs, le plus fort reste vainqueur, les autres disparaissent.-Si on croyait le chercheur de la nature, on devrait accepter que tous les êtres qui aujourd'hui peuplent le monde, ont été dans la situation d'abattre du champ de combat les autres qui étaient encore plus tôt. Il y a aussi une école de sociologues qui a voulu, à partir de ce principe de la lutte pour l'être-là, faire pour ainsi dire une théorie de l'évolution pour l'humanité. Dans un livre intitulé „De Darwin jusqu'à Nietzsche“, Dekan Alexander Tille a tenté de montrer que le bonheur de l'humanité dépend de ce qu'à l'avenir on écrive sans retenue cette lutte pour l'être-là sur les drapeaux de l'évolution de l'humanité, qu'on veille à ce que l'incapable disparaisse, que



par contre on devrait promouvoir et cultiver le fort et vigoureux. Le faible devrait disparaître. Nous avons besoin d'une organisation de la société telle qui opprime le faible parce qu'il serait nuisible.- Je vous demande : qui est le fort, celui qui a une force d'esprit idéale, mais un corps faible, ou l'autre, qui a une force d'esprit moins élevée, mais possède un corps robuste ? – Ici peu est fait avec des règles générales, comme vous voyez. C'est difficile de décider qui devait en fait rester dans le combat pour l'être-là. S' il devait s'agir de mesures pratiques, devrait d'abord être décidé sur cette question. Nous nous demandons maintenant qu'est-ce qui se montre à nous quand nous regardons la vie humaine ?

Dans l'évolution de l'humanité, le principe de la confrérie ou le principe de la lutte pour l'être-là a-t-il fourni le grand, ou les deux ont-ils contribué à l'évolution de l'humanité ? Avec de brèves paroles, je voudrais seulement rendre encore une fois attentif sur ce que j'ai dit dans la conférence sur l'idée de paix que même la science de la nature ne se tient plus aujourd'hui sur le sol sur lequel elle s'est tenue encore voici une décennie. J'ai déjà rendu attentif sur la conférence fondamentale de 1880 du chercheur russe Kessler dans laquelle a été montré que les espèces animales capables d'évolution et progressant en fait ne sont pas celles qui mènent le plus grand combat, mais celles se tenant les unes à côté des autres en se fournissant de l'aide mutuellement. Avec cela ne devrait pas être prétendu que dans le monde des animaux n'existent pas la lutte et la guerre. Certainement, elles sont disponibles, mais une autre question est ce qui promeut plus l'évolution : la guerre ou la prestation d'aide réciproque ? Plus loin la question a été lancée : est-ce que survivent les espèces dont les individus combattent perpétuellement les uns contre les autres ou celles qui se fournissent de l'aide mutuelle ? Ici, par la recherche évoquée est déjà prouvé que pas la lutte, mais en fait la prestation d'aide est ce qui promeut le progrès. J'ai déjà indiqué le livre du prince Kropotkin „Aide mutuelle dans le règne animal et dans la vie humaine“.

À ce qui sera expliqué aujourd'hui aux questions qui nous occupent ici, vous trouverez maintes belles contributions dans le livre.

Qu'a donc fournie la confrérie dans l'évolution de l'humanité ? Nous avons seulement besoin de regarder une fois nos propres ancêtres sur le même sol où nous vivons aujourd'hui. On peut facilement recevoir la représentation comme si la chasse et la guerre avaient en fait été les promoteurs et avaient conditionnés le caractère de ces humains. Mais qui parvient plus profondément dans l'histoire, trouvera, que cela n'est pas correct, que tout de suite ceux, aussi parmi les



origines germaniques, qui ont le mieux prospéré, avaient extraordinairement formé le principe de la confrérie. Avant toutes choses, nous trouvons ce principe de la confrérie formé dans l'art et de la manière dont était réglé la possession dans les temps avant et après les migrations des peuples. Dans la mesure la plus déployée, il y avait là une propriété commune à fond et sol. Le banc du village dans lequel les humains vivaient ensemble était une propriété foncière commune, à l'exception du peu qui appartient immédiatement à l'usage de la maison, à l'exception des outils, peut être aussi un jardin, tout ce qui était possession, était communautaire. De temps en temps fond et sol étaient de nouveau partagés entre les humains, et il se montrait que ces lignées étaient devenues fortes par ce qu'elles avaient pratiqué la confrérie à une hauteur extraordinaire en rapport aux biens matériels.

Quand nous continuons quelques siècles nous trouvons que ce principe vient à notre rencontre d'une manière apportant des fruits extraordinaires. Le principe de la confrérie comme il est manifesté dans les anciens bancs de villages, dans les vieux contextes, où les humains trouvaient leur liberté dans la vie en commun fraternelle, s'exprimait particulièrement caractéristique dans ce qu'on allait aussi loin qu'on brûlait sur son fond ce que l'individu possédait à sa mort parce qu'on ne voulait pas posséder après la mort ce qui appartenait à celui-ci comme possession individuelle. Lorsqu'a été rompu avec ce principe à la suite de différentes conditions, notamment parce que des individus s'étaient approprié de grandes propriétés et les humains ont été contraints par là à servage et corvées dans la région environnante, là, le principe de confrérie se fit valoir d'une autre manière éclairante. Ceux qui étaient opprimés par les maîtres, les possédants, voulurent se rendre libres de leur oppression. Ainsi, nous voyons dans le milieu du moyen-âge, un grand, puissant mouvement de libération aller par toute l'Europe. Ce mouvement de libération se tenait sous le signe de la confrérie universelle, fleurissait d'une culture universelle. Nous sommes dans l'ainsi nommée culture des villes dans le milieu du Moyen-âge. Ces humains-là qui ne pouvaient le supporter sous la corvée sur les biens-fonds, fuirent leurs maîtres et cherchèrent leur liberté dans les villes éloignées. Là vinrent les humains de haut en bas, d'Écosse, de France et Russie, ils vinrent de tous les côtés et constituèrent les villes. Par cela se développa le principe de la confrérie et la façon dont cela se concrétisa, fut promoteur de culture dans une haute mesure. Ceux qui avaient des occupations communautaires, semblables se lièrent ensemble en associations, qu'on appelait des jurandes (NDT lit. confréries de serment) et qui s'agrandirent en guildes. Ces jurandes sont de loin plus que de pures associations d'humains professionnels ou artisanaux.



Elles se développèrent à partir de la vie pratique à une hauteur morale. Le se tenir à proximité mutuel, l'entraide mutuelle était développée en une haute mesure dans ces confréries, et beaucoup de choses desquelles presque plus personne ne se soucie aujourd'hui, étaient le contexte de telles assistances. Ainsi, les membres de telles confréries se fournissaient de l'aide par exemple de cette manière qu'ils se soutenaient dans des cas de maladie. De jour en jour deux frères étaient définis qui devaient tenir la veille au lit d'un frère malade. Les malades étaient soutenus avec des aliments, oui, il était même pensé fraternellement au-delà de la mort en ce que valait comme particulièrement honorable d'enterrer de manière correspondante celui qui appartenait à la confrérie. Enfin appartenait aussi à l'honneur de la jurande de prendre soin de la veuve et des orphelins. De cela vous voyez comment a grandi une compréhension pour la morale dans la vie communautaire, comment cette morale se forme sur la base d'une conscience dont l'humain d'aujourd'hui peut difficilement se faire une représentation. Ne croyez pas qu'ici en quelque manière les rapports d'aujourd'hui devraient être blâmés. Ils sont devenus nécessaires ainsi que de leur façon les rapports médiévaux sont venus à l'expression. Nous devons seulement comprendre qu'il y a aussi eu d'autres phases de développement que l'actuelle.

Dans les villes libres du moyen-âge, on parlait partout d'un „prix de juridiction“ d'un „marché de juridiction“ (NDT „Gerichtspreis“, „Gerichtsmarkt“ > „Gericht“ = tribunal, mais ici l'organe social des „jurés“ formant „jurande“). Qu'est-ce qui était pensé avec cela ? Je veux vous l'illustrer avec un exemple concret. Quand des séries de contrées alentour, des produits étaient apportés dans la ville, ainsi il était strictement interdit qu'ils soient écoulés dans les premiers jours autrement que dans le petit commerce. Personne n'avait la permission d'acheter en gros et de devenir commerçant intermédiaire. Personne n'était rendu à penser en ce temps-là à ce que le prix devrait être réglé par l'offre et la demande. On s'entendait jadis à réguler les deux. Les groupes dans les villes ou les guildes devaient fixer le prix pour ces produits aux membres qui avaient été accueillis après explication de ce qui était nécessaire pour fabriquer des marchandises, pour devenir producteur. Quand nous-mêmes maintenons un peu le regard alentour sur les rapports de travail, alors nous voyons comment une compréhension fondamentale était disponible pour ce dont avait besoin un humain. Quand nous regardons les salaires du travail de ce temps-là sous la considération des conditions tout autres, ainsi nous devons nous dire : comme le travailleur de jadis était rémunéré, cela ne tient aucune



comparaison avec la rémunération aujourd'hui. Souvent ce fait a été interprété entièrement faussement par les chercheurs.

Ces confréries étaient formées sous des points de vue pratiques et de ce fait se formaient aussi d'après de tels points de vue pratiques. Elles gagnaient d'une ville à l'autre, car il était naturel que ceux, qui dans les différentes villes avaient un artisanat et des intérêts semblables, se liassent les uns aux autres et se soutenaient mutuellement. Ainsi se déployaient les unions de ville en ville.

L'humanité n'était en ce temps-là, pas encore unifiée sous des dispositions de police, mais sous des points de vue pratiques. Qui se prend la peine d'étudier les rapports qui en ces temps-là étaient visibles dans la même mesure dans les villes d'Europe, celui-là remarque très vite qu'il a ici à faire avec une phase d'approfondissement du principe de confrérie. Cela se montre particulièrement quand nous voyons quels fruits se sont développés de cela. Nous pouvons tout d'abord indiquer sur les plus hauts sommets, sur les puissantes prestations artistiques des 12 et 13 èmes siècles. Elles n'auraient pas été possibles sans cet approfondissement du principe de confrérie. L'œuvre puissante de Dante, „La divine comédie“, nous la comprenons alors seulement quand nous comprenons le principe de confrérie. Regardez-vous plus loin ce qui est apparu sous les influences de ce principe, par exemple l'art typographique, la taille douce, la préparation du papier, l'horlogerie et les inventions apparues ultérieurement se sont préparés sous le libre principe de confrérie. Ce que nous sommes habitués à nommer bourgeoisie provient du soin du principe de la confrérie dans les villes moyenâgeuses. Beaucoup de ce qui a été produit par l'approfondissement scientifique et artistique n'aurait pas été possible sans le soin de ce principe de confrérie. Lorsqu'une cathédrale devait être construite, prenons celle de Cologne ou une quelque autre, alors nous voyons, que tout d'abord une association se forme, une guilde de construction ainsi nommée, par laquelle une collaboration décisive des membres d'une telle guilde apparaissait. On peut, quand on a un regard intuitif pour cela, voir même le principe de confrérie porté à l'expression dans le style de construction, on peut le voir porté à l'expression dans presque chaque ville moyenâgeuse, et vous le trouvez partout, que vous alliez au nord de l'Écosse ou à Venise, si vous regardez une ville russe ou polonaise. Nous devons accentuer une chose : que le principe de confrérie est sorti sous l'influence d'un courant d'époque rentrant comme décisif dans la culture matérielle et c'est pourquoi nous voyons aussi bien en ce qui provient de culture plus élevée, comme en ce qui nous reste comme fruit de chaque temps, partout le matériel, le physique. Cela devrait une fois être soigné et pour le soigner correctement, le



former, ce principe de confrérie a été nécessaire en ce temps là. Ce principe de confrérie est sorti en son temps d'une abstraction, et par cette abstraction, par cette pensée à la mesure de l'entendement notre vie a été divisée ainsi qu'on ne sait plus très bien, ne comprend plus très bien comment lutte pour l'être-là et principe de confrérie œuvrent ensemble dans leur relation réciproque.

D'un côté, la vie de l'esprit devenait toujours plus abstraite et abstraite. Morale et justice, façons de voir en rapport au système d'État et les autres rapports sociétaux ont été amenés sous des principes toujours plus abstraits et la lutte pour l'être-là a été toujours de plus en plus séparée par un fossé de ce que l'humain ressent en fait comme son idéal. Cette fois-là, au milieu du Moyen Âge, il y avait là une harmonie entre ce qu'on sentait comme idéal et ce qu'on faisait vraiment, et quand donc une fois a été montré qu'on peut être en même temps idéaliste et praticien, ainsi cela a donc été le cas au Moyen Âge.

Aussi le rapport du droit romain à la vie était encore un harmonique. Regardez-vous par contre la chose aujourd'hui, alors vous trouvez comment nos rapports de droit planent par-dessus la vie morale. Beaucoup disent : nous savons ce qui est bien, correct et juste, mais ce n'est pas pratique. – Cela vient de ce que le penser sur les plus hauts principes est séparé de la vie.

À partir du 16e siècle, nous voyons la vie spirituelle se développer plus sous les principes de l'entendement. Celui-là qui, à partir de sa guilde, était assis ensemble au jury/tribunal avec les douze autres juges non professionnels sur un quelque délit qu'un membre de la guilde avait commis, il était le frère de celui qui devait être jugé. La vie se liait avec la vie. Chacun savait ce que l'autre travaillait et chacun cherchait à comprendre pourquoi il avait une fois dévié du chemin correct. On voyait pour ainsi dire dans le frère et on voulait voir en lui.

Maintenant s'est formé une jurisprudence (NDT les lexiques proposent droit, mais là encore, il est possible que la conception du droit de RS, l'attache davantage à l'observation des faits de la vie des humains qu'aux „ principes “ abstraits, c'est pourquoi je garde „ jurisprudence “ en français pour „ Jurisprudenz “ en allemand) de sorte que n'intéresse le juge et l'avocat que le code de loi, que les deux ne voient qu'un „cas“, sur lequel ils ont à appliquer la loi . Regardez seulement, comment tout ce qui est pensé moralement est détaché de la science du droit. Nous avons vu ce contexte se développer de plus en plus dans le dernier siècle, pendant qu'au Moyen Âge sous le principe de la confrérie s'était formé ce qui est nécessaire et important pour chaque progrès



fructueux : compréhension factuelle et confiance, qui aujourd'hui deviennent toujours plus caduques comme principe. Le jugement de l'expert est aujourd'hui presque entièrement en retrait vis-à-vis du parlementarisme abstrait. La raison commune, la majorité devrait donner la mesure aujourd'hui, pas l'expertise. La préférence de la majorité devait venir. Mais tout aussi peu qu'en mathématique on peut voter pour obtenir un résultat correct – car 3 fois 3 est toujours 9 et 3 fois 9 toujours 27 -, ainsi c'est aussi là. Il serait impossible de mettre en œuvre le principe de l'expertise sans le principe de la confrérie, de l'amour fraternel.

La lutte pour l'être-là a sa justification dans la vie. Par cela que l'humain est un être particulier, qu'il doit aller son chemin par la vie comme individu, il est rendu attentif à la lutte pour l'être-là. Dans une certaine relation vaut ici aussi la parole de Rückens : quand la rose se sent elle-même, elle sent aussi le jardin.- Si nous ne nous rendons pas capable d'aider nos semblables, ainsi nous pourrions aussi mal les aider. Ne nous ne regardons pas à ce que toutes nos dispositions soient formées, ainsi nous n'aurons que de faibles résultats à aider nos frères. Et pour amener ces dispositions au développement, un certain égoïsme doit être disponible, car l'initiative est en rapport à l'égoïsme. Qui le comprend, ne se laisse pas conduire, qui le comprend, ne laisse pas chaque image de l'environnement agir sur soi, mais descend dans son intérieur, où sont les sources des forces, il se formera en un humain vigoureux et capable et chez lui sera la possibilité de fournir du service à d'autres, parce que plus est disponible que chez celui qui se soumet à toutes les influences possibles de son environnement. Cela va de soi que ce principe, qui est nécessaire pour l'humain, peut être élargi au radical. Mais seulement alors ce principe portera ses fruits corrects quant- il est jumelé avec le principe de l'amour du frère.

J'ai introduit tout de suite pour cette raison l'exemple pratique des guildes de villes du Moyen Âge comme exemple pratique pour montrer comment tout de suite le pratique est devenu si fort sous le principe de l'aide réciproque individuelle personnelle. D'où ont-ils tété la force ? De ce qu'ils ont vécu en confréries avec leurs semblables. C'est correct de se faire aussi fort que possible. Mais la question est si nous pouvons absolument devenir forts sans l'amour du frère. Cette question, celui qui se lance dans une connaissance véritable des âmes, doit y répondre par un non résolu.

Nous voyons dans toute la nature des modèles de la collaboration d'êtres particuliers dans un tout. Prenez purement le corps humain. Il consiste en êtres autonomes, en des millions et des millions d'êtres vivants individuels



autonomes ou cellules. Quand vous regardez une partie de ce corps humain sous le microscope, ainsi vous trouvez qu'il est tout simplement composé de tels êtres vivants. Mais comment œuvrent-ils ensemble ? Comment est devenu désintéressé ce qui devrait former un tout dans la nature ? Aucune de nos cellules ne fait valoir sa particularité de manière égoïste. L'outil merveilleux des pensées, le cerveau, est en tout cas formé de millions de fines cellules, mais chacune agit à sa place de manière harmonieuse avec les autres. Qu'est-ce qui met en œuvre la collaboration de ces petites cellules, qu'est-ce qui met en œuvre qu'un être plus élevé vient à l'expression à l'intérieur de ces petits êtres vivants ? C'est l'âme humaine qui provoque cet effet. Mais jamais l'âme humaine ne pourrait agir ici sur Terre quand ces millions d'êtres plus petits abandonnaient leur particularité et se plaçaient au service du grand être commun, que nous décrivons comme l'âme. L'âme voit avec les cellules des yeux, pense avec les cellules du cerveau, vit avec les cellules du sang. Là nous voyons ce que signifie association. Possibilité qu'un être plus élevé s'exprime par les membres associés. Cela est un principe universel dans toute vie.

Cinq humains qui sont ensemble, pensent et sentent harmonieusement les uns avec les autres sont plus que $1 + 1 + 1 + 1 + 1$, ne sont pas purement la somme des cinq, justement aussi peu que notre corps est la somme de nos cinq sens, mais la vie en commun, le vivre l'un dans l'autre des humains signifie quelque chose d'entièrement similaire au vivre l'un dans l'autre des cellules d'un corps humain. Un être nouveau, plus élevé est au milieu parmi les cinq, oui déjà parmi deux ou trois. „Où deux ou trois sont unis/associés en mon nom, là je suis au milieu parmi eux“. Ce n'est pas l'un et l'autre et le troisième, mais quelque chose d'entièrement nouveau qui apparaît/naît par l'association/l'union. Mais cela apparaît seulement quand l'individu vit dans l'autre, quand l'individu ne crée pas sa force purement de lui-même, mais de l'autre. Mais cela peut seulement se passer, quand il vit désintéressé dans l'autre. Ainsi, les associations humaines sont les lieux pleins de secrets dans lesquels des entités spirituelles plus élevées s'abaissent vers en bas pour agir à travers l'humain particulier comme l'âme agit par les membres du corps.

Dans notre époque matérialiste, on ne croira pas cela facilement, mais dans la conception du monde de science de l'esprit ce n'est pas purement quelque chose d'imagé, mais de réel à un haut degré. C'est pourquoi le chercheur en science de l'esprit ne parle pas purement de choses abstraites, quand il parle d'âme du peuple ou de l'esprit de famille ou de l'esprit d'une autre communauté. On ne peut voir cet esprit qui agit dans une association, mais il est là, et il est là par



l'amour du frère des personnalités agissant dans cette association. Comme le corps a une âme, ainsi une guilde, une confrérie a aussi une âme, et je répète encore une fois, cela n'est pas purement parlé imagé, mais à prendre comme pleine réalité.

Les humains qui œuvrent ensemble dans une confrérie sont des magiciens parce qu'ils tirent des êtres plus élevés dans leur cercle. On n'a plus besoin d'en appeler aux manipulations du spiritisme, quand on collabore avec amour du frère dans une communauté. Des êtres plus élevés se manifestent là. Nous abandonnons-nous dans la confrérie, ainsi cet abandon est un affermissement, un renforcement de nos organes. Quand nous agissons ou parlons comme membre d'une telle communauté, ainsi agit ou parle en nous, non l'âme individuelle, mais l'esprit de la communauté. Cela est le secret du progrès de l'humanité future, d'agir à partir de communautés.

Comme une époque en dissout une autre, et chacune a sa tâche particulière, ainsi c'est aussi avec l'époque moyenâgeuse en rapport à la nôtre, avec notre époque en rapport aux futures. Dans la vie pratique immédiate, lors de la fondation de l'art utilitaire, les confréries moyenâgeuses ont œuvré. Elles ont en premier montré une vie matérialiste, après qu'elles aient obtenus leurs fruits, mais leur fondement de conscience, à savoir la fraternité, avait plus ou moins disparu, après que soit entré le principe abstrait d'État, la vie abstraite, spirituelle à la place d'un véritable se sentir l'un l'autre.

Il incombe au futur de fonder de nouveau des confréries, et d'ailleurs à partir du spirituel, des plus hauts idéaux de l'âme. La vie des humains a montré jusque-là les plus diverses associations, elle a suscité un terrible combat pour l'être-là qui est pour ainsi dire arrivé à son sommet aujourd'hui. La vision du monde de la science de l'esprit veut former les plus hauts biens de l'humanité au sens du principe de confrérie, et ainsi vous voyez alors que le mouvement mondial de science de l'esprit place ce principe de confrérie dans tous les domaines à la place de la lutte pour l'être-là. Nous devons apprendre à conduire une vie de communauté. Nous n'avons pas le droit de croire que l'un ou l'autre serait en état de mettre en œuvre ceci ou cela.

Tout un chacun aimerait bien savoir comment on unifie la lutte pour l'être-là et l'amour fraternel. Cela est très simple. Nous devons apprendre à remplacer la lutte par du travail positif, remplacer la guerre par l'idéal. On ne comprend que trop peu aujourd'hui ce que cela signifie. On ne sait pas de quelle lutte on parle, car on parle dans la vie absolument encore seulement de combats. Là



nous avons la lutte sociale, la lutte pour la paix, la lutte pour l'émancipation de la femme, la lutte pour fond et sol et ainsi de suite, partout où nous regardons, nous voyons la lutte.

La conception du monde de science de l'esprit se dirige seulement vers cela, de placer le travail positif à la place de cette lutte. Celui qui s'est intégré dans cette conception, il sait que le lutter/combattre ne conduit à aucun résultat véritable. Cherchez à introduire dans la vie, à rendre valable, ce qui s'avère comme le correct dans votre expérience et votre connaissance, sans combattre l'opposant. Ce ne peut naturellement être qu'un idéal, mais un tel idéal doit être disponible, lequel est à introduire dans la vie comme principe de science de l'esprit. Des humains qui se rattachent à des humains et mettent en œuvre leurs forces pour tous, ce sont ceux-là qui déposent les fondements pour une évolution prospère dans le futur. La société théosophique veut même être valable comme modèle sous ce rapport, c'est pourquoi elle n'est pas une société de propagande comme d'autres, mais une société de frères. En elle on œuvre par le travail de chaque membre particulier. On doit seulement comprendre cela une fois correctement. Agit le mieux celui qui ne veut pas imposer son point de vue, mais ce qu'il regarde aux yeux de ses confrères ; qui recherche dans les pensées et sentiments des semblables et se fait le serviteur de ceux-ci. Œuvre au mieux à l'intérieur de ce cercle celui qui peut accomplir dans la vie pratique de ne pas ménager son opinion propre. Quand nous cherchons à comprendre de cette façon que nos meilleures forces jaillissent de l'association et que l'association n'est pas à retenir purement comme fondement abstrait, mais à confirmer avant toutes choses de manière théosophique à chaque geste, à chaque instant de la vie, alors nous avancerons. Nous n'avons seulement pas la permission d'avoir de l'impatience dans cet aller de l'avant.

Que nous montre donc la science de l'esprit ? Elle nous montre une réalité supérieure, et c'est cette conscience d'une réalité supérieure qui nous amène en avant dans la réalisation de ce principe de confrérie.

On nomme aujourd'hui les théosophes des idéalistes non pratiques. Cela ne durera pas longtemps qu'ils s'avéreront comme les plus pratiques, parce qu'ils comptent avec les forces de la vie. Personne ne doutera de ce qu'on blesse un humain quand on lui jette une pierre à la tête. Mais que c'est bien plus grave d'envoyer un sentiment de haine à l'humain, qui blesse l'âme de l'humain bien plus que la pierre le corps, cela ne sera pas considéré. Il s'agit entièrement de cela, en quelle mentalité nous nous tenons vis-à-vis des semblables. Mais notre force dépend tout de suite de cela pour un œuvrer prospère dans l'avenir.



Quand nous nous efforçons de vivre ainsi en confrérie, alors nous réalisons pratiquement le principe de confrérie.

Être tolérant signifie encore autre chose au sens de science de l'esprit, que ce qu'on comprend habituellement sous cela. Cela signifie de veiller aussi à la liberté des pensées de l'autre. Pousser un autre de sa place est une grossièreté, mais quand on fait la même chose en pensées, ainsi ne vient à personne, que cela est un tord/une injustice. Nous parlons certes beaucoup d'estime des opinions étrangères, mais ne sommes pas enclins à laisser valoir cela pour nous-mêmes.

Un mot n'a pour nous presque aucune signification, on l'entend et ne l'a quand même pas entendu. Mais nous devons apprendre à écouter avec l'âme, devons comprendre saisir les choses les plus intimes avec l'âme. Ce qui deviendra dans la vie physique est toujours disponible en premier dans l'esprit. Nous devons donc réprimer notre opinion et écouter entièrement l'autre, pas purement la parole, mais même le sentiment, aussi alors quand le sentiment devrait se manifester en nous que ce que l'autre dit est faux. C'est beaucoup plus plein de force de pouvoir écouter aussi longtemps que l'autre parle que de lui tomber dans la parole. Cela donne une tout autre compréhension réciproque. Vous sentez alors comme si l'âme de l'autre vous trans-réchauffait, vous trans-éclairait quand vous allez vers elle de cette manière en absolue tolérance. Nous ne devrions pas accorder une pure liberté de la personne, mais une pleine liberté, oui nous devons même chérir la liberté des opinions étrangères. Cela est seulement un exemple pour beaucoup. Celui qui tombe dans la parole de l'autre, regardé à partir d'une vision spirituelle du monde, il fait quelque chose de semblable à celui qui donne un coup de pied physique à l'autre. L'amène-t-on à cela de comprendre que c'est une bien plus forte influence de tomber dans la parole de l'autre, que de lui donner un coup de pied, alors on vient en premier à cela de comprendre la confrérie jusque dans l'âme, alors elle devient un fait. Cela est la grandeur du mouvement de science spirituelle qu'il nous apporte une nouvelle foi, une nouvelle conviction des forces spirituelles qui coulent/fluient d'humain à humain. Cela est le principe de confrérie le plus élevé, spirituel. Chacun aimerait se dépeindre de combien l'humanité est éloignée d'un tel principe de confrérie. Chacun aimerait se former là-dedans, quand il trouve du temps pour cela, d'envoyer ses chères pensées d'amour et de confrérie. L'humain tient habituellement cela pour quelque chose sans signification. Mais si vous atteignez une fois là à reconnaître que la pensée est justement aussi bien une force comme l'onde électrique qui sort d'un appareil



et flue par-dessus à l'appareil récepteur, alors vous comprendrez aussi mieux le principe de confrérie, alors progressivement la conscience communautaire deviendra plus claire, alors cela deviendra pratique.

De ce point de vue nous pouvons devenir clair sur comment la conception du monde de science de l'esprit saisit la lutte pour l'être-là et le rapport de confrérie. Nous savons très exactement que maints qui sont placés dans la vie à telle ou telle place sombreraient s'ils n'hurlaient pas avec les loups, s'il ne conduisait pas cette lutte pour l'être-là aussi cruellement que les autres. Pour celui qui pense en matérialiste, il n'y a aucune échappatoire à cette lutte pour l'être-là. Nous devrions certes faire notre devoir à cette place à laquelle le karma nous a placés. Mais nous faisons ce qui est correct quand nous sommes clairs avec nous que nous fournirions bien plus si nous renoncions à voir dans l'immédiat présent les résultats que nous voulons atteindre. Amenez-le par-dessus le cœur quand peut-être vous vous tenez dans la lutte pour l'être-là avec l'âme en sang, de laisser fluer vos pensées en mentalité pleine d'amour d'âme à âme à celui à qui vous avez fait mal dans la lutte pour l'être-là, alors vous penserez peut-être comme matérialiste que vous n'avez rien fait. Mais après cette explication, vous reconnaîtrez que cela doit avoir son effet plus tard, car rien, nous savons cela, n'est perdu qui avance dans le spirituel.

Ainsi, nous pouvons parfois avec l'âme hésitante, avec nostalgie dans le cœur, accueillir la lutte pour l'être-là et la transformer par notre participation. Travailler ainsi dans cette lutte pour l'être-là signifie changer la lutte pour l'être-là dans une relation pratique. Ce n'est pas possible d'aujourd'hui à demain, mais que nous le pouvons est hors de tout doute. Quand nous travaillons à l'âme propre au sens de l'amour du frère, alors nous utilisons par ce que nous nous utilisons, le plus souvent l'humanité, car c'est vrai que nos facultés sont déracinées comme une plante arrachée du sol, quand nous persistons en particularité à être-particulier. Ainsi peu un œil est encore un œil, quand il sera arraché de la tête, ainsi peu une âme humaine est encore une âme, quand elle se sépare de la communauté humaine. Et vous verrez que nous formons le mieux nos talents quand nous vivons en communautés fraternelles, quand nous racinons dans le tout. Évidemment, nous devons attendre jusqu'à ce que ce qui tire des racines dans le tout mature en fruit en soi-même par une silencieuse méditation.

Nous avons le droit de nous perdre ni dans le monde extérieur, ni en nous-mêmes, car ce que le poète a dit est vrai qu'on doit être silencieux à soi-même quand nos talents devraient sortir. Mais ces talents racinent quand même



dans le monde. Ils forçissent et peuvent nous améliorer d'après le caractère seulement quand nous vivons dans la communauté. C'est pourquoi c'est vrai au sens du bien vrai principe de confrérie, que la fraternité des humains fait tout de suite le plus fort dans la lutte pour l'être-la et il trouvera le plus souvent ses forces dans le silence de son cœur, quand il forme toute sa personnalité, toute son individualité ensemble avec les autres frères humains. C'est vrai : un talent se forme dans le silence -, mais c'est aussi vrai : un caractère se forme et avec cela l'humain entier et toute l'humanité dans le cours du monde.

Métier et gagne-pain

Source [6] : GA 056, pages 227-252, 2/1985, 12.03.1908, Berlin

Traduction : F. Germani, www.triarticulation.fr

Beaucoup qui ont entendu superficiellement ce qu'on soigne à nommer science de l'esprit ou théosophie trouveront dans une certaine mesure surprenant qu'après qu'ait été parlé de ce point de vue sur les thèmes pratiques les plus divers, soit même faite la tentative de parler de ce point de vue de science de l'esprit sur métier et gagne-pain. Car beaucoup de nos contemporains ont obtenu par une prise de connaissance plus ou moins superficielle, la représentation que la science de l'esprit serait quelque chose qui repose loin de toute vie pratique, aussi peu appropriée que seulement possible, pour intervenir dans la vie pratique du quotidien.

Vous ne rencontrerez pas si rarement une représentation comme elle s'exprime dans les mots : ah, cette science de l'esprit, elle est quelque chose pour gens particuliers qui sont repus dans la vie, qui n'ont rien de pratique à faire et pour cela ont assez de temps superflu pour s'occuper avec toutes sortes de spéculations embrouillées, fantastiques comme sont les idées de science de l'esprit.

Maintenant ne devra pas être nié du début qu'au fond un tel reproche est même justifié à beaucoup de manifestations qui, disons, apparaissent comme théosophiques, que cela s'applique diversement que ceux qui s'occupent de choses théosophiques se tiennent vraiment aussi étrangers que possible vis-à-vis de la vie quotidienne. Mais même parmi ceux qui ont à lutter durement dans la vie quotidienne et se résolvent avec peine, se trouvent de tels qui seront



animés, à partir d'une nostalgie du cœur, d'une sympathie intérieure pour la science de l'esprit.

Parmi ceux-là il y aura maints pour qui cette dualité – le métier quotidien, le travail quotidien, le pénible règne du matin au soir et alors le monter dans les grandes idées – a quelque chose de noble. Pour d'autres ces deux choses se tiendront bien subitement l'une à côté de l'autre, que l'un reposera pour ainsi dire loin, loin de l'autre. Mais celui qui ne voit pas dans la théosophie ou la science de l'esprit purement une occupation oiseuse pour quelques rêveurs ou fantasques, mais quelque chose qui est approprié pour intervenir très profondément dans notre mouvement de culture, le rénover, le rafraîchir des points de vue spirituels, il devra aussi strictement représenter la conviction que cette théosophie ou science de l'esprit est tout de suite ce qui introduit dans les vraies, les correctes connaissances de la réalité et a aussi quelque chose à dire d'important, d'essentiel là où surgissent les grandes questions du quotidien, ces choses qui concernent l'humain du matin au soir dans son dur travail.

Celui qui ne s'adonne pas superficiellement, mais plus profondément dans ce que la théosophie ou la science de l'esprit peut montrer, qui n'y gagne pas seulement quelques idées abstraites, mais aussi les plus profondes impulsions de vie, viendra très vite à l'avis qu'un jugement correct de la vie est tout de suite à gagner dans le plus large environnement par la science de l'esprit. Ce n'est toutefois pas fait avec quelques principes abstraits, du moins avec le principe de base d'une quelque confrérie abstraite de l'humanité. Cette confrérie universelle de l'humanité est quelque chose d'évident pour chaque humain bon et se dirigeant correctement. Mais ce qui revient à la théosophie ou la science de l'esprit n'est pas de purement prêcher cet universel, amour du frère englobant l'humanité, mais de créer la méthode, les conditions par lesquelles est possible et pourra aussi être réalisée la vraie, la correcte confrérie des humains. Évidemment, il y en a beaucoup dans notre temps qui disent aussi ainsi, mais il leur manque la vue d'ensemble.

Regardons maintenant tout l'être-là humain des temps originels jusqu'à aujourd'hui, et comparons la vie quotidienne de notre présent avec ce qui était là de tout temps, ainsi nous trouvons d'après l'opinion de beaucoup de gens que certaines formes de la vie n'ont pas changées. Il y a toujours eu des riches et des pauvres ; le besoin et la misère sur les uns, la vie agréable et le contentement sur l'autre côté auraient toujours été là et jamais sortis du monde par aucun mouvement de l'esprit humain. C'est pourquoi on ne peut aussi pas croire



qu'un mouvement – comme beaucoup de gens disent – aussi „idéaliste“ que le mouvement théosophique pourrait déclarer quelque chose de substantiel tout de suite sur ce qui doit remuer notre temps en rapport à métier et gagne-pain.

Mais nous regardons au mieux notre thème d'aujourd'hui que nous saisissons des yeux les deux représentations de métier et gagne-pain au sens correct de science de l'esprit. Là se montrera à nous qu'il y a avant tout bien besoin de soigner une pensée approfondie pour pouvoir entrer en ce que nous présente notre vie diversifiée et façonnant beaucoup en rapport à métier et gagne-pain. La phrase sur „riches et pauvres“ il y a toujours eu. Cela seul ne le fait pas quand on veut comprendre la vie. Mais si nous jetons maintenant un coup d'œil dans notre environnement et le comparons avec ce qu'était l'environnement de l'humain il y a des siècles ou aussi un laps de temps plus court, alors se montre à nous toutefois que la forme de la vie s'est essentiellement modifiée, que ce qui est aujourd'hui la raison du besoin et de la misère, de la détresse et du désespoir a été absolument produit par de nouvelles formes de vie. Il se montre que ce serait très nécessaire que les humains réfléchiraient tout de suite plus en un large environnement sur ces questions du changement du rapport des humains à métier et gagne-pain. Qui domine cette vie comme elle s'est développée de proche en proche par les siècles, il devra se dire par une pensée mûrie qu'une certaine classe d'humains de laquelle il s'agit avant toutes choses aujourd'hui, quand nous voulons dire une quelque chose de considérable sur cette question, a été créée en premier dans les temps récents, et que tout de suite dans celle-ci une classe humaine gagne toujours plus en signification qui se dévoile à nous en toute force et intensité par la question après métier et gagne-pain en notre temps. Si nous allons encore plus profondément, nous verrons qu'il se montre dans la question, ce que ça signifie quand l'humanité progresse d'un côté, et de l'autre côté n'est pas en état de poursuivre son propre progrès avec la connaissance nécessaire et l'intérêt nécessaire. Ce que nous nommons aujourd'hui le travailleur moderne, le travailleur de l'industrie, cela est dans cette forme, comme cela existe aujourd'hui en fait en premier un résultat de l'évolution de l'humanité dans les derniers siècles.

Cela est pendant des progrès les plus dignes d'admiration, les plus nobles, les plus grands à l'intérieur de l'évolution de l'humanité. Nous voyons aujourd'hui la Terre parsemée avec les productions des pensées humaines, des inventions humaines, découvertes et arts. Partout où les humains construisent des fabriques et entreprises, où sera creusé dans la Terre, où on cherche après trésors du sol et métaux, partout, nous avons un résultat des pensées humaines devant



nous. Les progrès de connaissance de la nature, la maîtrise des lois de la nature, tout ce qu'a créé la pensée humaine, le travail spirituel humain au cours des siècles, vous voyez cela comme cristallisé dans notre industrie, dans les fils de toutes sortes, qui se tendent par-dessus la Terre dans nos moyens modernes de communication. Tout cela a donné le cachet à notre vie. Tout ce que la force spirituelle a créé, le travailleur moderne qu'on nomme ordinairement le travailleur prolétaire l'a d'abord produit. Avec lui est en vérité apparue en premier la forme moderne de notre calamité en rapport à métier et gagne-pain. Il y a à peine une quelque couche de la population, à peine une quelque classe, et qu'elle appartienne à tel ou tel champ de la vie, qui n'a pas été atteinte par ce qui a été créé de cette manière pour l'humanité.

Demandons-nous maintenant : la pensée humaine a-t-elle, l'intérêt humain a-t-il aussi à faire, à créer cette structure sociale qui en quelque harmonie, en quelque adéquation se tient à ce qui dans le domaine de la technique et de l'industrie a créé la force spirituelle humaine ? Qu'on se pense une fois hypothétiquement ce qui serait arrivé quand les humains, ou quand une individualité humaine, aurait été en mesure d'utiliser sa force spirituelle, qui en si puissante, si grandiose manière s'est cristallisée en machines, en banques et système de communication, pour aussi amener ceux qui sont placés dedans cette évolution dans une structure sociale correspondante. Nous ne voulons pas nous placer au point de vue auquel un chercheur de la nature beaucoup cité se place qui dit, que tous les progrès géniaux, puissants de l'esprit humain, de la science humaine, de l'industrie humaine, de la communication humaine n'ont pas du tout contribué au progrès de l'évolution morale de l'humanité, mais quand nous regardons sur ce que les humains ont produit en rapport à la morale et à la civilité ainsi nous nous tiendrions aujourd'hui encore sur le plus vieux point de vue originel de la barbarie. – À cette opinion ne se rattacherait aucune considération plus profonde ; mais c'est donc vrai qu'à toutes les conquêtes techniques et scientifiques que nous admirons aujourd'hui sur un domaine intérieur ou extérieur, rien ne fait face sur le domaine de la vie sociale, de la structure sociale. Nous voyons comment dans la disharmonie entre la nostalgie humaine, le besoin humain et l'idéal humain, oui même l'attitude humaine simplement naturelle, pour ce que la vie offre aujourd'hui dans sa réalité pour tous les humains, l'inadaptation de la pensée sociale en rapport à l'activité industrielle se manifeste de la manière la plus variée.

Ce serait une obligation pour les plus larges strates de la population de toutes les classes, tout de suite de réfléchir sur ces questions parce que dans ces



questions repose quelque chose qui ébranle le monde. Cela, les plus larges cercles, en particulier certaines classes et états (NDT : au sens catégorie sociale) ne le sentent en aucun cas. Tout de suite la société théosophique doit être telle, qu'elle ne croit pas pouvoir faire quelque chose avec quelques dogmes abstraits, avec quelques recettes de la fabrique de pensées, mais elle doit tenter de déployer aussi de la pensée saine, profonde, détaillée sur ce domaine dans le monde, d'une ardeur désintéressée, avec une connaissance de l'humain véritable. L'essentiel dans ce domaine est que les humains s'éduquent intérieurement à voir les choses dans la lumière correcte en ce domaine.

Ceux qui aujourd'hui aimeraient d'un prétendu point de vue pratique, abaisser leur regard en haussant les épaules sur un mouvement non pratique tel que le théosophique, ils devraient quand même une fois regarder dans la vie et s'instruire à des symptômes caractéristiques, comment ils devraient se placer à de telles questions. La pensée humaine est aujourd'hui devenue courte par ce que les humains se sont habitués à tous voir en forme de pensées matérielles. Qui se tient sur sol de science de l'esprit et croit qu'il pourrait saisir les énigmes de l'être-là avec quelques concepts fichés dedans, que peu de concepts fichés dedans suffiraient, pour construire tout l'édifice du monde jusqu'en haut à l'humain, il se trompe.

Oui, pour une saisie superficielle quelques concepts suffisent ; mais pas pour un jugement intime, exact de la vie. La science de l'esprit est inconfortable. Certes pas pour ceux qui ne s'en tiennent qu'à ce qui est répandu en mots/paroles, et qui alors se limitent à une façon abstraite de voir la vie ; mais pour ceux qui osent entrer plus profondément en elle, elle est inconfortable. Elle n'a rien à voir avec une paire de représentations mécaniques, mais elle force à s'approprier des concepts particuliers pour les plus différents niveaux de l'être-là. Mais pour cela ces concepts particuliers sont de bons guides dans la vie.

Quand les gens ouvrent une fois un livre de science de l'esprit, où le monde physique, le monde astral et encore des mondes spirituels plus élevés seront présentés, qui sont cachés dans le nôtre, et alors sera dit plus loin que l'humain ne doit pas seulement consister en ce qu'on voit avec des yeux et peut saisir avec des mains, mais qu'on peut encore vivre en des domaines plus élevés, ainsi ils disent que ce serait trop compliqué, là tout serait mis en boîte. Le monde serait simple, et celui qui ne décrit pas le monde simplement, il excite déjà votre méfiance du début. Le monde est simple, il est confortable ! On peut volontiers dire cela, mais seulement ce n'est pas vrai ! Ces concepts sont impropres à une véritable pénétration dans la vie réelle, dans ce qui nous



entoure vraiment. Il y a beaucoup d'humains qui n'arrivent pas plus loin avec leurs concepts que les quelques pas qu'ils font quotidiennement. Que de tels humains arrivent à des représentations entièrement étranges sur la vie est donc compréhensible. De tels humains se trahiront naturellement d'abord quand ils parlent ou écrivent. Je pourrais vous mentionner là des exemples variés.

De la grande masse, je veux vous saisir deux exemples qui aimeraient vous montrer, comment vite ces humains qui en fait devraient être appelés à juger sur la vie, ou qui se sentent eux-mêmes appelés à cela, en finissent avec la vie.

Là il y a un humain qui a écrit un livre. Cela n'est pas particulier aujourd'hui, c'est parfois difficile de trouver dans une société ceux qui n'ont pas encore écrit un livre. Cet humain a maintenant écrit un livre sur la vie. Il dit là-dedans qu'il a beaucoup réfléchi sur comment sont les fonctions de l'argent et quelle signification il aurait pour notre vie extérieure. Maintenant il a d'abord dû apprendre d'une expérience particulière, que l'argent serait seulement une sorte de moyen à l'intérieur d'un certain cercle de société et qu'il n'aurait en fait pas de réelle signification. Il aurait appris par ce qu'il aurait voyagé une fois par l'Amérique de sud. Il aurait eu cent dollars avec lui, mais il avait malgré cela dû souffrir terriblement de la faim, il n'avait rien reçu pour son argent. Et alors qu'il venait une fois dans une cabane et obtint là quelque chose à manger, là on lui dit qu'il ne devrait pas faire des efforts avec ses dollars, avec ceux-là on ne pouvait rien commencer.

Cet humain a de si „ clairs “ concepts que pour établir une telle chose, il doit d'abord voyager dans une forêt primaire brésilienne. Mais plus loin : vous savez qu'un livre d'un certain Kolb, conseiller du gouvernement avait été écrit. À ce livre toutes les reconnaissances devaient être attribuées. Il devrait être reconnu qu'un conseiller de gouvernement le prend sur soi de travailler comme simple travailleur en Amérique, entre autres dans une fabrique de vélos, et de vivre ensemble en toute pénibilité avec les travailleurs qu'il n'avait pas connus avant. Il a donc écrit un livre où il dit : maintenant j'apprends à juger la vie autrement que j'étais habitué auparavant. Lorsqu'avant je voyais un humain mendier dans la rue, ainsi je disais : pourquoi la crapule ne travaille pas ? Maintenant je le savais ! – Il ajoute, significativement : oui, avec les plus beaux, les plus significatifs problèmes des économistes nationaux, à la table verte, se laisse bien et confortablement gérer ; mais dans la vie ils se comportent autrement. – Toutes les reconnaissances pour quand quelqu'un entreprend quelque chose de tel à partir de ses cercles sociétaux et toutes les reconnaissances pour le fait de reconnaître cela ouvert et libre !



Mais maintenant le revers. Détournons-nous de l'homme, voyons le fait comme tel. Qu'est-ce que ça signifie, quand quelqu'un qui vit en Europe, a un poste de responsabilité où beaucoup dépend de ses mesures : les peines, les joies et les malheurs de maintes sortes de gens, quand il va de par le monde avec des yeux bandés ? Ne doit-on pas demander : comment est-il en fait allé de par le monde ? Comment s'y est-il formé ? Quand on tient seulement les yeux ouverts et voit ce qu'il aurait dû voir – car quand on se tient dans la vie, on doit savoir de telles choses –, alors, on doit demander : ces gens ont-ils dû aller de par le monde avec des yeux bandés, et ont-ils dû d'abord aller en Amérique pour faire l'expérience que dans la forêt primaire on ne peut pas payer avec de l'argent, et puis faire l'expérience pourquoi la „crapule“ ne travaille pas, quand il mendie ? Ne doit-on pas dire qu'une époque dans laquelle ces symptômes sont possibles, dans laquelle les pensées sont si courtes, qu'une telle époque a besoin justement ainsi de pensées claires et sûres en rapport à la structure sociale comme de la manière la plus admirable on a pu la produire par des siècles jusque dans notre temps en rapport à des machines et à l'industrie ? Quand la théosophie ou la science de l'esprit ne sera pas conçue comme abstraction, comme un prêche de belles phrases, mais comme une proclamation de ce qui repose en réalité à la base de notre monde entier, alors tout de suite elle donne cette connaissance réelle de l'humain

Là-dessus nous voulons une fois nous entretenir aujourd'hui de plus près. Quand nous regardons une fois plus profondément dedans les transformations qui se sont déroulées depuis des siècles et les dépassons dans notre présent avec les derniers prolongements, alors nous devons dire : métier et gagne-pain se sont beaucoup modifiés dans leur relation à l'humain. Évidemment, il y a aussi aujourd'hui encore maintes sortes d'humains qui connaissent la belle parole que Goethe a prononcée : „Plaisir et amour sont les ailes des grands actes“. Véritablement, le plaisir et l'amour sont les ailes des grands actes ! Ils doivent aussi, quand le progrès humain et la béatitude humaine devraient prospérer, être les ailes dans la vie humaine. L'artiste ne dirait-il pas à chaque instant s'il exprimait son plus intime : je peux alors seulement travailler véritablement, produire du fructueux quand la joie au travail me dote d'âme. – Vrai, seulement trop vrai ! Mais combien éloignée est notre vie de cette vérité ! Nous venons sur un triste chapitre en rapport à métier et gagne-pain, quand nous plaçons cette question devant notre âme.

Comparons avec l'artiste créant, qui crée par plaisir et amour du salut humain, crée joie et élévation aux humains par son œuvre, au travailleur en des mines



renfermées, le travailleur actif en Sicile, ma foi. Là vous trouvez des travailleurs, et pas seulement des travailleurs adultes, mais il grouille là-dessous des enfants de sept, huit, neuf et dix ans, qui seront dirigés au fond de la plus terrible façon et – avec des exceptions insignifiantes – passent leur vie là en bas. Et quand vous reconnaissez les impulsions par lesquelles ces humains seront actionnés au travail, alors vous comprendrez quelque chose qui sinon est si terriblement difficile à comprendre. Il y a une terrible ambiance d’hostilité à la vie et d’opposition à la vie, quand de cette façon sera expérimenté au vécu de ces choses, qui sinon sont déterminées à susciter la joie de vivre et la gaieté de vivre. L’humain qui travaille ainsi – je ne raconte aucune fable et accentue expressément qu’il m’est très peu aimable de devoir décrire ces réalités –, il aime son ambiance, comme sinon elle vient à l’expression chez d’autres humains en un chant beau et heureux, amené à l’expression en un chant comme celui-là :

Malédiction à la mère, qui m’a fait naître,

Malédiction au pasteur, qui m’a baptisé,

...serai-je donc devenu un porc,

ainsi je serais donc...*

Lacune dans la transcription

Placez-vous cela ensemble avec les paroles : „ Plaisir et amour sont les ailes des grands actes “, et tentez d’ici de reconnaître la nécessité, d’aspirer à une conception du monde, qui serait à même d’approfondir les cœurs ainsi qu’ils devront être soumis à notre évolution matérielle humaine, parce qu’elle est quelque chose qui appartient à la structure de la vie et appartient à l’industrie, à la communication et à la technique.

Mais nous sommes encore à même de placer dans nos âmes d’une autre manière la montée des machines dans les derniers siècles en rapport à métier et gagne-pain. On n’a pas besoin de retourner loin, là on trouve l’expression : l’artisanat a un sol doré. – Pourquoi ? Il y a eu beaucoup de gens qui avaient un profond attachement personnel de leur âme avec leur travail et le produit qu’ils fabriquaient. Tentez de vous représenter les villes moyenâgeuses. Tentez de vous regarder exactement chaque serrure et clef, et tentez alors de regarder dans les ateliers où ces choses ont été élaborées. Représentez-vous comment les gens ont travaillé avec plaisir et amour, comment le travailleur a pour ainsi dire donné un bout de son âme avec les produits qu’il a fabriqués.



Maintenant tentez par contre de vous représenter le travailleur de l'industrie, le travailleur dans les fabriques, qui seulement exécute et travaille une petite pièce dont il ne domine pas le rapport avec le tout. À lui manque l'intimité du rapport entre ce qui est le produit et son travail. Ce rapport personnel est quelque chose d'extraordinairement important. C'est quelque chose, qui nous placera toujours plus clairement et clairement ces deux concepts devant l'âme – métier et gagne-pain. C'est quelque chose d'autre aussi bien en rapport au gagne-pain qu'aussi en rapport au travailleur, quand l'humain peut prendre une part personnelle aux produits, à la forme, à l'aménagement/l'organisation, à ce que le produit fournit pour l'œil, que quand l'unique intérêt au produit est le gagne-pain, cela signifie, ce qu'on obtient comme salaire pour cela. L'un donne le métier ; il s'exprime dans le travail, qui deviendra produit. Le gagne-pain s'exprime dans ce que l'égoïsme, l'égoïsme de l'humain obtient comme salaire pour le produit. Ainsi, nous devons placer les deux concepts l'un à côté de l'autre, et ils se placent bientôt l'un à côté de l'autre quand vous placez ensemble le pratiquant de gagne-pain de jadis avec le travailleur moderne. Tout est aujourd'hui autrement jusque dans le plus petit que vous portez sur vous et avez autour de vous. La tragédie entière qui repose dans ces machines en rapport au métier et au gagne-pain dans la vie de l'humain s'exprime par un beau petit poème qu'un poète des temps récents a fait :

En ruine se tient au fond du bois,
Au chemin de l'orée, une forge,
Dehors ne sonne plus le coup de marteau
au chant heureux de travail,
Pas loin de là s'élève dans l'air
Un édifice longiligne,
Où règnent dans la salle des machines
Des gens de marteau noircis.
Avec des clous de la fabrique à vapeur
Est cloué le cercueil,
Dans lequel le forgeron de clous, appauvri,
sera porté à la tombe.



Dans ces douze lignes, vous avez le revirement dans les derniers siècles en rapport à métier et gagne-pain.

Nous avons seulement besoin de prendre une ligne : „ De la forge ne sonne plus le coup de marteau au chant heureux de travail. “ Elle exprime ce revirement. Là nous vient devant l’âme tout ce de quoi il s’agit en métier et gagne-pain. Représentons-nous un humain qui à son coup de marteau a le chant heureux de travail, et alors essayons de réaliser l’ambiance d’un humain qui en homme noirci au travail se tient dans la fabrique. Ce ne peut être la fonction de la science de l’esprit de prédire quelque peu la réaction pour rétablir à nouveau les anciennes conditions ou empêcher des choses qui se sont développées dans le progrès de l’humanité, et qui devaient venir de manière nécessaire. Nous n’avons pas à critiquer ce qui nécessairement devait se passer. Nous avons seulement à rendre clair que cela repose dans l’humain et dépend de l’humain de travailler plein de promesses à partir de son travail spirituel pour le salut de l’humain et pour le progrès de l’humanité.

Maintenant, beaucoup diront : mais nous voyons quand même dans notre environnement assez d’humains qui sont bien préparés pour réfléchir sur la question sociale, réfléchir sur ce qui devrait se passer. – Maintenant, il y a une certaine différence, qui est très puissante, entre ce qu’a à dire la science de l’esprit et ce qu’est l’ambiance générale de l’époque. Cette ambiance générale de l’époque exprimée en général, on pourrait la pousser devant l’âme. Ceux, qui ont étudiés, disent : vous théosophes prêchez que les humains devraient devenir meilleurs, qu’ils devraient développer de l’amour et ainsi de suite. Maintenant, avec de tels enfantillages comme développement de l’âme humaine, rendre-les-humains-mûrs pour une vie meilleure et pour le salut de l’humain, avec de telles choses nous ne nous occupons pas, mais nous savons que ce dont il s’agit ce ne sont pas les humains, mais ce sont les conditions. – Ainsi parlent beaucoup, pas purement des professeurs, mais aussi des gens aux tables vertes du socialisme. Ce qui sera annoncé là est justement aussi hautain que ce qui sera répandu à d’autres tables vertes. Partout sera prêché : améliorez les conditions, et alors cela viendra déjà que les humains s’améliorent. – On peut les entendre déclamer cela, ces humains entièrement intelligents, qui toujours de nouveau se présentent.

Je pourrais vous énumérer beaucoup d’exemples de la vie immédiate. J’avais besoin de faire à seulement trois pas d’ici, et je pourrai indiquer un point, où une fois l’un se tint, qui disait [de la théosophie] : ce sont des idées folles ! Il s’agit de ce que les conditions seront améliorées. Quand on leur donne de



meilleures conditions de vie, alors les humains deviennent meilleurs tout à fait d'eux-mêmes. – Ce chant, nous l'entendons toujours chanter dans toutes les variations en rapport aux actuelles conditions de métier et de gagne-pain. Quand quelque chose ne colle pas, on ne pense pas que cela tient aux humains, mais alors il est question qu'on doive faire une nouvelle loi afin que les conditions deviennent autres. Et quand quelque chose n'est pas correct sur un domaine, ainsi ils parlent, on devrait protéger la masse non mûre, celle qui n'a pas de jugement correct, contre ceux qui veulent l'exploiter dans tel ou tel domaine. Quand cela par exemple sera dit vis-à-vis de quelque méthode de salut, alors on aimerait donc demander : cela ne repose-t-il pas plus près et ne serait-il pas plus évident de dire que c'est le devoir de ceux qui voient dans la chose, d'expliquer aux humains afin que par un jugement propre ils se tournent vers ceux auxquels ils devraient se tourner ? Il ne peut s'agir des conditions, mais uniquement et seulement de l'évolution de l'âme humaine.

Ce matérialisme repose profondément dans notre pensée d'époque, il a été sorti de la manière de penser atomiste, et transféré sur les conditions sociales. Beaucoup discutent sur de telles choses, cependant le discuter conduit seulement à des débats sans fin. Qui connaît le secret de l'art de la discussion, il sait que se laisse parler sur la signification de l'humain avec d'infini pour et contre. Mais il ne s'agit pas seulement de ce qu'on puisse mentionner des raisons infinies pour et contre, mais aussi qu'on ressente le poids des raisons. Un humain qui était appelé à prononcer un jugement sur ce domaine, parce qu'il était un humain génial, c'est l'anglais Robert Owen. Il était génial parce qu'il a voulu rendre les humains heureux, mais aussi parce qu'il a eût un cœur chaud pour la misère sociale.

Il lui a réussi de constituer pour ainsi dire une colonie modèle. Là, il a atteint du beau. Il a fait la chose si judicieusement qu'entre les humains travailleurs qui pouvaient agir par leur exemple, il a placé ceux qui étaient dépendants de la boisson et ainsi de suite. Cela a donné par là maints bons résultats. Cela l'a alors encouragé à fonder une autre colonie. À nouveau il l'a ainsi fait qu'il voulait réaliser certains idéaux qui l'emplissaient. Mais après quelque temps l'évolution dans la colonie était ainsi qu'il devait voir que ceux qui n'avaient pas l'application et le travail dans leur disposition, devinrent les parasites de la colonie. Là il se dit : non, – et ce fut comme un aveu : avec les aménagements généraux, on doit attendre, jusqu'à ce que les humains, comme lui-même, soient amenés en une relation théorique à une certaine hauteur. Seul par transformation et progrès de l'âme humaine peut venir le salut jamais par



purs aménagements. – Cela, un humain l'a dit qui avait le droit de le dire parce qu'il est parti d'une constitution donnée par un cœur chaleureux et a été enseigné par l'expérience.

On devrait apprendre de tels faits, pas de théories abstraites. Mais que donne une pensée intérieure et capable de vie ? Une pensée exacte et capable de vie sur ce domaine montre que toutes les organisations qui peuvent devenir oppressantes et effrayantes pour les humains sont faites par des humains. Des institutions humaines apparaissent qui deviennent la cause originelle du besoin et de la misère, seulement par là qu'elles seront d'abord faites par des humains. Que celui qui veut vraiment voir à travers les choses, tente une fois d'étudier le déroulement historique, d'étudier comment aujourd'hui les humains vivent ensemble, comment l'un est placé dans la vie ainsi, l'autre ainsi. Qui les a placés là ? Pas des puissances sociales indéterminées, mais des pensées humaines, des sentiments humains et des impulsions volontaires humaines. Nous devons déjà une fois poser le théorème : l'humain ne peut souffrir que par l'humain. Toutes les autres souffrances ne viennent en fait pas en considération socialement.

Ce n'est pas à réclamer que le chercheur en science de l'esprit doive s'ériger en critique sur les nécessités historiques. C'est nécessaire de devenir clair à soi-même que les conditions seront créées par les humains et que quand elles sont créées, la misère sera uniquement et seulement introduite dans ces conditions par des pensées fausses. Ce n'est pas difficile de reconnaître qu'une pensée courte, qui n'a aucun pressentiment des grands, puissants rapports du monde, ne peut créer aucune institution qui peut apporter bonheur et salut dans l'humanité. Avec le principe qu'on devrait être désintéressé, qu'on devrait aimer les humains, c'est ainsi comme si on disait à un poêle : tu es un poêle, soit aimable et chaud ; c'est un devoir moral de chauffer la pièce. – Il ne fera pas chaud ! Mais si vous mettez le chauffage, ça devient chaud ! Prêcher l'universel amour de l'humain, c'est quelque chose qu'on peut placer dans le monde avec évidence. Mais le maniement pratique, ce qui vous rend capable d'intervenir façonnant ainsi dans le monde extérieur qu'en croissent salut et bénédiction pour l'humanité, cela dépend de la relation d'humain à humain.

Une époque matérialiste verra dans l'humain seulement ce qu'on peut saisir avec les mains, percevoir avec les yeux. Mais l'humain est plus que cela. C'est un être spirituel, psychique et physique. Et tout ce qui peut apporter à l'humain salut et bénédiction peut seulement provenir de ce qu'on considère l'être humain d'ensemble, notamment dans les conditions devenant compliquées et toujours plus compliquées du présent et de l'avenir. La science de l'esprit nous



montre ce véritable être de l'humain, nous montre ses bases, et nous conduit par là sinon quelque peu à une tout autre compréhension de l'humain et du monde.

Ce qui nous environne, que nous pouvons produire dans le métier et le gagne-pain, nous ne pouvons le produire autrement que dans une vie heureuse de travail. Pensez, ce que cela fait quand les travailleurs peuvent accomplir leur travail en un chant heureux de travail comme dans le poème. L'individu forgeron au marteau pouvait cela. Il connaissait le travail de son début jusqu'au produit fini. Le travail ne peut grandir du gagne-pain, aucune sorte de travail ne grandit du gagne-pain. Tentez de jeter un regard en arrière sur le simple travail : il se déroulait en rythme, et le chant accompagnait le rythme. Les impulsions qui sont à comparer avec le plaisir et l'amour, c'étaient celles-là, qui poussaient au travail. Plus vous reculez loin, d'autant plus vous trouvez, que gagne-pain et métier sont faits de choses différentes.

Ce que l'humain fournit comme travail, il le fait à partir d'une impulsion vis-à-vis de la chose. C'est quelque chose d'autre de se procurer un gagne-pain. Mais cela est la base de notre misère moderne, que gagne-pain et métier, que salaire et travail sont devenus une (NDT même) chose, ont coïncidé. C'est cela à quoi notre observation doit une fois culminer. Un humain qui transforme un petit maillon de l'art et la manière d'aujourd'hui dans la fabrique ne pourra plus jamais avoir l'ardeur pour le produit qui signalait l'artisan de jadis ; en ce sens, c'est irréparable. Jamais ce sera possible à l'avenir dans nos conditions compliquées que le champ de travail soit traversé par un flot de chants heureux de travail. Il s'est tût peu à peu le chant qui se rattache au produit !

Nous demandons : y a-t-il une autre impulsion, qui peut se montrer comme ersatz ? Quand nous jetons le regard sur la série des années où ont été créées de plus en plus de fabriques et toujours plus d'humains ont été propulsés ensemble dans les villes de la misère moderne pour exploitations (NDT au sens d'entreprises) et gagne-pain, quand tout cela nous laissons passer devant nous, alors nous voyons – beaucoup d'autres choses aimeraient aussi s'être passé -, qu'on pense simplement raboutier l'évolution future au passé, comme le plaisir et l'amour seraient encore les impulsions. Mais l'humanité n'a pas pu créer un ersatz, qui rattache à nouveau l'humain au produit. Cela ne pourra aussi pas être ramené. Mais quelque chose d'autre pourra être fait. Qu'est-ce qui peut venir à la place ? Comment le plaisir et l'amour peuvent-ils de nouveau devenir les ailes pour le travail du jour ? Comment peuvent-ils être créés ?



Oui, maints objecteront : crée une fois des impulsions pour un travail qui est sale, mauvais et abominable! – Il y a de telles impulsions. Qu'on tente seulement de penser à ce que font les mères quand elles font par l'amour pour l'enfant. Pensez à ce à quoi l'humain est prêt quand il fait quelque chose pour d'autres humains par amour. Là, il n'y a besoin d'aucun amour au produit, là il y a besoin d'un lien d'humain à humain. Vous ne pouvez rapporter l'amour du produit chez l'humanité, car il était attaché à des conditions primitives simples. Mais ce que doit apporter l'avenir, c'est la grande, englobante entente et l'amour d'humain à humain. Pas avant que tout un chaque humain puisse trouver la motivation pour son activité des plus profondes impulsions que seul un mouvement spirituel mondial aimerait donner, pas avant qu'il ne soit en état de faire le travail de l'amour pour ses semblables, avant ce n'est plus possible de créer de vraies impulsions pour une évolution future au sens du salut des humains.

Ainsi, nous avons placé comme impulsion ce que toute science de l'esprit sait depuis des temps d'avant la pensée/immémoriaux. Il y a notamment une loi de l'esprit qui résonne : dans la vie sociale est seul fructueux pour le salut des humains ce que les humains font non pour eux, mais pour la communauté. Tout travail que les humains font seulement pour eux doit aboutir au malheur. Cela est apparemment un dur principe, mais ce dur principe est le résultat d'une vraie connaissance.

C'est cela que la théosophie ou science de l'esprit a à apporter à l'humanité actuelle : apprendre à comprendre à nouveau un tel principe. Quelque chose qui devrait englober tous les humains ou groupes d'humains, cela est devenu dans la conception matérialiste un concept entièrement abstrait. Cela ne peut plus délivrer aucune impulsion morale. Réfléchissez une fois, comment on parle d'âmes de peuples ou d'âmes de groupes. Ce n'est rien de réel! Les humains doivent de nouveau obtenir de la clarté là-dessus, qu'il y a des entités qui vivent dans des mondes spirituels, et que de telles âmes-groupe vivent et sont des réalités. Nous avons progressé si loin dans notre évolution que nous sommes tout de suite arrivé à notre époque à ce qu'il y a des façons de voir qui sont exactement le contraire de la science de l'esprit, qui par exemple ne voient que formalité dans tout ce qui englobe un groupe, une union dans le monde. Mais la science de l'esprit montre que dans le visible, dans le physique n'est pas contenu tout l'autour et le par-dessus de l'être-là, mais qu'à tout visible repose à la base le supra physique, le supra sensible, ainsi que de telles choses comme des esprits d'un commun accord (NDT : *Gemeinsamkeitsgeister*) et



des esprits de groupes ne sont plus une abstraction pour nous. Ainsi, cela nous devient un concept exact quand nous disons : il ne s'agit pas du travail et quand même il sera encore tant valorisé. Du travail il s'agit seulement dans le rapport à l'humanité, quand ce travail en est un fructueux pour les autres humains, productif comme nous disons.

Rendez-vous ça clair par un simple exemple : sur une île vivent deux humains. L'un invente des choses qui calment la faim pour l'un et pour l'autre, rendent l'être-là possible. L'autre travaille aussi terriblement, horriblement beaucoup ; il s'occupe avec ce qu'il lance des pierres d'un endroit à l'autre, les lance là, infatigable et travailleur et de nouveau vite les lance en retour. Il est terriblement infatigable et travailleur, il peut être terriblement assidu. Mais son travail n'a aucune signification, est entièrement dépourvu d'essence. Il ne s'agit pas de ce que nous travaillons, mais de ce que nous fournissons du travail qui est fructueux à l'autre. Le travail de jeter des pierres d'un endroit à l'autre est seulement fructueux quand il fait alors du plaisir à l'humain qui l'exécute. Mais quand il sera contraint par une quelque institution de se laisser rémunéré pour le travail, alors le travail est sans signification pour le contexte. Il doit se tenir dans un contexte réglé par sagesse et structure. Qui regarde dans le contexte, il sait, que les plus importants travaux sont ceux qui seront fournis indépendamment du gagne-pain. Le gagne-pain doit se tenir pour soi. Comment les humains se maintiennent mutuellement, cela est une question en soi. L'impulsion au travail n'a pas la permission et ne peut pas reposer dans l'égoïsme, mais elle doit naître de la vue vers la totalité.

Ce que fait un humain, sera nécessité d'autres humains. Quand les humains réclament après ce que je produis par mon travail, alors mon travail aimerait satisfaire à ma faculté, il pourrait être moindre si j'avais de moindres facultés, il peut être significatif quand j'ai de hautes facultés, mais quand les humains ont besoin de ce travail, ainsi c'est une impulsion pour le travail qui peut me mettre en accord à un chant heureux de travail. Mais à cela nous devons d'abord avoir les impulsions et facultés de regarder dans les cœurs des humains et voir que le cœur de l'humain peut devenir quelque chose pour nous. Si nous nous comprenons à vivre dans les cœurs des humains, nous savons ce qu'est l'être de l'humain ; alors, nous travaillons aussi en communauté et nous nous approprions la pensée sociale. Vous direz, cela ne fait aucun humain : lancer des pierres d'un endroit à un autre. – Cela se passe perpétuellement dans nos conditions, seulement les humains ne le voient pas ! Ils voient trop court.



À celui, qui apprend à penser social, cela vient bientôt à la conscience. Pensez, vous seriez assis n'importe où et trouveriez une belle carte postale et vous écrivez alors vingt cartes postales, sans avoir quelque chose de particulier à annoncer. Qui là regarde plus profondément ne voit pas seulement les cartes postales avec les images, il voit les nombreux facteurs qui doivent monter, descendre des marches. Combien de travail serait économisé si les cartes n'étaient pas écrites !

Mais là vient un entièrement intelligent, il dit : par ce qu'on écrit tant de cartes postales, par cela on obtient qu'un travailleur ne suffit plus. Un autre sera embauché, et cet autre reçoit du pain par cela. – Aucun humain ne réfléchit que de cette manière ne sera fourni aucun travail productif. C'est le travail par lequel rien ne sera produit. Parce que vous forcez un humain à un travail et lui créer une rémunération pour cela, par cela vous ne créez aucun salut pour l'humanité. Mais on doit regarder dans la structure de l'être -là, comme seulement une éducation en science de l'esprit peut nous donner. On doit être clair à soi, que pas purement quelques économistes nationaux devraient regarder dans ces choses. Chaque humain particulier doit être amené à déployer cette pensée sociale, et c'est cela qui s'écoule de la sagesse de science de l'esprit comme mentalité de science de l'esprit, que l'âme humaine devient ouverte et libre, qu'elle voit autour d'elle des choses pour les penser jusqu'au bout ainsi qu'il ne s'agisse plus qu'on devrait créer du travail pour les chômeurs. Il ne s'agit pas de donner tel ou tel travail, mais de ce qui sera fourni comme travail, soit justement du travail qui est un besoin pour la totalité. Quand nous considérons les choses ainsi, alors se montre clairement à nous que ce qui doit devenir impulsion pour notre travail à l'avenir, qui devra être accueilli dans notre métier, qui doit être sentiment d'appartenance a des groupes humains coulants de véritable sagesse, la sensation sociale vivante, ce qui doit saisir de la place dans chaque âme humaine.

Pas l'amour abstrait, pas cet amour qui parle purement d'amour et voit purement aussi loin que va son nez, mais seulement l'amour éclairé de connaissance peut amener une amélioration des conditions des humains.

C'est pourquoi la science de l'esprit ne peut être un contexte de dogmes, d'idées. Les idées sont là pour l'amour de l'âme. Ce dont il s'agit, ce sont les humains vivants. Plus d'humains seront-ils saisis par cette sagesse et allumés par elle, d'autant plus il y aura d'amour vrai, réel, d'autant plus cela servira au progrès, au salut de l'humain. Ainsi, nous trouverons que par ce que le métier prend pied à l'ardeur à l'humanité, et le gagne-pain prend pied au soin



pour l'entretien de l'humain, que parce que sera entièrement pensé dans cette direction, le salut sera attribué à l'humanité. Le scientifique de l'esprit ne pensera pas que d'aujourd'hui à demain pourra être changé par des dogmes. Il est clair pour celui qui se tient fermement au sol de la science de l'esprit que l'âme peut se vivre dans l'amour actif, et que parce que des humains sont là, qui fondent des connaissances, peut être œuvré au salut de l'humanité. Alors un humain comme Kolb ne devra pas d'abord aller en Amérique pour faire l'expérience que se laisse facilement juger sur les choses sociales à la table verte, mais là un courant dans la vie publique lui ouvrira les yeux, et il ne devra pas aller avec les yeux bandés de par le monde.

Cela sera le meilleur et plus beau fruit de la conception du monde de science de l'esprit, quand elle ne séduira pas les humains en prêches sentimentaux d'amour humain et confrérie, mais qu'elle amène à regarder la réalité vraie et spirituelle avec un sens ouvert et libre. Par cela l'humanité accomplira de plus en plus la remarque de Goethe : „ Du pouvoir qui lie tous les êtres, l'humain se libère, qui se surmonte “.

Cette remarque vaut dans un sens englobant sur domaine national, professionnel et de gagne-pain. Elle vaut ainsi que seulement alors, quand notre structure sociale sera entièrement dominée par ce principe, que notre travail ne sera pas placé au service du salaire et du gagne-pain, mais sera rendu indépendant de gagne-pain, pourra être créé fructueusement.

Maintenant, il y a naturellement des gens qui disent qu'on s'efforce partout de retirer toute sorte de choses de l'impulsion au gagne-pain et le transférer sur la communauté. Qui dit cela pourrait voir l'idéal de l'humanité dans le fonctionnaire chez qui gagne-pain et métier sont séparés. Mais il s'agit de ce que chaque humain particulier ait les impulsions desquelles le salut caractérisé puisse jaillir. L'unité n'a pas la permission de flotter comme schéma abstrait, comme un nuage sur le tout, mais elle doit vivre dans chaque âme individuelle, qui toujours indique sur les hauteurs spirituelles de l'univers, comme elles se mirent dans chaque âme humaine. Seulement à une telle conception du monde, il peut réussir de réaliser ce qui est possible de salutaire dans la vie en commun humaine.

Les grands humains ont senti cela, un grand esprit a senti cela dont on parle de nouveau davantage aujourd'hui, maintes gens d'autant plus qu'ils ne le comprennent pas. Cet esprit a dit que la béatitude vient sur les humains par le se lever dans la réelle vraie unité, et que par la dispersion dans la diversité



et les différences, toute la misère apparaît. Le plus souvent la misère vient quand les humains sont poussés ainsi dans le comparer qu'aucun fait quelque chose seulement par amour d'égoïsme. C'est en premier quand l'individu sent que ce qu'il peut faire doit être déposé à l'autel de l'humanité, quand cette sensation et cette pensée submergent l'humain, qu'alors cela peut aussi submerger l'humanité dans la proportion la plus extérieure. C'est vrai ce qu'a dit Fichte : toute béatitude repose dans l'ouverture à la vraie unité, et tout besoin et toute misère reposent dans la vie dans l'être séparé et dans la comparaison (NDT ou distinction) ; car le vrai amour peut seulement être atteint, quand l'âme ne durcit pas dans l'être séparé et dans la diversité, mais quand elle trouve le calme et la paix dans la vraie totalité et dans l'esprit d'ensemble .

Science de l'esprit et question sociale

Source [5] : GA 054, pages 080-104, 2/1983, 02.03.1908, Hamburg

Traduction : F. Germani, www.triarticulation.fr

À qui entend aujourd'hui le mot „ question sociale “ se manifestent les plus différentes sensations, d'après sa situation de vie et l'expérience et d'après le sérieux avec lequel il est en mesure de prendre la vie. Et ce doit être ainsi vis-à-vis d'une question qui devrait davantage occuper l'époque actuelle qu'elle ne l'occupe. D'ailleurs, cela semble exprimé comme paradoxal. Ceux qui seront immédiatement remués par ce qu'inclus l'expression question sociale s'occupent certes assez avec celle-ci, mais ceux qui aujourd'hui encore sont préservés de venir en contact immédiat avec ce qui, comme cause, repose à la base de la question sociale ne sont fondamentalement pas encore assez convaincus que cette question signifie dans notre temps quelque chose avec quoi c'est un devoir absolu de s'occuper pour chacun des humains pensants. Et ceux qui vivent dedans le jour et ferment volontiers aussi les yeux devant les exigences du jour pourraient vivre, où bien eux-mêmes ou leurs descendants, tout de suite par leur ignorance, pourraient faire de pénibles expériences. On entend aujourd'hui toujours encore quand sera parlé de la question sociale dans le sens où notre temps doit trouver une issue à la situation dans laquelle beaucoup d'humains sont tombés aujourd'hui par la formation de notre vie sociale commune, on entend souvent les mots : il y a toujours eu des riches et des pauvres, il



y a toujours eu une question sociale aussi longtemps que l'humanité vit et ambitionne.

Il ne serait pas à s'étonner de cela quand aussi en notre temps ceux qui ne sont pas bénis avec des biens de la chance portent cela à l'expression d'une manière plus ou moins nette et veulent se conquérir dans la lutte ce qui ne leur arrive pas par le destin. Il y aurait toujours eu des riches et des pauvres, de tels qui sont opprimés et de tels qui sont plus ou moins bénis avec des biens de la chance. – Avec ces paroles on veut volontiers balayer au loin le particulier et le singulier de la question sociale, rendre non clair. On rend attentif au soulèvement des esclaves de l'antiquité, sur les révoltes au Moyen-Âge et sur d'autres événements où les opprimés cherchèrent à acquérir leur droit et se consolent avec de tels phénomènes.

Tout un chacun devrait aujourd'hui en fait savoir que ce qu'on appelle présentement question sociale est vraiment quelque chose de nouveau dans la vie humaine, qu'elle est quelque chose de tout à fait autre que des mouvements semblables en d'autres temps de la vie de l'histoire. Car ceux qui aujourd'hui cherchent une solution à la question sociale sont avant toutes choses, à l'intérieur de notre ordre de société, des humains qu'il a, avec ce caractère comme ils se tiennent aujourd'hui devant nous, pour la première fois depuis peu de temps. L'oppression est un résultat tout au plus des dernières cent-vingt à cent-trente années; cela est créé par le progrès actuel de la culture humaine qui est infiniment plein de signification. Nous voyons monter ce progrès avec la fin du 18e siècle alors que ces machines et ainsi de suite prirent leur source dans les têtes de nos inventeurs. Depuis ces temps depuis lesquels la vie coule ensemble toujours plus dans les centres urbains et villes apparaît le travailleur salarié, le prolétaire dans le sens actuel du mot. Ce qu'on appelle aujourd'hui la question sociale n'est pas à séparer de cette classe d'humains en fait créée d'abord par les puissants progrès de la culture humaine. L'esclave de l'antiquité combattait alors en fait seulement quand il se sentait particulièrement opprimé et il n'avait pas la conscience que par une quelque autre ordonnance sociale de sa vie, pourrait être créé un remède à son oppression. C'était semblable aussi au Moyen Âge. Mais le prolétaire moderne vient toujours plus avec l'exigence que non cet individu-ci ou cet individu-là serait en fait à combattre, mais que seulement une réforme fondamentale, peut être aussi absolument le bouleversement, des rapports (NDT ou conditions) pourrait changer sa situation. Et cette conviction a trouvé à l'intérieur de l'humanité laborieuse une énorme propagation, une bien plus large propagation que croient ceux qui



se bouchent les yeux. C'est parfois entièrement admirable pour celui qui voit clair dans les choses qu'il y a toujours donc encore des humains qui n'ont pas le sérieux d'arriver à ces choses.

Maintenant cela pourrait bien apparaître étrange quand vis-à-vis d'une si pratique exigence du jour, vis-à-vis d'une telle question de vie quelqu'un vient pour l'éclairer du point de vue de la science de l'esprit. La plupart des humains ont donc d'elle la représentation qu'elle est quelque chose de pas pratique, la moins pratique chose du monde, qu'elle aurait jailli des têtes de quelque rêveur et s'occupe de toutes sortes de choses qui n'ont rien à faire avec le réel.

Les gens entendent volontiers qu'il y a un courant mondial qui se nomme celui de la science de l'esprit qui apprend de ce qui est disponible dans le monde comme supra-sensoriel et des différents êtres qui sont autour de nous, ce qui repose comme sa base supra-sensorielle à l'être humain lui-même. On entend volontiers aussi que cette recherche de l'esprit parle de beaucoup de faits, ainsi que par exemple, des vies terrestres répétées et des grandes lois sur ce qui provoque spirituellement nos actions et destins. On entend de cela qu'elle conduit vers en haut dans toute sorte de mondes supérieurs et ainsi de suite. On peut maintenant facilement croire : que peut apercevoir de pratique et savoir valable sur une question de vie comme la sociale quelqu'un qui s'occupe avec de telles choses !

Mais avec la pratique de vie, c'est un cas particulier. Nous voulons aujourd'hui une fois parler sur ce thème, tout de suite pour montrer comme science de l'esprit a alors seulement une véritable signification quand elle est capable d'intervenir dans les questions de vie pratique. Nous nous demandons pour cela : sur quoi avons-nous à orienter notre attention quand la parole est à la question sociale ? – n'est-ce pas que la question sociale est disponible, de cela l'apparence peut nous en persuader, et cette apparence persuade celui qui s'occupe avec la vie, sur le plus pressant. Nous pouvons indiquer qu'avec la floraison de notre industrie – tout de suite en Angleterre – des rapports sociaux de la plus terrible sorte sont apparus. Ce fût pour ceux qui voulaient faire l'industrie fructueuse pour ce qu'ils nommaient leur monde, uniquement et seulement la question : comment la force de travail est elle le moins cher à établir ? – Et là nous voyons alors ces actes de violence qui souvent ont été décrits, comment l'industrie à côté d'une forte lumière fabrique aussi une forte ombre et comment les bénédictions de nos machines, nos chemins de fers et nos bateaux à vapeur se développent par le 19^e siècle. Mais nous voyons aussi comme en conséquence de cela l'humain doit travailler, de temps à autre



à travers un temps de travail qui incontestablement dépasse tout ce qui est humainement possible. Nous savons qu'au cours du 19^e siècle pas purement des adultes ont été tenus dans l'industrie en Angleterre à douze, seize, dix-huit et vingt heures de travail, oui de temps à autre encore plus longtemps. Les humains qui n'ont pas immédiatement été touchés ne savent seulement rien de ces choses. Nous savons aussi que des enfants dans l'âge le plus tendre ont été occupés dans des fabriques d'une incroyable manière. Nous savons comme les humains sont devenus aveugles devant l'impossible d'une telle chose.

Nous avons seulement besoin d'indiquer sur un fait, sur le fait qu'une fois dans un parlement la parole fut s'il n'était pas inouï que des enfants soient occupés dans l'industrie de dix-huit jusqu'à dix-neuf heures, comme c'était le cas, et un médecin réfuta avec cela que sous la circonstance rien d'autre n'était justement possible ! Et comme on demandait au monsieur si donc il ne tenait pas un temps de travail de vingt-quatre heures comme quelque chose d'impossible, là le monsieur dit : je me suis convaincu par de profondes raisons que les lieux communs qui en de telles choses seront racontés n'auraient pas le droit d'être toujours pris sérieusement et je ne suis pas en situation d'indiquer un quelque temps de travail au dessous de vingt-quatre heures qui de quelque façon pourraient être décrit comme insupportable à la santé. – Une telle chose caractérise bien plus que le fait lui-même la situation dans laquelle l'humanité a été amenée par ce qui en même temps pour elle est une telle bénédiction. Et qui n'aurait alors pas lui-même fait l'expérience dans la vie, quand il s'entend à ouvrir les yeux, comment de temps à autre en fait des humains dans le plus tendre âge, quand ils sont envoyés à l'école, ne peuvent pas apprendre, comment tout des efforts et idéaux de les faire des humains, ne fructifie pas, parce qu'en conséquence de la détresse sociale, ils ne sont pas armés avec ces forces qui dans une certaine mesure œuvrent suffisamment à une existence humaine digne.

Il n'est pas possible de décrire la détresse sociale dans laquelle très souvent l'humanité a été amenée ; cela rendrait nécessaire de dérouler un trop grand nombre d'images. Mais nous n'avons besoin que d'utiliser ce qui est dit pour autre chose, seulement laisser monter en nous ce que vous avez vu comme contenu de sentiment et nous ne pourrons plus nier qu'une chose est sûre : les grands progrès de l'esprit humain, ces progrès puissants qui ont construits les machines et ainsi de suite ; qui ont enlacés toute notre terre avec un réseau de voies de communication sans pareil, ce développement de l'esprit humain n'a pas, pas du tout tenu le pas avec une autre réflexion, avec la réflexion sur ce



qui est la meilleure façon possible de la vie en commun humaine. Personne ne croirait aujourd'hui qu'une machine se construirait d'elle-même, qu'aucune force d'entendement, aucune force d'esprit ne doit être employée pour appeler la machine à la vie et créer un système de communication. Mais combien sont aujourd'hui, aussi quand ils ne l'admettent pas, qui dans leurs sensations les plus intérieures, de la façon de voir que la vie commune humaine devrait se faire entièrement d'elle-même, que pas de force d'esprit appartient à intervenir justement ainsi dans cette démultiplication (NDT à l'image de la fonction d'une boîte de vitesse. Ici c'est cette image qui vaut pour toute organisation) tout comme on intervient dans la boîte de vitesse d'une fabrique.

D'ailleurs, on n'a pas besoin d'aller aussi loin comme un naturaliste du 19^e siècle qui a dit là : oh l'humanité a fait des progrès de manière la plus monstrueuse en savoir et compréhension du monde, mais en rapport à morale l'humanité n'est pas venue un pas plus loin ! – On n'a pas besoin d'aller aussi loin, mais ce qui a justement été dit que les moins nombreux humains qui ne seront immédiatement pas touchés devant la détresse sociale ressentent aujourd'hui la nécessité de s'occuper de la question sociale est un fait à ne pas nier.

Mais quand nous regardons vers ceux qui, soit s'occupent avec la question sociale ou qui devraient s'occuper avec elle, à quoi cela ressemble alors ? Là, il y a par exemple un livre paru il n'y a pas si longtemps du conseiller de gouvernement Kolb : „ Comme travailleur en Amérique “. L'homme, avec un énorme altruisme, avec une vraie ardeur s'est dégagé de sa fonction de bureaucrate et est allé en Amérique. Pour apprendre à connaître la vie sociale, il a travaillé dur dans une fabrique de vélos. Je dois prévenir – avec cela le danger ne pourrait pas être abandonné qu'on me glisse dans les souliers que je serais incorrect dans ce jugement - que cet acte de l'homme en est un extraordinairement méritoire qu'il ne peut être estimé suffisamment hautement. Mais regardons maintenant une seule expression de ce livre. Là, dans ce livre, est écrit un paragraphe assez caractéristique, qui s'appelle : „ Combien souvent avais-je autrefois quand je voyais un homme mendier, demandé avec de une indignation morale : pourquoi la crapule ne travaille pas ? – Maintenant je le savais. “ Ainsi dit le conseiller de gouvernement concerné. „ Dans la théorie “ il ajoute „, cela se regarde justement autrement que dans la pratique, et même avec les catégories les plus fâcheuses de l'économie nationale cela se manie encore bien supportable à la table de travail “.



Maintenant on aimerait dire, tout un monde de sentiments humains et actions humaines parle d'un tel paragraphe. Nous avons un homme devant nous qui s'est amené à une telle position qu'on décrit extérieurement comme conseiller de gouvernement. Celui-ci livre qu'il a si peu connu la vie qu'il décrivait chacun qui ne travaille pas comme crapule qu'il a d'abord dû se dégager de sa fonction et aller bien loin en Amérique, pour apprendre à connaître la vie pour laquelle il devait prodiguer des conseils, sur laquelle ses actes s'étendaient. On peut donc étudier, s'amener à une place remarquable et avoir besoin d'une telle chose ! On n'a pas d'yeux pour voir à droite et à gauche, on ne sait rien de la vie. Cela est possible !

Quand nous nous apercevons de telles choses alors nous avons le droit de soulever la question, s'il ne pourrait être que cela soit si grave sur certaines choses parce que maints auxquels il revient de devenir familier de la vie, le dédaigne. Il sera beaucoup parlé aujourd'hui de toutes sortes d'améliorations, propositions et choses qui devraient être organisées. Ne devrait pas être un peu de différence entre des choses qui sont organisées par des humains qui comprennent quelque chose de la vie, et des humains qui d'une manière si grandiose admettent qu'ils ne comprennent rien ? À quoi sert tout le parler quand on ne reconnaît pas qu'il s'agit de qui parle là-dessus et si celui qui parle là-dessus sait quelque chose. Combien pourrait alors de ce qui bruit par la vie, être peut être un bavardage entièrement vide et combien pourrait de ce qui est un bavardage vide, ne pas du tout être transposé dans la réalité et trouver vie ? – La question est volontiers justifiée. Mais de ceux-là qui aujourd'hui réfléchissent sur la question sociale, il y a beaucoup, beaucoup trop quand nous regardons plus sérieusement la question de ce qui est nécessaire pour comprendre vraiment quelque chose d'utilisable de cette question. Il y a aujourd'hui toute une série de gens qui disent : à l'instant où ces conditions deviendront meilleures, là sera aussi meilleure la vie et la situation des humains. -Nous savons qu'avant toutes choses la théorie sociale englobante peut être la plus répandue dans le présent, le socialisme lui-même, se place aussi sur ce point de vue. Nous savons qu'il accentue toujours : ah, ne venez pas à nous, avec toutes sortes de propositions, comment les humains devraient être meilleurs, comment les humains devraient se comporter ! Ne venez pas avec toutes sortes d'exigences morales ! Ce dont il s'agit est simplement – ils accentuent cela – d'améliorer les conditions.

Symptomatiquement un tel améliorateur du monde peut vous faire front à différents endroits d'Allemagne qui apparaît avec ses théories sociales, qui



toujours raconte : oui, là les gens prétendent que les humains devraient d'abord devenir meilleurs quand les contextes devraient devenir meilleurs. Mais dit-il, tout dépend de ce que l'humanité soit transposée dans les contextes corrects. – Et il raconte aussi comment ici et là on a une fois limité les auberges et comment alors en un tel endroit étaient alors en fait moins d'ivrognes et que par là ça a été mieux pour un certain nombre de gens. Il prêche alors aux ouvriers que l'amour des humains, la fraternité mutuelle serait des phrases vides. Tout dépendrait d'amener de telles conditions de vie et de travail que tout un chacun ait sa confortable existence, alors le contexte moral viendrait de lui même sur la terre.

Maintenant vous savez donc que le socialisme est à quelques détails près dans la formation d'une telle façon de voir. Ce n'est rien d'autre qu'une conséquence du matérialisme dans notre temps, du matérialisme, qui, non comme la science de l'esprit est en mesure de voir et connaître dans l'intérieur de l'humain, que tout ce qui en contextes aussi loin que cela entre en considération pour l'ordre social, est créé par des humains, est la conséquence de pensées humaines et sentiments humains, mais il croit que l'humain serait un produit des conditions extérieures. Cette croyance est paralysante en un haut degré pour la prospère observation de la vie sociale. Elle est paralysante et nous ne voulons pas amener une quelconque preuve théorique aujourd'hui pour cela, mais nous voulons faire comprendre un justificatif historique.

Si quelqu'un était approprié à être un réformateur social, c'était Robert Owen au tournant des 18e et 19e siècles. Il avait deux sortes de vertus, qui le rendaient capable d'intervenir dans la vie sociale à partir de son point de vue : un regard ouvert pour le progrès industriel et pour les dommages que ce progrès apporte pour le bien-être humain et le bonheur humain. Il avait un regard ouvert et un cœur ouvert pour la misère humaine et de l'autre côté il avait la bonne volonté et l'initiative pour procurer une existence digne à au moins un nombre d'humains. Il vivait tout d'abord dans un temps matérialiste et était pour cela d'abord dépendant, comme tant, de la théorie qu'on n'avait besoin que de provoquer des contextes correspondants pour développer à l'intérieur une humanité fondamentalement morale. Et ainsi, il fonda une petite colonie en Amérique qui en chaque relation avait la permission d'être nommée modèle, si les conditions préalables avaient été correctes. Il avait garanti aux gens un être-là digne par des institutions extérieures. Il avait parmi des gens travailleurs et assidus, des déçus qui devaient être incités par l'exemple des autres à devenir des humains convenables. Par cela se façonna une économie modèle qui à



nouveau inspira à son instigateur la pensée d'essayer la même chose en plus grandes dimensions. Il vint alors la deuxième colonie, qui était formée tout aussi pratique et philanthropique. Mais lui, qui n'avait pas seulement établi la théorie que le changement du contexte devait provoquer l'amélioration de sort humain, il dût vivre la déception que nous caractérisons par ses propres paroles. Parce que les humains n'étaient pas mûrs pour les conditions, il écrivit : à quoi sert toute amélioration des conditions quand le savoir général ne sera pas élevé avant les mœurs générales ? D'abord, il s'agit de donner des explications dans son intériorité avant tout sur ses forces de l'âme ; alors, il est d'abord à penser à ce que la question sociale aille dans une certaine mesure dignement vers sa solution.

Ainsi juge un praticien, pas un théoricien et c'est dans un certain rapport caractéristique pour cela combien peu l'humanité apprend des faits que malgré cette déception toujours à nouveau les mêmes théories seront prétendues. Mais qui est à même de voir un tout petit peu plus profondément dans les âmes des humains de notre temps celui-là saura qu'un tel phénomène unique est absolument en rapport avec l'évolution de l'âme humaine dans le présent. Que cela l'un ou l'autre le concède, c'est la conviction de base qu'aujourd'hui tout peut être fait quand on change les conditions extérieures, et qu'à des dommages qui menacent l'humanité, on crée vite un remède par une loi. Ce sont les convictions de base en notre temps. Et quand par exemple nous voyons toujours de nouveau que des lois sont motivées avec ce qu'on dit : l'humanité non expérimentée n'a pas le droit d'être livrée à telles ou telles gens -, alors on ne remarque pas du tout qu'on aurait une tout autre tâche que de faire des lois, qu'on devrait enseigner l'humanité inexpérimentée, ainsi qu'elle puisse être se déterminant elle-même pour ses tâches.

On n'oriente pas facilement le regard des situations sur les humains. Mais cela est la tâche de la science de l'esprit. Elle se détourne entièrement des situations et se tourne entièrement et seulement sur les humains. Demandons-nous en rapport à toutes les choses qui comme rapports et conditions sont autour de nous : d'où viennent ces rapports et conditions ? – Aussi loin qu'ils ne sont pas dépendants de la nature, ce sont des résultats du sentiment et de la pensée humaine. Ce que sont aujourd'hui des conditions, furent des pensées et des impulsions volontaires d'humains qui ont vécu avant. Et les conditions sont ainsi parce des humains les ont faites ainsi. Voulons nous faire de meilleures conditions, alors nous devons avant toutes choses apprendre plus, devons développer de meilleures pensées, et sentiments et impulsions volontaires. Mais



quand nous cherchons maintenant dans la périphérie des théoriciens sociaux ; même les plus radicaux, s'il n'en tient qu'à moi, de la démocratie sociale, alors ces théories ne dépassent généralement pas du tout de quelque façon ce que les humains ont toujours déjà pensé. Ce sont les mêmes pensées et impulsions qui ont jailli desquelles nos conditions ont jailli et ont amené notre situation. Nous devons être en mesure d'avoir des humains qui connaissent la vie et savent ce dont il s'agit aux forces qui se tiennent derrière la vie. Qu'est-ce qui a manqué à Robert Owen ? Il devait l'admettre lui-même : la connaissance de l'humain ! – On n'apprend jamais à connaître l'humain quand on établit une conception du monde qui se fonde seulement sur l'extérieur. Aussitôt que le regard troublé matérialiste s'oriente seulement sur l'humain extérieur, aussitôt que l'humain ne sait pas ce qui se cache derrière cette corporéité physique et qu'il n'atteint pas par cela la capacité de regarder pour ainsi dire derrière les coulisses, il n'est pas du tout en mesure, vraiment pas en mesure, de comprendre une quelque chose sur les forces qui conduisent et guident la vie. Mais cela est tout de suite la tâche de la connaissance de l'esprit. Aimerais être admis qu'elle ne remplit pas partout sa tâche dans une mesure correcte, doit être admis qu'à l'intérieur du cercle la cherchant est souvent encore joué avec les plus hautes questions de l'être-là (NDT ou de l'existence). Il ne s'agit pas de cela, mais de ce que la science de l'esprit peut nous être. Et elle ne peut pas être seulement quelque chose qui nous enseigne, qui nous donne des dogmes, mais elle peut être une puissante éducation de nos forces les plus intérieures de l'âme. C'est le mieux qu'on peut gagner de la connaissance de l'esprit quand nous regardons cette conception du monde de science de l'esprit du point de vue de ce que l'humain peut la faire. Alors, l'image se représente ainsi.

Nous avons pu parler ici de façon de voir que la recherche spirituelle a sur les plus divers domaines de la vie. Nous avons pu parler de ses enseignements sur ceci ou cela. Mais de cela ne devrait pas être parlé. Celui qui se rend familier avec la science de l'esprit remarquera cependant une chose : en rapport à un point important elle se différencie de tout ce qui sinon est aujourd'hui une théorie. Et cela est important. Aujourd'hui l'humain aura en effet bien vite fini dans la plupart des cas quand il doit se former une vision du monde et il lui est préférable quand il peut avoir le plus vite possible une image arrondie du monde. Pour un connaisseur des conditions, il est clair que maint est seulement un matérialiste parce qu'il ne va pas du tout bien loin avec ses pensées, parce qu'il pense court. Et le matérialisme rend la chose facile à ses adeptes, très facile. On peut embrasser et reconnaître comment l'humain s'est développé de la construction du monde facilement des purs faits matériels, particulièrement



quand sera encore illustré avec des diapositives. On a seulement besoin de regarder fixement là et on peut suivre tout le cours de l'évolution du monde des représentations habituelles gagnées à la vie habituelle. C'est facile, de suivre tout ce que les matérialistes disent sur l'énigme du monde, parce que les pensées ne s'empêchent pas, parce que des exigences particulières ne sont pas posées.

Pour la science de l'esprit, la chose n'est pas si facile. Elle ne le fait pas facile aux humains, car elle part des véritables et vraies conditions préalables que le monde est profond dans ses secrets et qu'on doit s'efforcer de prospecter profondément dans le fond des choses quand on veut comprendre le monde. Et est ainsi ce que la recherche de l'esprit a à dire sur le devenir et l'être humain, sur le devenir et l'être du monde, quelque chose, qui amène les pensées dans les entrelacements les plus variés, ce qui parfois force d'approfondir en petites choses, conduit parfois aux plus grandes perspectives de l'humain. Mais cela a un certain effet et sur cet effet on a le droit de parler une fois ouvertement. Cela exerce la pensée et cela prépare là où cette vie humaine compliquée se présente en cas particulier, de comprendre là aussi cette vie. Plus d'un dira : les mondes que la science de l'esprit nous décrit m'ont rempli entièrement de vertiges. - Oui, est-ce alors un mauvais signe pour la science de l'esprit ? Ce serait mieux si cette manière de voir de l'humain ne donnait pas le vertige, mais le revigorait et le fortifiait, alors il serait prêt à saisir la vie avec de fortes forces d'âme. Mais ainsi sont les représentations pratiques sur le monde et la vie.

Quand un humain pense sur les énigmes du monde en pensées courtes, alors il pense aussi sur l'ordre social en pensées courtes. Et ainsi nous voyons que ce qui aujourd'hui sera pensé par des gens célèbres sur question sociale, est une bien exacte image de ce qui nous sera offert comme image du monde matérialiste, sans ressource à pénétrer dans les profondeurs de la vie. C'est pourquoi tout un chacun à la sensation indéterminée que ce qui lui fait difficulté est une quelconque chose fantastique, de rêve et que la connaissance de l'esprit devrait être quelque chose de fantastique, de rêve, au moins bien idéaliste, en tout cas inappropriée pour vraiment de vrais buts de vie pratique. D'ailleurs, Fichte a dit, il y a plus de cent ans devant ses étudiants de Jena : ces gens pratiques auxquels des idées englobantes apparaissent toujours non pratiques, parce que des idées et idéaux ne sont pas toujours applicables dans la vie, prouvent seulement que dans le plan de la création n'a pas été compté avec elles. Puisse une bonne providence vous donner le soleil, l'aliment et les pensées avisées.



– Fichte a aussi parlé sur l'impuissance de maintes gens de se représenter la spiritualité du Je : „ la plupart des humains seraient plus facilement amenés à se tenir pour un morceau de lave sur la Lune que pour un Je “. Mais c'est une nécessité de la vie de se représenter le "Je".

Quand nous regardons la vie et la question sociale de ce point de vue, alors nous devons dire, regardons la science de l'esprit comme la grande école de la vie qui rend impossible qu'on aille par la vie, obtienne une certaine position, même conseil, conseiller, dans la vie et après qu'on doit partir loin, loin, pour une fois, en vacances, apprendre à connaître la vie, pour ne plus être convaincu que chacun qui ne travaille pas est une crapule. Une telle chose devient impossible par la science de l'esprit.

De cela nous ne parlons pas purement d'un point de vue spirituel, d'une quelque façon de voir en rapport de la science de l'esprit au socialisme, mais nous parlons de quelque chose d'autre. Nous regardons la science de l'esprit comme une chose réelle, pas seulement comme une somme de dogmes, mais comme quelque chose qui donne la connaissance, la sagesse, et d'ailleurs telle qu'à chaque instant elle s'écoule dans la vie immédiate et nous ouvre les yeux ainsi que nous ayons grandis à cette vie. Ainsi, la connaissance de l'esprit, est la base universelle pour tout jugement que nous jugions sur le domaine de la vie sociale ou celui de la pédagogie. Notre jugement devient plus sain, parce qu'il surgit de la vraie nature humaine quand nous partons de points de vue de science de l'esprit. Nous disons, d'abord on serait parcouru par ce que la recherche spirituelle est en mesure de donner, alors on parvient soi-même à un jugement correct. Quelqu'un pourrait demander : comment pense un adepte de la science de l'esprit, dans quelle mesure tel ou tel parlementaire devrait juger sur une question quand d'après son avis il a mal jugé ? Cela n'est par correctement demandé du point de vue spirituel, mais il doit être dit : il ne s'agit pas du tout de dire comment tel ou tel devrait penser, mais on est convaincu que, quand il est parcouru par les vérités de base, il aura un clair jugement sur chaque poste. Nous ne lui prescrivons pas son jugement, mais il trouvera le jugement correct. En ce rapport la science de l'esprit est le plus libéral principe de vie qu'il peut y avoir. Elle ne dogmatise pas, mais elle place l'humain devant la possibilité partout, toujours, d'avoir un jugement propre, sain, libre.

Les rapports – dont nous sommes partis – seront très souvent considérés comme ce qui pourrait faire l'humain autre et on réfléchit abstraitement comment les conditions pourraient être changées. La science de l'esprit a à faire uniquement



et seulement avec les âmes humaines réelles, avec des rapports d'humain à humain. Maintenant ce serait aujourd'hui impossible de parvenir sur des choses particulières concrètes en rapport à cette question sociale. Mais il y a la permission d'avoir quand même l'attention attirée sur ceci ou cela, si nous voulons trouver les pierres de construction qui nous indiqueront le chemin pour intervenir de manière correcte là où nous nous tenons dans la vie. Car à chacun de nous revient d'intervenir. Voulons nous trouver les pierres de constructions, alors demandons-nous : qu'est donc en fait le fait de base, pour ainsi dire le phénomène de base, dont peut dépendre toute cette misère, absolument toute souffrance sociale dans le monde ? – Ce fait de base, la connaissance de l'esprit peut nous le montrer en ce qu'elle nous place devant un fait aujourd'hui pas du tout compris et reconnu par un grand nombre d'humains. Ce fait dépend d'un phénomène de base de toute évolution. On aimerait dire, exprimé sèchement, nous montre par une plus profonde observation de la vie que la détresse, la souffrance et la misère ne dépendent pas seulement – et encore moins quand on va sur la base – de conditions extérieures, mais d'une certaine constitution d'âme et, en rapport avec cela, avec ses effets extérieurs.

Le praticien qui se pense bien plus intelligent trouvera cela risible. Mais c'est le plus pratique dans la vie qu'on peut seulement accentuer. C'est le principe dont vous vous convaincrez toujours plus et plus que la détresse, la souffrance et la misère ne sont rien d'autre qu'une conséquence de l'égoïsme. Vous avons conçu ce principe comme une loi de la nature, pas ainsi que quelque peu chez un humain unique, quand il est égoïste, doivent toujours se présenter la détresse et la souffrance, mais que la souffrance – peut être à un tout autre endroit – dépend quand même de cet égoïsme. Comme la cause et l'effet, l'égoïsme va avec la détresse et la souffrance. L'égoïsme conduit dans la vie de l'humain, dans l'ordre social humain, à la lutte pour l'existence. La lutte pour l'existence est le véritable point de départ pour la détresse et la souffrance aussi loin qu'elles sont sociales. Maintenant il y a sur la base de notre manière de penser actuelle une conviction contre laquelle ce qui est prétendu maintenant semble tout simplement absurde. Pourquoi ? Parce qu'aujourd'hui est considéré qu'une grande partie, de loin la plus grande partie de la vie humaine, doit être construite sur l'égoïsme. D'ailleurs, avec les mots et les théories, on ne veut pas l'admettre, mais dans la pratique on l'admettra bientôt. On l'admet d'une certaine manière. On dit : il est tout naturel que l'humain soit rétribué, que l'humain obtienne personnellement le bénéfice de son travail – et donc, ce n'est rien d'autre que la transposition de l'égoïsme dans la vie d'économie nationale. Nous vivons sous l'égoïsme aussitôt que nous vivons le principe : nous devrions



être rétribués personnellement, ce que je travaille doit m'être payé. – La vérité repose si loin de cette pensée, si loin qu'elle semble entièrement insensée. Qui veut se convaincre de la vérité sur l'égoïsme, celui-là devrait une fois réfléchir plus intimement sur toutes sortes de lois du monde. Il devrait une fois s'adonner à la question si alors le travail, qui sera ainsi rétribué personnellement en tant que tel est vraiment ce qui maintient la vie, s'il s'agit de ce travail ? – Il est curieux de soulever cette question. Mais pas avant qu'on réfléchisse là-dessus, on pourra éclairer la question sociale.

Pensez-vous – c'est une comparaison paradoxale – un humain transporté sur une île. Là celui-là devrait se subvenir à lui-même. Vous direz : il doit travailler ! – Il ne doit pas purement travailler, ce n'est pas ce dont il s'agit, mais son travail doit avancer à quelque chose. Et quand le travail est pur travail alors il peut sous conditions être absolument sans utilité pour sa vie. Pensez-vous une fois, l'humain sur l'île ne ferait rien du tout, que quatorze jours durant, lancer des pierres. Cela serait un travail astreignant et d'après des concepts humains habituels, il pourrait avec cela gagner correctement beaucoup de salaire. Cependant, ce travail ne se tient pas en le moindre rapport avec la vie. Le travail est seulement alors promotion de la vie et a de la valeur quand quelque chose d'autre arrive. Quand ce travail va sur le travailler la terre et que la terre donne le produit alors le travail a quelque chose à voir avec la vie. Nous voyons même chez des êtres inférieurs que le travail est séparé de la production. Ainsi, nous voyons une possibilité de venir au principe extrêmement important que le travail comme tel n'a aucune signification pour la vie, mais seulement de quelle manière il est guidé. Par la sagesse placée dedans par les humains est à produire et créer ce qui sert l'humain. Non comprise dans le plus petit, la pensée sociale actuelle pêche contre ce principe (NDT ou théorème). Et il ne s'agit pas que quelqu'un invente de belles théories abstraites, mais le véritable progrès dépend de ce que chaque humain individuel apprenne à penser dans un sens social. La pensée actuelle est très souvent non sociale. Non sociale, c'est par exemple quand quelqu'un est dehors le dimanche après midi et, animé par l'occasion, dit : je vais écrire vingt cartes postales. – C'est correct et pensé social, de savoir et ressentir que ces vingt cartes font en sorte que tant et tant de nombreux facteurs, montent tant et tant de marches. Penser social est de savoir que chaque action qu'on fait dans la vie a un effet. Mais maintenant vient quelqu'un et dit qu'il penserait social aussi loin que lui serait clair que par l'écriture de carte plus de facteurs devront être embauché et reçoivent du pain. – Cela est justement ainsi que quand on invente par chômage ce qu'on veut construire, pour créer du travail. Mais il ne s'agit pas de cela, de créer du



travail, mais de ce que le travail de l'humain sera uniquement et seulement utiliser pour créer du bien plein de valeur.

Quand on parcourt cela jusque dans les dernières conséquences, alors cela ne se reproduira plus si bizarrement quand le vieux principe originel de la science de l'esprit sera exprimé, qui aujourd'hui sonne si incompréhensible : dans une vie en commun sociale la motivation au travail ne doit jamais reposer dans la personnalité de l'humain, mais uniquement et seulement dans l'ardeur pour le tout. – Cela sera aussi plus souvent accentué, mais jamais compris ainsi, qu'on soit clair que la misère et la souffrance viennent de ce que l'individu veut avoir rétribué pour soi ce qu'il réalise. Mais est vrai que le véritable progrès social est seulement possible quand je mets ce que je réalise au service de l'ensemble, et quand l'ensemble me donne à moi-même ce dont j'ai besoin, quand avec d'autres mots, ce que je travaille ne sert pas pour moi-même. De la reconnaissance de ce principe que l'un ne veut pas avoir le bénéfice de son travail en forme d'une rétribution personnelle, dépend seulement le progrès social. Quelqu'un qui conduit une entreprise à de tout autres buts quand il sait qu'il ne devrait avoir pour soi de ce qu'il réalise, mais qu'il doit le travail à la communauté sociale, et que, inversement, il ne devrait pas demander pour soi, mais limiter son existence uniquement sur ce que la communauté sociale lui fait comme cadeau. Aussi absurde que cela soit aujourd'hui pour beaucoup, autant c'est vrai. Notre vie se tient aujourd'hui sous le signe opposé : sous le signe que l'humain veut toujours plus demander, comme on dit, le plein bénéfice de son travail. Aussi longtemps que la pensée se meut dans cette direction, aussi longtemps on rentrera dans une situation toujours pire.

Cette pensée antisociale incite à déplacer tous les concepts. Pensez une fois comment à l'intérieur du socialisme largement répandu est parlé d'exploiteurs et d'exploités. Devant la pensée claire, qui est exploiteur et qui est exploité ? Regardons l'humain qui pour un salaire de faim travaille à une pièce de vêtement. Qui est son exploiteur ? Il pourrait être parlé de celui qui achète le vêtement et pour cela paye un prix tout à fait faible. N'est-ce que le riche qui achète ce vêtement ? Le même travailleur qui se lamente sur l'exploitation est-ce qu'il n'achète pas ce même vêtement peu cher ? Et ne réclame t'il pas aujourd'hui, à l'intérieur de l'ordre social que ce devrait être aussi peu cher que possible ? Voyez-vous comme la travailleuse manuelle qui la semaine travaille avec les doigts en sang peut porter l'habit le dimanche pour un faible prix parce que la force de travail d'un autre humain sera exploitée.



Cela n'a rien à voir devant une pensée claire avec la richesse ou la pauvreté, mais uniquement et seulement avec ce qui, en notre monde, est notre représentation d'humain à l'humain. Maintenant quelqu'un pourrait facilement dire : quand tu promeus que l'existence de l'humain devrait être indépendante de sa prestation, alors l'idéal est le plus joliment rempli chez le fonctionnaire. Le fonctionnaire actuel est indépendant. La mesure de son existence n'est pas dépendante du produit qu'il fabrique, mais de ce qu'on tient nécessaire pour son existence. – Certes, seulement une telle objection a vraiment sa très grande erreur. Il s'agit de ce que chaque individu en pleine liberté soit en mesure de respecter ce principe et de le transposer dans la vie. Il ne s'agit pas que ce principe soit mis à exécution par un pouvoir général. Ce principe de rendre indépendant l'acquis personnellement et ce qui est à acquérir de ce qu'on travaille pour l'ensemble, doit s'imposer jusque dans la vie humaine individuelle. Et comment s'impose-t-il ?

Il n'y a qu'une façon comme cela peut s'imposer, une qui apparaîtra bien mal-pratique aux ainsi nommés praticiens. Il doit y avoir des raisons pourquoi donc l'humain travaille et d'ailleurs travaille bien assidu et plein de dévouement quand l'intérêt personnel n'est plus la motivation à son travail. Celui-là ne crée en vérité rien de véritable en rapport à la vie sociale qui se laisse patenter une quelque prestation et montre avec cela qu'il tient l'intérêt personnel comme le significatif dans la vie. Mais celui-ci crée vraiment pour la vie, celui qui, par ses forces, sera conduit à de correctes prestations par amour, par amour de toute l'humanité, à laquelle il donne volontiers et de bonne volonté son travail. Ainsi, l'impulsion au travail doit reposer dans quelque chose de tout autre que dans la rétribution. Et cela est la solution de la question sociale : séparation de la rétribution et du travail. Car c'est une conception du monde qui va sur l'esprit pour éveiller en l'humain de telles impulsions qu'il ne dise plus : quand seulement mon existence est assurée, alors je peux aussi être paresseux. – Qu'il ne dise pas cela, cela peut seulement être visé par une conception du monde allant sur l'esprit. Tout matérialisme ira dans la durée uniquement et seulement à l'opposé.

Maintenant quelqu'un pourrait dire : cela est une belle petite épreuve sur la question sociale : cela est bien adorable ! N'avons-nous pas toujours prêché cela, pourrait dire l'un, que les humains sont une fois égoïstes et qu'on devait compter sur leur égoïsme ? Et là vient maintenant la conception du monde spirituelle et dit, cela pourrait devenir autrement. – Maintenant certes cela a toujours été prêché que ce ne pouvait être autrement et on s'est fait son



compte là-dessus et dit : il est un vrai praticien celui qui compte sur l'égoïsme humain. – Certes, mais ici ne se retourne malheureusement pas la broche dans la pensée de l'humain. Car ceux-là qui poussent tout sur les institutions, ceux-là doivent au moins admettre que justement parce que les rapports furent ainsi qu'ils se sont jusqu'à maintenant présentés, cette poussée et cette impulsion est aussi rentrée dans les humains. Mais là la pensée devient trop courte. Car sinon ils devraient dire : oui, il sera sous condition créer par là un tout autre environnement quand la représentation s'implante (NDT ici est utilisé „ sich einbürgern “, qui peut aussi vouloir dire prendre nationalité, devenir citoyen, bourgeois de, et par tant pourquoi pas „ s'embourgeoiser “) que c'est indécent de construire tout sur l'intérêt personnel. – Là le matérialisme devient lui-même inconséquent vis-à-vis de ses propres conditions préalables.

Nous devons devenir clair vis-à-vis de nous-même que ces impulsions qui pourront être données par la science de l'esprit n'ont jamais été tentées d'être données jusqu'à présent dans l'évolution de l'humanité. Aussi loin qu'elle est un nouveau mouvement de l'esprit et qu'elle aura la force d'œuvrer jusqu'au plus intérieur de l'âme parce qu'elle va jusqu'au plus intérieur du monde. Seulement une conception du monde qui va jusque dans le plus intérieur du monde et va chercher là la vérité peut nous montrer le vrai visage du monde. Il n'est jamais correct que par une vraie connaissance nous puissions devenir mauvais quand nous voyons le vrai visage du monde. C'est donc vrai que le mauvais dans l'humain peut venir seulement que de l'erreur, seulement de l'errance. C'est pourquoi la science de l'esprit construit à partir de la connaissance sur la nature de l'humain qui sera obtenue par elle, ce sur quoi le noble Owen s'est tout de suite tant trompé. Il dit : il est nécessaire que les humains soient tout d'abord éclairés, que les mœurs soient améliorées. – Mais la connaissance de l'esprit dit : l'accentuation de ce principe ne le fait pas seul, mais les moyens doivent être améliorés par lesquels l'âme peut être anoblie. Car quand par une conception du monde allant dans le spirituel les âmes sont anoblies et aiguillées, alors suivront les situations et conditions extérieures, qui à jamais sont un reflet de ce que l'humain pense. Les humains ne seront pas déterminés par les conditions, mais aussi loin les conditions sont sociales, ces conditions seront faites par des humains. Si l'humain souffre sous des conditions, ainsi il souffre en réalité sous ce que lui font subir ses semblables. Et toute misère qui est venue par le développement industriel – cela doit admettre celui qui cherche la vérité –, cela vint juste de ce que les humains n'ont pas jugé nécessaire d'appliquer la même force de l'esprit qu'ils ont appliqué sur le progrès salutaire extérieur, sur l'amélioration du sort de ces humains qui ont été utilisés à la



réalisation de ce progrès (NDT : Umgestaltung dieses Fortschrittes = lit. : transformation de ce progrès)

Ce que vous avez aussi étudié dans la vie extérieure, vous étudiez tout aussi bien avec assiduité les lois de la vie en commun humaine ! Mais quand des humains vivent ensemble, ne vivent pas purement ensemble des corps, mais aussi des âmes, des esprits. C'est pourquoi seulement la science de l'esprit peut être la base pour une quelque conception sociale du monde. Et ainsi nous voyons, que dans le fait, ce que l'approfondissement de l'esprit nous offre ,peut apporter pour chacun de nous, ce qui nous rend capable de collaborer au grand progrès social à partir de nos postes insignifiants à l'intérieur de notre sphère. Car ce progrès ne sera pas atteint par une disposition abstraite, mais est une somme de ce que l'âme particulière fait. Et à l'âme particulière s'approche unique et seul une conception du monde comme celle de la science de l'esprit ainsi qu'elle dresse vraiment l'âme au-dessus d'elle-même. Notre misère sociale a-t-elle sa raison dans l'intérêt personnel, dans la position de notre ordre social, ainsi peut seulement aider une conception du monde qui dresse le "Je" par-dessus l'intérêt personnel. Aussi étrange que cela apparaît, l'alimentation ne vient pas seulement de notre travail, la nourriture à la place de la détresse, la souffrance et la misère vient de l'approfondissement par la science de l'esprit. La science de l'esprit est un moyen de donner à l'humain la nourriture et l'aisance dans le vrai sens du mot.

Et ainsi, cela reste vraiment justifié pour nos conditions modifiées, ce que Goethe a dit sur le vrai libérer de toutes les entraves et malheurs de la vie. Goethe dit dans le poème „ Les mystères“ (NDT ou les secrets) :

Du pouvoir, qui lie tous les êtres,

L'humain se libère qui se surmonte.

Et ce verset que Goethe a dit de l'humain particulier vaut aussi pour l'humanité aussi loin que cet humain est un être social. Et du pouvoir, qui lie tous les êtres, libèrent le monde ces humains-là, qui se surmontent.



Loi sociale principale et loi sociologique fondamentale.

Loi sociale principale présuppose loi sociologique fondamentale.

Source [16] : GA 337b, pages 049-052, 1/1999, 09.08.1920, Dornach

Traduction : F. Germani, www.triarticulation.fr

Et maintenant pour finir encore quelque chose sur ce qui a été présenté sur les deux lois sociales, comme je les ai formulées, celle de l'individualisme et celle du socialisme. J'ai formulé une des lois, en rattachement au livre de Ludwig Stein. J'avais cette fois là à discuter d'un livre de Ludwig Stein, un livre épais sur la question sociale du point de vue philosophique. Il n'a, dans une certaine mesure, pas été facile de se faufiler par le filetage de pensées de Ludwig Stein, ce philosophe contemporain typique. Il est le même Ludwig Stein, qui, parce qu'il a écrit beaucoup, a dû écrire si vite qu'il lui est arrivé une fois ce qui suit : alors qu'il voulait prouver dans un livre que seuls les gens de la zone tempérée de la Terre peuvent développer une culture, là il a dit que ce serait tout à fait naturel que seuls les gens dans la zone tempérée peuvent développer une véritable culture, car sur le pôle Nord, ils devraient geler, et sur le pôle Sud, ils devraient brûler. – Maintenant voyez-vous, c'est l'énonciation d'un philosophe qui, par de nombreuses années, a fourni la Faculté philosophique de Berne avec de la philosophie. Et ce philosophe jouissait d'un certain prestige.

Voyez, comment peut devenir grotesque une telle abstraction, qui m'apparut une fois à Weimar. Là travaillait chez nous dans les Archives Goethe et Schiller un autre professeur bernois, et cet autre racontait l'histoire suivante. Nous étions venus en conversation sur les œuvres premières-nées de Robert Saitschick. Saitschick a vraiment livré quelques œuvres premières-nées qui étaient malgré tout quelque peu respectables ; c'est seulement plus tard, qu'il est devenu un tel „charbonnier“, comme il est justement maintenant. Le Robert Saitschick était à cette époque le chargé de cours à l'Université de Berne du Professeur Ludwig Stein, Robert Saitschick était un pauvre type ; et Ludwig Stein en dehors qu'il était professeur à l'Université de Berne, était également propriétaire d'un front de maisons dans le Köpenikerstraße à Berlin. Et donc on connaissait aussi le professeur Ludwig Stein à Berlin. Je n'arrivais pas du tout à m'en défaire, par exemple, quand j'étais de temps en temps à Berlin, et Stein venait aussi qui, comme j'avais écrit cette recension, me dit après : j'aurais de nouveau plaisir,



comme vous à parler positif avec mon comparatif. – C’était la plaisanterie constante qu’il faisait. Maintenant, Stein était Ordinarius à Berne, le Saitschick chargé de cours, et ce professeur qui l’a raconté – il était en fait un très honnête, gentil, monsieur, seulement juste encore très à l’intérieur des vues universitaires – , il a dit : ce Robert Saitschick, c’est un gars très inqualifiable sur lequel on ne peut pas du tout parler. – Je disais : il a quand même écrit des livres en fait très agréables. – Oui, vous pensez ce qu’il a fait, dit le professeur. C’est un bien pauvre gars, et il a pompé son Ordinarius. L’ordinarius lui a donné l’argent, et quand il lui devint trop long, là il a exigé de Saitschick de rendre l’argent. Et celui-là l’a fait dans la forme qu’il a dit : Monsieur le professeur, après avoir dit cela, je vous demande de m’établir par écrit que vous êtes un espèce de salaud. Et – le professeur a établi ce document ! – Le professeur m’a dit cela ; je raconte seulement à nouveau ce qu’il m’a raconté : maintenant, pensez, un chargé de cours qui force son professeur à ce qu’il lui établisse un tel document, c’est donc entièrement une espèce de salaud. – C’est justement la façon de voir universitaire.

Oui maintenant, j’avais donc ce livre de Ludwig Stein à recenser, et je devais indiquer sur ce que le cours conforme à la nature de l’évolution humaine dans la relation sociale est que les humains vivent en premier dans l’esclavage, dans les associations/unions (NDT „ Verbände “), l’individu s’élaborant alors hors des associations/unions (NDT „ Verbände “) à son individualité. D’un côté indépendant, j’essayais plus tard de formuler l’autre loi, la loi de la vie sociale, et exposais que toute la constitution sociale peut seulement se former si l’individu dans le contexte économique ne vit pas de ce qu’il mérite/gagne lui-même, mais s’il cède ce qu’il gagne/mérite lui-même à la communauté et quand à nouveau il obtiendra de la communauté – de quelle façon cela se produit, montrent donc tout de suite, les „questions fondamentales“, et j’ai expliqué cela une fois à Zurich. Maintenant, qui peut voir aujourd’hui à travers les relations sociales, il sait – quand aussi cela semble tout d’abord autrement – que celui qui fabrique aujourd’hui une jupe pour lui-même, ne la lui produit pas réellement en fait. Qu’il la lui produise – cela est dans un domaine où nous avons aujourd’hui une telle division vaste du travail, seulement une représentation d’apparence, parce ce que ce qu’il produit sera consommé par lui-même. Mais cette loi de la vie sociale vaut absolument. Les choses reposent donc ainsi que cette loi puisse être consciemment réalisé seulement par ceux qui se détachent des associations/unions (NDT „ Verbände “) et deviennent des individualités. Ces deux choses sont peut-être abstraitement en contradiction ; en réalité, elles se promeuvent l’une l’autre, appartiennent absolument ensemble. L’individualité



devrait en premier se détacher des associations afin que de l'individualité, puisse se réaliser le social. C'est la solution de l'énigme dans ce cas. Et ainsi se résoudraient différentes contradictions apparentes si on voulait aller sur cela.

Loi sociale principale et tri-articulation sociale

La sociale principale et jugement démocratique.

Loi sociale principale par démocratisation du droit du travail.

Source [14] : GA 328, pages 088-091, 1/1977, 12.02.1919, Zürich

Traduction : F. Germani, www.triarticulation.fr

Dans la vie publique, la prétention au droit fonde que la condition préalable à la permission d'exister, que celui, qui a la permission d'orienter son activité à une chose ou un processus ou une série de processus, fait cela avec la plus grande vraisemblance plus au sens de l'ensemble de l'humanité qu'un quelque autre. À l'instant où on a le sentiment que quelqu'un en rapport à une chose ou à quelque chose d'autre amène plus à l'expression de l'utilité de l'ensemble de l'humanité, que quand un autre utilise cette chose ou rentre dans ce rapport, ainsi on peut reconnaître le droit sur la chose au concerné. [Cela sera donc aussi dans l'essentiel, ce qui dans le sentiment de l'humanité donnera le décisif, quand maintenant les grandes questions de droit de la vie internationale rentrent dans l'être-là, dans le véritable être-là. On reconnaîtra pleinement le droit sur un certain territoire à ceux-là chez qui existe la vue qu'au sens du bien de l'ensemble de l'humanité tout de suite ce peuple pourra administrer le territoire le plus fructueusement, le plus sûrement.]

Ainsi on vient à ce que dans le système d'État démocratique peuvent tisser et fluer les impulsions qui doivent orienter la vie d'humain à humain, qui, serait-ce dans l'assurance du travailleur, serait-ce en n'importe quelques autres assurances, qui sont là pour la protection contre les dommages de la vie de l'économie, dans tout cela doit vivre comme le fondement du droit duquel j'ai justement parlé.

Et une compréhension, mais maintenant pas une compréhension pour une quelque définition générale abstraite du droit, mais une compréhension pour



l'efficacité du droit dans le cas particulier concret, c'est cela qui doit entrer dans le but d'une saine vie sociale de l'humanité.

Cette vie de droit, cette vie de l'État politique dans le sens étroit, le deuxième membre d'un organisme social sain, ce sera aussi cela qui seul sortira du monde le véritable point de croisement, aimerai-je dire, de la question sociale moderne, pas par quelque réalisation de vues théoriques et des principes et des programmes, mais par la vie immédiate, notamment le point que j'ai auparavant décrit comme l'exigence du prolétariat moderne : dévêtir la force de travail de l'humain du caractère de marchandise.

Pour cela est toutefois nécessaire qu'on comprenne aussi, j'aimerais dire, comprenne à partir des fondements ce dont il s'agit concernant la participation du travail humain dans la vie humaine générale, dans la structure qu'a la société humaine.

À nouveau cela demanderait des heures si je voulais fonder ici une loi sociale fondamentale du travail humain dans le détail ; intuitif, je crois, et instinctif chaque humain, qui voit relativement à travers la vie, peut comprendre ce que je vais exprimer maintenant. J'ai essayé, déjà au début du siècle dans un essai sur la question sociale qui cette fois-là est paru dans ma revue „Luzifer-Gnosis“ paraissant autrefois, de tout de suite rendre attentif sur cette loi sociale fondamentale.

Mais on prêchait autrefois et prêche sur beaucoup de choses dans ce domaine, aussi aujourd'hui, encore à de sourdes oreilles, malheureusement. Cette loi consiste en ce que personne, aussi loin qu'il fait partie du corps social, de l'organisme social, ne travaille en réalité pour lui-même. Il faut souligner, aussi loin que l'humain fait partie de l'organisme social, il ne travaille pas pour lui-même.

Chaque travail que l'humain fourni ne peut jamais retomber sur lui, aussi pas en son bénéfice réel, mais il peut seulement être fournit pour les autres humains. Et ce que les autres humains fournissent, cela doit être avantage pour nous-mêmes. Ce n'est pas purement un altruisme à promouvoir éthiquement, qui vit dans ces choses, mais c'est simplement une loi sociale. Nous ne pouvons pas du tout autre chose justement aussi peu nous pouvons conduire notre sang autrement, que d'œuvrer ainsi dans la circulation de l'activité humaine que notre activité vienne à l'avantage de tous les autres, et l'activité de tous les autres vienne à notre avantage, que jamais notre propre activité retombe sur nous même.



Aussi paradoxal que ça sonne, quand vous examinez quel véritable processus de circulation fait le travail humain dans l'organisme social, vous trouverez : il sort de l'humain, il vient à l'avantage de l'autre, et ce que les uns ont de la force de travail, c'est le résultat de la force de travail d'autres. Comme dit, aussi paradoxal que ça sonne, c'est vrai. On peut justement aussi peu vivre de son propre travail dans l'organisme social qu'on peut terminer de se manger soit même pour se nourrir.

Bien qu'au fond la loi est très facile à comprendre, nous pouvons lui objecter : quand maintenant je suis un tailleur et parmi les habits que je fabrique pour les autres, je me fais aussi une fois un costume moi-même, alors j'ai donc utilisé ma force de travail sur moi-même ! – Cela est seulement une illusion, comme absolument c'est toujours une illusion quand je crois que le résultat du travail personnel retombe sur moi. En ce que je me fais une robe, un pantalon ou du même, je ne travaille en réalité pas pour moi, mais je me mets dans la situation de continuer à travailler pour d'autres.

C'est cela que le travail humain a comme fonction purement par une loi sociale à l'intérieur de l'organisme social. Qui transgresse cette loi, celui-là travaille contre l'organisme social. C'est pourquoi on travaille contre l'organisme social quand on continue à réaliser ce qui s'est montré dans la récente vie historique, qu'on laisse vivre le travailleur prolétarien des bénéfiques de sa force de travail.

Car ce n'est aucune vérité, c'est une non-vérité cachée, réalisée, par le moyens des rapports sociaux qui se presse comme destructrice dans la vie de l'économie. Mais c'est cela, qui dans la vie de l'économie pourra seulement être réglé quand cette vie de l'économie se développe autonome et à côté d'elle relativement autonome se développe le politique, l'étroite vie d'État, qui continuellement arrache à la vie économique la possibilité d'orienter le travail humain sur lui-même.

À l'intérieur du système de droit cela sera obtenu dans la compréhension sociale correcte que le travail humain reçoive cette fonction qu'il doit recevoir à la mesure du véritable déroulement de la vie dans l'organisme social. L'organisme économique pour lui-même a toujours la tendance à consommer la force de travail de l'humain. La vie de droit doit toujours assigner à la force de travail sa position altruiste conformément à la nature, et c'est toujours nécessaire à nouveau, par de nouvelles législations démocratiques concrètes, d'arracher toujours nouvellement à cette vie de l'économie ce que la vie de l'économie veut réaliser en non-vérité, et toujours nouvellement arracher vers dehors la



force de travail humaine des griffes de la vie de l'économie sur les chemins du droit public.

Tout de suite ainsi que doivent collaborer le pur système digestif avec la vie respiratoire-circulatoire en ce que sera accueilli par le sang circulant ce qu'incorporera le système digestif, ainsi doit œuvrer l'un à côté de l'autre, agir l'un sur l'autre ce qui se passe dans la vie de l'économie et ce qui se passe dans la vie de droit, sinon l'un et l'autre ne prospèrent pas. Le pur État de droit quand il veut devenir gestionnaire, paralyse la vie de l'économie ; l'organisme économique, quand il veut se conquérir l'État, tue le système, la vie du droit public.

Loi sociale principale et la vie de droit.

Source [13] : GA 305, pages 235-237, 3/1991, 29.08.1922, Oxford

Traduction : F. Germani, www.triarticulation.fr

Et ainsi on verra, quand la vie juridique-étatique peut s'exercer de manière correcte, que cette vie juridique-étatique prend alors en compte le travail de l'humain. Le travail de l'humain est donc entièrement fiché aujourd'hui dans la vie économique. Il ne sera pas traité comme quelque chose qui sera déterminé d'humain à humain. J'ai écrit environ en 1905 un article sur la question sociale, et j'ai voulu rendre clair là que sous notre actuelle division/partage/répartition du travail, le travail deviendra seulement une marchandise, en ce qu'il coule/influe dans tout l'organisme restant. Pour nous-même, notre travail a en vérité/réalité seulement une valeur d'apparence. Seul ce que les autres font pour nous, a une valeur ; pendant que ce que nous faisons, devrait avoir une valeur pour les autres. C'est quelque chose, que la technique a déjà atteint. Seulement nous n'avons pas encore suivi avec notre moral/morale. Techniquement, à l'intérieur de l'ordre social actuel, on ne peut rien faire pour soi, pas une fois une robe. Même quand on se fait la robe soi-même, ainsi elle a un prix tel, comme elle aurait quand elle sera faite par un autre. Cela signifie que ce que la robe place dans l'économie, c'est universel, c'est déterminé à partir de la communauté. Ce n'est qu'une structure d'apparence quand on pense, que la robe fabriquée par le tailleur pour soi-même serait meilleure marché. On peut calculer cela avec des nombres, là ça paraît meilleur marché. Mais si on le place dans un bilan d'ensemble ainsi on verrait : justement ainsi peu qu'on peut sortir de sa propre peau, justement ainsi peu on peut, en



ce qu'on se fait soi-même une pièce d'habillement, changer ou déconnecter l'économique.

Aussi la pièce d'habillement, qu'on a faite soi-même pour soi, devra être payée dans son ensemble. Le travail est ce que fait l'humain pour l'humain, qui ne peut être ordonné d'après combien de temps de travail on a besoin dans la fabrique. Cette valorisation du travail conduit dans le sens le plus éminent dans le domaine du droit, de l'ordre étatique-juridique.

Que cela n'est pas non à-la-mesure du temps, mais à-la-mesure du temps, cela vous pouvez le déduire que partout le travail sera protégé, sera assuré et ainsi de suite. Mais ce sont toutes non des demi dispositions, ce sont des quarts de dispositions, qui peuvent alors seulement venir pleinement à validité, quand une tri-articulation correcte de l'organisme social est là. Car alors l'humain se tiendra en face de l'humain pour la première fois et le travail trouvera pour la première fois une réglementation correcte, quand la dignité humaine parlera vis-à-vis de la dignité humaine, à partir de ce pour quoi tous les humains sont compétents. Alors vous direz : oui, là peut une fois ne pas être là assez de travail, quand de cette manière sera alors déterminé le travail dans l'État démocratique. Oui, là est un des points, où le social introduit dans le généralement historique, dans évolution générale de l'humanité. La vie économique n'a pas la permission de déterminer le travail. Elle doit être enfermée sur l'un des côtés entre la nature, de l'autre côté entre le travail fixé étatiquement. Tout de suite aussi peu qu'un comité peut déterminer maintenant, combien de jours de pluie devraient être là en 1923, afin qu'on puisse correctement gérer/faire l'économie en 1923, comment on doit admettre cela et calculer avec cela comme une donnée, avec ce que la nature donne, ainsi on devra aussi compter dans l'organisme économique autonome avec le donne comme avec une masse de travail, qui se donne à l'intérieur de l'organisme étatique-juridique. Je peux seulement évoquer cela en général comme une caractéristique.

La loi sociale principale n'a pas été saisie.

Source [17] : GA 340, pages 038-050, 5/1979, 26.07.1922, Dornach

Traduction : Jean-Lambert Des Arts et Jean-Marie Jenni*, éd. anthroposophiques romandes



03002 – Pour certains buts de la vie nous avons besoin, disons, du thermomètre, nous l'utilisons en ce que nous en lisons le degré de température. Ces degrés de température, nous avons pris l'habitude de les comparer dans un certain sens. Nous apprécions, disons, la différence entre une température de 20 degrés et une autre de 5 degrés pet ainsi de suite. Mais nous pouvons donc aussi dans une certaine mesure tracer des courbes de température. Nous pouvons par exemple dessiner les températures pendant l'hiver, pouvons dessiner les températures montantes pendant l'été, et nous avons alors l'état fluctuant du thermomètre. Mais ce qui repose là à la base, on en deviendra donc clair en premier quand on va sur les différentes conditions qui pendant l'hiver conditionnent un état de chaleur plus bas, pendant l'été un état de température plus élevé, qui dans une région conditionnent un état de température que dans une autre région et ainsi de suite. Nous aurons alors en premier quelque chose de réel dans une certaine mesure en main quand nous reconduirons les états de température fluctuants sur ce qui repose à la base. C'est en fait seulement, on aimerait dire, une manière d'agir statistique, quand on notifie purement l'état du thermomètre. Justement ainsi ce n'est pas beaucoup plus, quand on étudie les prix pour eux-mêmes, quand on étudie les valeurs et ainsi de suite. L'ensemble n'aura un sens que lorsqu'on parviendra à considérer les prix et les valeurs, comme les degrés du thermomètre, comme des indicateurs pointant sur autre chose. De cette manière seulement on atteindra les données réelles de l'économie. Ce n'est qu'alors que se révélera la forme que devra prendre réellement l'enseignement économique dont nous avons besoin.

03003 – Vous savez peut-être que, suivant un usage ancien, les sciences se divisent en sciences théoriques et pratiques. L'éthique, par exemple, est nommée une science pratique, la science de la nature est nommée une science théorique. La science de la nature traitent de ce qui est, l'éthique de ce qui devrait être. Et cette classification a été faite depuis les temps les plus anciens : les sciences de l'être et les sciences du devrait être. Pour l'instant nous n'en tiendrons compte que pour la détermination des concepts. Mais nous pouvons demander : i la science de l'économie de peuple est-elle une science de l'être, à peu près comme le pense Lujo Brentano, ou une science de ce qui devrait être, une science pratique ? Cela sera la question.

03004 – Il est sans aucun doute nécessaire, si on observe l'économie de peuple, si on veut parvenir à un savoir. On devra observer ainsi notamment comme on observe l'état du baromètre ou du thermomètre pour l'état de l'air ou de la chaleur. D'après cela l'économie serait une science théorique. Mais avec



cela rien n'est fait ; mais en premier alors quand sous l'influence de cette connaissance théorique on peut maintenant agir.

03005 – Je veux vous présenter un cas spécial qui vous montrera de quoi il s'agit. Supposez que par quelques observations, qui sont toujours de nature théorique – toutes les observations sont de nature théoriques quand elles ne conduisent pas à l'action –, nous remarquons à un endroit quelconque sur un champ déterminé, que pour un genre de marchandise, le prix sombre critique, ainsi critique que cela représente une misère clairement exprimable. Maintenant, il s'agit que nous observions théoriquement tout d'abord cette véritable baisse des prix. Là nous sommes dans une certaine mesure premièrement à la notification de l'état du thermomètre. Alors il s'agit de cela : que faire quand les prix s'effondrent critiques pour un quelque genre de marchandises ou un produit ? – Maintenant, nous verrons ces choses encore plus exactement ; tout d'abord j'aimerais seulement dire, ce qui a à se passer là et par qui, quand les prix d'un quelque genre de marchandises sombrent critiques. Là il s'agira de cela que nous prenions une mesure, qui est appropriée à agir contre cette baisse des prix. Il y aura peut être différentes de telles mesures. Mais une d'elles sera celle que nous fassions quelque chose pour accélérer du circuit, de la circulation/échange, du commerce avec les marchandises concernées. Une des mesures sera celle-là – elle ne suffira donc pas encore ; mais nous ne voulons pas nous soucier de cela, si c'est une mesure suffisante ou même correcte, mais il s'agira de cela, que nous, quand les prix sombrent ainsi, faisons ainsi quelque chose qui peut multiplier le chiffre d'affaire.

03006 – Nous devons en fait accomplir quelque chose qui est semblable à influencer l'état du thermomètre ; s'il nous gelait dans la chambre, ainsi nous n'irions pas ainsi à l'état du thermomètre que d'une quelque manière pleine de mystère nous tirions la colonne du thermomètre en longueur ; nous ne nous soucierions pas du tout de la chute du thermomètre, mais nous chaufferions. Nous prenons la chose en main dans un tout autre coin. Là, la chose deviendra pratique et nous devons dire : la science de l'économie de peuple est les deux, une science théorique et une science pratique. Il s'agira seulement de comment nous amènerons ensemble la pratique avec le théorique.

007 – Maintenant, c'est tout d'abord un des côtés de la forme de la science d'économie de peuple. L'autre côté est celui, sur lequel j'avais déjà attiré l'attention il y a de nombreuses années, sans qu'en fait la chose ait été comprise, notamment dans un article que j'avais déjà écrit au début du siècle, qui portait jadis le titre „ Théosophie et question sociale “, qui en fait aurait seulement



eu une signification, s'il avait été saisi par des praticiens, et si on s'était orienté d'après lui. De ce qu'il est resté entièrement inconsideré, je ne l'ai même pas une fois conduit à sa fin et pas laissé publier plus loin. Espérons que ces conférences contribueront à sa plus profonde compréhension. Mais, là nous devons, quand nous voulons comprendre mettre en route une courte considération historique.

008 – Si vous vous reportez quelque peu en arrière dans l'histoire de l'humanité, alors vous trouverez qu'en fait – j'ai déjà indiqué sur cela dans la première conférence – dans les temps anciens, même jusque dans les 15e et 16e siècles, de telles questions d'économie de peuple, comme nous les avons aujourd'hui, n'étaient pas du tout disponibles. La vie de l'économie de peuple, disons par exemple dans l'ancien Orient, s'est jouée en grande partie de façon instinctive, jouée ainsi que certaines conditions sociales étaient parmi les humains qui étaient formatrices des castes, formatrices de classes et sous l'influence de ce qui s'était donné à partir de ces conditions/rapports de relations entre humain et humain, se sont aussi avérés, j'aimerais dire, formant des instincts pour l'art et la manière dont l'être humain individuel a à intervenir dans la vie d'économie de peuple. Pour une grande partie reposaient donc là, les impulsions de la vie religieuse qui en des temps anciens étaient absolument aussi encore ainsi qu'elles visaient en même temps la régulation, l'ordonnance de l'économie. Quand vous examinez historiquement la vie orientale, vous verrez qu'est nulle part de frontière stricte entre ce qui sera interdit religieusement et ce qui devrait être accompli selon l'économie de peuple. Les commandements religieux s'étendaient diversement dans la vie économique, ainsi qu'aussi pour ces anciens temps la question du travail, la question de la circulation sociale des valeurs du travail ne venaient pas du tout en considération. Dans un certain sens le travail était exécuté instinctivement ; et que l'un faisait plus ou moins ne soulevait, dans les temps qui ont précédé la civilisation romaine, aucune question sérieuse, du moins aucune question publique sérieuse. Les exceptions qui sont disponibles à cela, n'entre pas du tout en considération vis-à-vis du cours général de l'évolution de l'humanité. Nous trouvons absolument encore chez Platon une optique sociale telle qu'au fond le travail sera accepté/supporté comme quelque chose d'évident et sera en fait seulement réfléchi sur le social d'impulsions éthiques, pleines de sagesse en dehors du travail qui étaient vues par Platon.

009 – Cela devint toujours de plus en plus autrement, d'autant moins les impulsions religieuses et éthiques immédiates cultivaient/élevaient aussi des



instincts d'économie de peuple, d'autant plus les impulsions religieuses et éthiques se limitaient dans une certaine mesure de plus en plus à la vie morale, devinrent de pures prescriptions pour l'art et la manière dont les humains devraient ressentir les uns pour les autres, comment ils devraient se comporter aux puissances extra humaines et ainsi de suite. Toujours apparu de plus en plus la façon de voir, le sentiment/la sensation parmi les humains que — si j'ai la permission de m'exprimer en image — du haut de la chaire rien n'est à dire sur l'art et la manière de comment on devrait travailler. Et avec cela le travail, en fait l'en-articulation du travail dans la vie sociale, devint pour la première fois une question.

010 – Maintenant cette en-articulation du travail dans la vie sociale n'est historiquement pas possible sans la montée de ce qu'est le droit. Ainsi qu'historiquement, nous voyons naître simultanément l'évaluation du travail pour l'humain individuel et le droit. Pour des époques très reculées de l'humanité, vous ne pouvez en fait pas du tout parler de droit dans le sens où nous le saisissons aujourd'hui, mais vous pouvez en premier alors parler de droit quand le droit se sépare du commandement. Dans les temps les plus anciens le commandement est un unitaire/un tout cohérent. Il contient en même temps tout ce qui est légitime/légal. Alors le commandement sera toujours de plus en plus retiré sur la vie pure de l'âme, et le droit se fait valoir en rapport à la vie extérieure. Cela se déroule à nouveau à l'intérieur d'une certaine période historique. À l'intérieur de cette période historique se sont formés des rapports sociaux entièrement déterminés. Cela conduirait trop loin ici de décrire cela plus exactement ; mais c'est une étude intéressante, d'étudier tout de suite pour les premiers siècles du Moyen Âge, comme d'un côté les rapports de droit, de l'autre côté les rapports de travail se sont séparés des organisations religieuses dans lesquelles ils étaient précédemment plus ou moins absolument inclus, — organisations religieuses au sens large naturellement.

011 – Maintenant cela a des conséquences entièrement déterminées. Aussi longtemps que les impulsions religieuses sont déterminantes pour l'ensemble de la vie sociale de l'humanité, aussi longtemps, l'égoïsme ne crée pas de dommage. Cela est une chose extraordinairement importante aussi pour la compréhension des processus sociaux, d'économie de peuple. L'être humain aimerait encore être égoïste ainsi : quand l'organisation religieuse, comme elle était par exemple dans des domaines déterminés de l'ancien Orient entièrement stricte, quand l'organisation religieuse est ainsi, que l'être humain malgré son égoïsme s'en-articule fructueusement dans la vie sociale, alors l'égoïsme ne



commet pas de dommages ; mais il commence à jouer un rôle à l'instant, où le droit et le travail se distinguent des autres impulsions sociales, des autres courants sociaux. C'est pourquoi, j'aimerais dire, l'esprit de l'humanité aspire inconsciemment dans le temps – où justement le travail et le droit s'émanent, à en finir avec l'égoïsme humain qui maintenant se manifeste et qui devra d'une certaine manière être en-articulé dans la vie sociale. Dans la démocratie moderne, cette aspiration atteint alors simplement son point culminant dans le sens pour l'égalité des humains, pour ce que chacun a son influence sur établir le droit et aussi établir son travail (NDT : les deux fois „ feststellen “).

012 – Mais en même temps que culmine le droit émancipé et le travail émancipé, monte encore quelque chose d'autre qui était d'ailleurs aussi disponible dans les périodes les plus anciennes de l'évolution de l'humanité, mais qui avait alors une toute autre signification à cause des impulsions religieuses et sociales, mais qui tout de suite pour notre civilisation européenne était disponible seulement en une mesure limitée pendant le Moyen Âge, ce qui se développa à la plus haute culmination à partir du temps où justement droit et travail étaient les plus émancipés – et cela est la division du travail/ le partage du travail.

013 – Dans les temps plus anciens de l'évolution de l'humanité, la division du travail n'avait aucune signification particulière parce qu'elle était justement aussi placée dans les impulsions religieuses et que chacun était ainsi qu'elle n'avait pas une telle signification. Mais là où le penchant à la démocratie s'est liée à la division du travail, là commença – cela est en premier monté dans les derniers siècles et au plus haut au 19e siècle -, là la division du travail commença à prendre une signification toute particulière, car la division du travail a une conséquence d'économie de peuple.

014 – Cette division du travail, dont nous apprendrons encore les causes et le cours, conduit finalement à ce que quand nous la pensons tout d'abord abstraitement jusqu'à la fin, ainsi nous devons dire, elle conduit finalement à cela que personne n'utilise pour lui-même ce qu'il produit. Mais parlé selon l'économie de peuple ! Donc que personne n'utilise pour lui-même — parlé selon l'économie de peuple — ce qu'il produit ! Qu'est-ce que cela signifie ? Maintenant je veux vous l'expliquer par un exemple.

015 – Supposez qu'un tailleur confectionne des habits. Il doit évidemment fabriquer des habits pour d'autres gens par division du travail. Il pourrait aussi dire ainsi : je fabrique des habits pour d'autres gens, et mes propres habits je fabrique aussi pour moi. Là il utiliserait donc une partie de son travail pour



fabriquer ses propres habits et l'autre, de loin le plus grand travail, qui reste alors, il l'utiliserait à fabriquer des habits pour d'autres humains. Maintenant, simplement, j'aimerais dire, vu banalement : oui, c'est donc le plus naturel aussi dans la division du travail, que le tailleur se fabrique lui-même ses habits et travaille alors justement comme tailleur pour les autres humains. Mais comment est la chose parlée selon l'économie de peuple ? Vu selon l'économie de peuple, la chose est ainsi : parce que la division du travail est survenue, que donc chaque être humain n'est pas auto-producteur pour toutes ses choses individuelles, par cela que la division du travail est survenue que toujours l'un travaille pour l'autre, par cela s'établit donc une certaine valeur pour les produits et en conséquence de cette valeur aussi un prix. Et maintenant apparaît la question : quand par exemple, par la division du travail, qui donc se poursuit dans la circulation, le circuit du produit, quand donc dans cette division du travail accourue dans le circuit des produits, les produits de tailleur ont une certaine valeur, les produits qu'il fabrique pour lui-même, ont-ils une même valeur d'économie de peuple ou sont-ils peut être plus bon marché ou plus chers ? C'est la question la plus significative. Quand il se fabrique lui-même ses habits, alors reste de côté qu'ils rentrent dans la circulation des produits. Ce qu'il se fabrique pour lui-même, ne prend pas part à la réduction des prix qui sera appelée par la division du travail ; est donc plus cher. Aussi quand il ne paie rien pour cela, c'est plus cher. C'est simplement plus cher pour la raison que, dans ce qu'il a besoin pour lui-même, il est transposé vis-à-vis de la valeur, dans l'impossibilité de consacrer seulement autant de travail qu'il a besoin pour ce qui passe alors dans la circulation.

016 – Maintenant est peut-être nécessaire de se représenter cela plus exactement, mais la chose est déjà ainsi. C'est ainsi, que tout ce qui sert à la fabrication pour soi, parce que cela ne repose pas dans la circulation qui repose à la base de la division du travail, est plus cher que ce qui rentre dans la division du travail. Ainsi que donc, quand la division du travail sera pensée dans son extrémité, on devrait dire : si le tailleur devait travailler seulement pour d'autres humains, alors il atteindrait les prix qui devraient en fait être visés pour les produits de son travail. Et il devrait de son côté s'acheter ses habits chez un autre tailleur, respectivement il devrait se les procurer de la façon dont on se les procure sinon, il devrait se les acheter là où sont vendu des habits.

017 – Mais si vous voyez tout cela ainsi vous devrez vous dire : la division du travail tend à cela qu'absolument plus personne travaille pour lui-même ; mais ce qu'il élabore, tout doit passer aux autres. Ce dont il a besoin doit lui venir



à nouveau en retour de la société. Vous pouvez éventuellement objecter : oui un costume pour le tailleur, quand il l'achète chez un autre tailleur, devrait lui coûter tout de suite autant que quand il le fabrique lui-même, parce que l'autre ne lui fera pas plus cher ou moins cher. Si c'était le cas, il n'y aurait pas de division du travail, du moins, pas de division complète du travail, pour la simple raison que pour ce produit de la confection ne pourrait pas être réunie la plus grande concentration des manières de travailler par le partage du travail. Il n'est donc pas possible que quand la division du travail intervient, justement la division du travail ne s'écoule pas dans la circulation, ainsi que ce n'est donc pas possible qu'un tailleur achète chez l'autre ; mais il doit acheter chez le commerçant. Mais cela produit une toute autre valeur. Quand il fait sa propre robe, il achètera la robe chez lui ; quand il l'achète, ainsi il l'achètera chez le commerçant. Cela fait la différence. Et si la division du travail en rapport avec la circulation rend moins cher, ainsi la robe lui revient moins cher chez le commerçant qu'il peut se la faire lui-même chez soi-même.

018 – Si nous voulons considérer cela d'abord comme quelque chose qui nous conduit à la forme de la théorie d'économie de peuple, nous devons encore regarder une fois tous les faits.

019 – Mais c'est maintenant ainsi que nous considérons immédiatement : plus loin progresse la division du travail, d'autant plus doit venir que toujours l'un travaille pour les autres, travaille pour la société indéterminée, jamais pour soi. Mais cela signifie avec d'autres mots : en ce que la division moderne du travail est montée, l'économie de peuple a été avisée de détruire l'égoïsme complètement (NDT : mit Stumpf und Stiel : avec moignon et tige/pied) en rapport au faire l'économie/à la gestion. S'il vous plaît, ne le comprenez pas comme éthique mais purement économique ! Économiquement l'égoïsme est impossible. On ne peut plus rien faire pour soi, d'autant plus que la division du travail progresse, mais on doit tout faire pour les autres.

020 – Au fond, par les rapports extérieurs, l'altruisme est apparu plus vite comme exigence sur le domaine économique qu'il n'a été compris sur le domaine éthique-religieux. Pour cela il y a un fait historique facilement saisissable.

021 – Le mot égoïsme vous le trouverez comme un assez ancien quand aussi peut-être pas dans la signification abrupte actuelle, mais vous le trouverez comme un assez ancien. Le contraire de cela, le mot altruisme, le penser aux autres, est en fait à peine vieux de cent ans, il a en premier été inventé très tard comme mot, et nous pouvons dire d'après cela — nous ne voulons pas nous appuyer



trop fort sur cet aspect extérieur, mais une considération historique montrerait cela — : la considération éthique n'était encore longtemps pas arrivée à une pleine reconnaissance de l'altruisme, là était déjà la reconnaissance d'économie de peuple de l'altruisme par la division du travail. – Et si nous considérons maintenant cette exigence de l'altruisme comme d'économie de peuple, alors nous avons, j'aimerais dire, ce qui s'ensuit plus loin, immédiatement : nous devons trouver le chemin dans le faire l'économie moderne de peuple, de comment aucun humain n'a à veiller soi-même sur soi, mais seulement pour les autres, et comment de cette manière est veillé au mieux pour chaque individu. Cela pourra être pris comme un idéalisme ; mais je vous rends encore une fois attentifs : dans ces conférences, je vous parle ni idéaliste ni éthique, mais d'économie de peuple. Et ce que j'ai dit maintenant est simplement pensé d'économie de peuple. Non un dieu, non une loi morale, non un instinct dans la vie économique moderne promeut l'altruisme, dans travailler, dans fabriquer des biens, mais simplement la division moderne du travail. Donc une catégorie entièrement d'économie de peuple promeut/exige cela.

022 – C'est à peu près ce que j'avais voulu exposer cette fois-là dans l'essai mentionné : que notre économie de peuple exige plus de nous que nous ne pouvons fournir dans les temps récents comme éthiques et religieux. Là-dessus reposent de nombreux conflits. Étudiez une fois la sociologie des temps présents. Vous trouverez que les conflits sociaux sont à reconduire en grande partie à ce que lors de l'élargissement de l'économie à l'économie du monde, a toujours apparu de plus en plus la nécessité d'être altruiste, d'instituer de manière altruisme les états/les existants sociaux, pendant que les humains n'avaient pas du tout encore compris dans leur penser comment sortir de l'égoïsme, et à cause de cela bâlaient toujours de manière égoïste dans ce qui en fait était là comme une exigence.

023 – Nous arriverons maintenant pour la première fois à la signification entière de ce que je vous ai maintenant dit, quand nous ne nous bornons pas à la seule étude superficielle des faits évidents, mais des faits cachés, masqués. Cette réalité cachée, masquée est qu'à cause de la divergence de la mentalité de l'humanité des temps modernes entre les exigences de l'économie de peuple et les savoir-faire religieux-éthiques est pratiquement dans grande partie de l'économie de peuple que les humains s'approvisionnent eux-mêmes, que donc notre économie de peuple elle-même contredit à ce qui est en fait sa propre exigence par la division du travail. Il ne s'agit pas des quelques autosuffisants d'après le modèle de ce tailleur que j'ai mentionné. Un tailleur



qui se fabrique lui-même ses costumes, nous le reconnâtrons comme un qui mêle à la division du travail ce qui n'y appartient pas. Mais cela est manifeste. Et à l'intérieur de l'économie de peuple moderne est donc masqué que l'humain ne fabrique d'ailleurs absolument pas ses produits pour soi, mais qu'il n'a au fond rien à faire de particulier avec la valeur ou le prix de ces produits, mais vu à partir du processus d'économie de peuple dans lequel les produits se tiennent, a purement à apporter dans l'économie de peuple ce qu'il peut fournir comme valeur par son travail manuel/ son artisanat. Au fond, chaque salarié (NDT :lit. récipiendaire de salaire) au sens ordinaire est aujourd'hui encore un autosuffisant. Il est celui qui donne autant qu'il veut acquérir, qui pas du tout peut donner autant à l'organisme social qu'il est en situation de donner ; parce qu'il veut seulement donner autant qu'il veut acquérir. Car se soigner/se fournir-soi-même signifie, travailler pour son propre gain ; travailler pour les autres signifie, travailler à partir de la nécessité sociale.

024 – En ce qu'aussi loin la division du travail a déjà reçue ses exigences remplies dans les temps récents, l'altruisme est disponible dans les faits : travailler pour les autres ; mais aussi loin cette exigence n'est pas remplie, le vieil égoïsme est disponible qui repose simplement sur ce que justement l'humain doit se fournir lui-même. Égoïsme d'économie de peuple ! On ne remarque habituellement pas cela chez le salarié (NDT : lit. récipiendaire de salaire) ordinaire pour la raison qu'on ne réfléchit pas du tout sur ce pourquoi seront en fait échangées des valeurs ici. Ce que le salarié ordinaire fabrique n'a donc rien à faire avec le paiement de son travail, n'a rien du tout à faire avec. Le paiement, l'évaluation/la valorisation du travail provient de tous autres facteurs ainsi qu'il travaille pour l'acquisition, pour la fourniture par soi-même. Cela est caché, masqué, mais c'est le cas.

025 – Ainsi surgit devant nous une des premières, une des plus importantes questions d'économie de peuple : Comment sortons-nous le travail sur/pour acquisition du processus d'économie de peuple ? Comment plaçons-nous dans le processus d'économie de peuple ceux qui sont aujourd'hui encore de purs acquéreurs ainsi qu'ils ne soient pas acquéreurs, mais travailleurs à partir de la nécessité sociale ? Devons-nous cela ? Sûrement ! Car si nous ne le faisons pas, nous n'en obtiendrons jamais des vrais prix, mais des faux prix. Nous devons en obtenir des prix et des valeurs qui ne sont pas dépendants de l'humain mais du processus d'économie de peuple, qui se donnent dans le fluctuer des valeurs. La question cardinale est la question des prix.



Loi sociale principale et spiritualité oeuvrant unitairement.

L'économie de monde réclame une spiritualité oeuvrant unitairement.

Source [13] : GA 305, pages 217-222, 3/1991, 28.08.1922, Oxford

Traduction : Henriette Bideau *, t

Il nous faut trouver en premier la possibilité de reconnaître ce qui siège dans l'autre d'âme et d'esprit et ce siège en nous, si nous voulons siéger avec eux dans les associations. Nous devons jeter un pont par-dessus les abîmes qui se sont creusées. C'est cela qui est la première exigence.

C'est pourquoi la question sociale dans son sens le plus profond est avant tout une question spirituelle : comment répandons-nous une spiritualité exerçant une action homogène/unitaire/uniforme parmi les humains ? Alors nous pourrions alors nous retrouver dans le domaine économique en associations à partir desquelles la question sociale pourra la première fois se résoudre d'une manière concrète et — il me faut toujours le dire — partielle.

Mais nous pensons aujourd'hui encore selon les anciennes catégories. Nous formons un penser juridique, mais nous ne formons pas encore un penser économique parce que — si paradoxal que cela sonne — penser économique signifie : penser en liberté. En ce temps précisément où une deuxième nature a émergé dans les moyens de production, dans ce temps où l'esprit a entièrement disparu des instruments de travail, des moyens de production, on a besoin justement d'une spiritualité qui ne soit plus créée de la nature, qui ne soit plus créée de la manière, comme elle a été créée dans la théocratie, de ce qui vivait encore plus physiquement dans l'humain, mais qui est conquise librement, et qui a cependant un contenu.

Je sais que ceci sonne tout de suite aujourd'hui aux humains comme le plus utopique qui soit, mais c'est cependant le plus pratique. Vous pouvez encore créer tant et tant de communautés sociales, tant et tant de groupements dans le monde, encore tant et tant de syndicats et de coopératives — avec les concepts, avec le penser, qui à partir du Moyen Age se sont insinués dans les temps modernes, avec le penser, la question sociale ne parviendra pas une fois à prendre son cours/dans le flot, et encore bien moins à une solution partielle. La question sociale est devenue aujourd'hui la question universelle/du monde.

[...]



C'est cela qu'il faut ressentir avec tout son cœur comme l'impulsion fondamentale de l'organisme social en notre temps qui, en fait, est déjà l'organisme monde/universel ; mais que partout on voit partout purement en fait au sens national. Et c'est pourtant ce qui aujourd'hui devrait devenir clair pour l'humanité : qu'avant tout on a besoin de quelque chose qui crée le pont entre des abîmes qui sont là dans l'ordre social.

Pourquoi parlons-nous tant de la question sociale aujourd'hui ? Parce que nous sommes devenus anti-sociaux de part en part. On parle ordinairement théoriquement le plus souvent de ce qui n'est pas là dans la sensibilité et dans l'instinct. Ce qui est là dans la sensibilité et dans l'instinct, là-dessus on ne parle pas théoriquement. Si une sensibilité sociale était dans l'humanité, on entendrait parler terriblement peu de théories sociales et d'agitations sociales. L'humain devient un théoricien dans un domaine quelconque quand il n'a pas quelque chose. En fait, les théories ont toujours pour contenu ce qui n'est pas réel. Mais nous devons rechercher aujourd'hui la vie réelle, c'est ce qui importe avant tout. Cela exige plus de peine que d'inventer une théorie. Mais le progrès humain n'avancera en rien quand il ne se trouve pas réellement dans la vie ; car c'est l'esprit théorique qui a fissuré notre monde aujourd'hui, qui amène notre civilisation près de chaos ; c'est l'esprit théorique. Et l'esprit de vie, unique et seul, il nous pourra nous conduire plus loin.

C'est cela, je dois le dire encore une fois, que l'on devrait ressentir profondément dans le cœur comme l'impulsion fondamentale de la question sociale du présent. Quand nous comprenons comment les humains trouveront à nouveau les humains, alors nous aurons la possibilité de guider aussi la réalité sociale dans la direction correcte. [...]

Il s'agit de ce qu'avec la même force on œuvre hors de l'industrialisme, mais auquel on doit apporter maintenant une libre spiritualité, comme par la théocratie avec l'agriculture, et on a pu agir autrefois par la jurisprudence avec le commerce (NDT : „Händlertum“, disons... règne des commerçants). Ainsi, il s'agit que l'être humain parvienne à une manière de penser sociale, à des connaissances sociales et des concepts sociaux qu'on ne reçoit pas quand on en ne renonce pas à des concepts abstraits comme „capital“, „plus-value“, et ainsi de suite. Des concepts sociaux, on peut les recevoir uniquement et seulement quand on ajoute au machinal froid la chaleur, la spiritualité révélatrice. Et tout de suite ceux-là qui vont et viennent parmi les machines, ils veulent, quand aussi ils ne le savent pas, une spiritualité réelle, afin qu'ils n'aient pas seul le



vieux matérialisme, avec lequel sinon ils emplissent leur cœur, uniquement et seul.

Au village et à l'église sont venus s'ajouter la campagne et la ville. Ils étaient dominés par une pensée sociale. La fabrique n'appartient plus à la ville. La fabrique est une structure sociale nouvelle. Mais la fabrique est aussi, comme un démon particulier de/hors l'ordre entier du monde. La fabrique n'a plus rien de spirituel à soi. Là le spirituel devra être apporté à partir de l'autre côté. C'est pourquoi tout de suite la question sociale des jours actuels est au sens le plus éminent une question spirituelle. Nous devons trouver la possibilité pas seulement de mettre notre nez dans la misère des prolétaires, mais nous devons trouver une spiritualité qui sort de notre cœur tout naturellement, mais qui aussi sort du cœur de celui, et quand c'est l'humain de l'état/du rang le plus inférieur, auquel nous parlons. Ainsi que le soleil brille pour tous les humains, ainsi brille cela qui est la véritable/réelle spiritualité pas pour tel ou tel rang, pour telle ou telle classe, ne conduit pas telle ou telle lutte de classe ou de rang, mais pour tous les humains. Et que tous les humains en tant qu'individus puissent entrer dans l'histoire, c'est ce qu'exige le grand moment de l'histoire du monde du présent.

Cercle commun de représentations des preneurs de travail et donneurs de travail.

Source [1] : GA 023, pages 094-098, 6/1976, 28.04.1919, Stuttgart

Traduction : Un groupe *, éd. anthroposophiques romandes

L'activité d'entrepreneur peut intervenir d'une manière saine dans l'organisme social seulement quand, dans l'organisme social, agissent ces forces de vie qui permettent aux facultés individuelles de l'humain de se manifester de la façon la meilleure possible. Cela peut seulement avoir lieu quand est disponible un domaine de l'organisme social qui donne aux capables la libre initiative de faire usage de ses facultés et rend possible chez d'autres humains, le jugement de la valeur de ces mêmes facultés par une libre compréhension. On voit, l'activité sociale d'un humain par du/le capital appartient à ce domaine de l'organisme social dans lequel la vie de l'esprit, soigne la législation et l'administration. Si l'Etat politique interfère dans cette activité, l'incompréhension envers les facultés individuelles sera nécessairement co-déterminante sur leur efficacité. Car l'Etat politique doit reposer et il doit transposer en efficacité



ce qui disponible dans tous les humains comme égales/mêmes exigences de vie. Dans son domaine, il doit laisser venir tous les humains au faire valoir/à la revendication de leur jugement. Pour ce qu'il a à accomplir, la compréhension ou l'incompréhension pour des facultés individuelles n'entre pas en ligne de compte. De ce fait, ce qui en lui vient à la réalisation n'a la permission d'avoir aucune influence sur l'activité des facultés humaines individuelles. La perspective sur l'avantage économique devrait pouvoir être tout aussi peu déterminante pour les répercussions des facultés individuelles rendues possibles par le capital. Beaucoup d'observateurs du capitalisme attachent une grande importance à cet avantage. Ils croient que seul par l'attrait de cet avantage les facultés individuelles pourront être mises en activité. En tant que „praticiens“, ils en appellent à l'„imparfaite“ nature humaine qu'ils prétendent connaître. Toutefois à l'intérieur de cet ordre de société qui a conduit au contexte présent, la vue sur des avantages économiques a acquis une signification qui va profondément. Mais ce fait est justement pour une part non négligeable la cause des contextes qui pourront être vécus maintenant. Et ces contextes pressent au développement d'une autre motivation pour l'exercice des facultés individuelles. Cette motivation devrait reposer dans compréhension sociale s'écoulant d'une vie saine de l'esprit. L'éducation, l'école, armeront l'être humain, à partir de la force de la vie libre de l'esprit, de motivations qui l'amèneront à réaliser, grâce à cette compréhension sociale qui lui est inhérente, ce vers quoi ses capacités individuelles le poussent.

[03/07] Une telle opinion n'a pas nécessairement besoin d'être une exaltation rêveuse (NDT : Schwarmgeisterei : une spiritualité d'essaim, la nuance est probablement dans la dimension de phénomène social de cette exaltation que le précédent traducteur ne voit pas). Certes, l'exaltation a apporté des malheurs incommensurables dans le domaine du vouloir social, comme dans d'autres. Mais, comme on peut le constater par ce qui précède, la façon de voir exposée ici ne repose pas sur la croyance insensée que „l'esprit“ opérera des miracles lorsque ceux qui pensent l'avoir en parleront le plus possible ; mais elle provient de l'observation de la libre coopération des humains dans le domaine spirituel. Cette coopération obtient par sa propre entité, une empreinte sociale quand elle peut seulement se développer véritablement libre.

[03/08] Seule la façon non libre de la vie de l'esprit a jusqu'à présent pas laisser monter cette empreinte sociale. A l'intérieur des classes dirigeantes, les forces spirituelles se sont développées d'une façon qui ont confiné/enfermé



les prestations de ces forces de manière antisociale à l'intérieur de certains cercles de l'humanité. Ce qui a été produit à l'intérieur de ces cercles pouvait seulement être apporté à l'humanité prolétarienne de manière artificielle. Et cette humanité ne pouvait puiser aucune force de soutien de l'âme de cette vie de l'esprit car elle ne prenait pas vraiment part à la vie de ce bien de l'esprit. Les institutions pour un „enseignement populaire“, pour „mettre à la portée du peuple“ des jouissances artistiques et autres choses semblables, ne sont en vérité aucun moyen pour répandre le bien de l'esprit dans le peuple, aussi longtemps que ce bien de l'esprit gardera le caractère qu'il a adopté dans les temps récents. Car le peuple ne se tient pas dans la vie de ce bien de l'esprit avec la plus intime part de son être. Il lui est seulement rendu possible, dans une certaine mesure de regarder dessus d'un point de vue qui repose à l'extérieur de celui-ci. Et ce qui est valable de la vie de l'esprit dans un sens étroit, cela a sa signification aussi dans celles des ramifications de l'action spirituelle qui, qui sur la base du capital affluent dans la vie économique. Dans l'organisme social sain, le travailleur prolétaire ne doit pas se tenir à sa machine, et seulement être touché par son animation, pendant que le capitaliste est le seul à savoir quel est le destin de la marchandise fabriquée dans le circuit de la vie de l'économie. Le travailleur devrait pouvoir avec pleine participation à la chose pouvoir développer des représentations sur la façon dont il prend part à la vie sociale en ce qu'il travaille à la production des marchandises. Des réunions/entretiens, qui doivent être compris dans le temps de travail au même titre que le travail lui-même, devraient être régulièrement organisées par l'entrepreneur, dans le but de développer un cercle de représentations communes qui entoure l'employeur et l'employé. Une saine activité de cette sorte engendrera chez le travailleur la compréhension qu'une activité correcte du gestionnaire/administrateur du capital promeut elle-même l'organisme social et avec cela du travailleur, qui en est un membre. L'entrepreneur sera amené, par une telle publication de la direction de son entreprise visant une libre compréhension, à un comportement libre de reproches.

[03/09] Seul celui qui n'a pas le sens de l'effet social de l'expérience intérieure d'union vécue en commun lors de la réalisation d'une chose, tiendra ce qui vient d'être dit pour dénué d'importance. Mais celui qui a un sens pour ces choses saisira que la productivité économique se trouve stimulée lorsque la direction de l'entreprise reposant sur le capital a ses racines dans la vie libre de l'esprit. Le pur intérêt disponible porté au capital à cause du profit, et de



sa multiplication, peut seulement alors, quand cette condition préalable est remplie, faire place à l'intérêt objectif pour l'élaboration de produits et à la venue en l'état de prestations.

La fabrique a besoin d'une vie de l'esprit commune.

Source [12] : GA 189, pages 133-135, 3/1980, 07.03.1919, Dornach

Traduction : F. Germani, www.triarticulation.fr

Comment par exemple la vie de l'esprit dépasse-t-elle dans la vie de l'économie avec son activité? Dans la vie de l'économie, qu'est donc en fait disponible de l'esprit bien correctement économique? Savez-vous, ce que c'est? C'est tout de suite le capital. le capital est l'esprit de la vie de l'économie. Et une grande partie des dommages de notre temps actuel repose sur ce que l'administration du capital, la fructification du capital est retirée à la vie de l'esprit. Il s'agit tout de suite de ce que le rapport, disons du travaillant corporellement à cela avec aide de l'organisant du capital, pourra être justement traité ainsi dans l'organisme social sain comme un pur, rapport de confiance reposant sur une compréhension mutuelle, comme, par exemple, le choix de l'école libre. Dans l'organisme social sain ne peut pas du tout continuer à subsister cette fermeture entre l'entrepreneur et le travailleur. Aujourd'hui le travailleur se tient à la machine et ne sait pas, ce qui se passe à la machine. De cela il propulse naturellement une allotria (NDT : „de sorte étrangère, chose n'appartenant pas à l'objet “ Dans la philosophie grecque, tout ce qui détourne l'attention des humains de ce qui est réel. Par extension probablement aujourd'hui, tout ce qui relève de l'action hors sphère du travail, c'est à dire de notre vie de l'esprit pour les autres. Il s'agit de ce qui est permis par le temps „ libre “ qu'il s'agit de loisir ou d'action militante ailleurs que là où on collabore au quotidien. C'est toute la question de la nature réelle de ce qu'on construit par le „ bénévolat “ et appelle aujourd'hui la „ société civile “, voire la „ démocratie “) en dehors de la fabrique. Et l'entrepreneur à nouveau a sa vie propre – je vous l'ai décrit auparavant -, comment cela en est sorti, que les apprentis avec de profonds cernes sous les yeux marchaient alentour et avaient des tubéreuses (?) au lit, quand ils dormaient. L'entrepreneur conduit la vie de l'esprit détachée – détachée justement pour d'autres, pas pour lui. Mais une certaine vie de l'esprit doit avancer, qui ne sépare pas le travaillant corporellement et le travaillant spirituellement – alors le capitalisme est placé sur une base sociale, toutefois



pas comme les esprits nébuleux du présent pensent, mais par ce que maintenant serait vraiment créée une possibilité, que chaque travailleur particulier dans un contexte d'esprit se tient avec tous ceux qui organisent son travail et à nouveau transfèrent le produit de son travail dans l'organisme social ou même dans le monde entier.

Cela doit être considéré comme une nécessité que justement ainsi que sera travaillé à la machine, justement ainsi régulièrement en des heures de réunion/d'entretiens entre l'entrepreneur et le travailleur seront discutés les rapports d'affaire, ainsi que perpétuellement le travailleur ait très exactement la vue d'ensemble sur ce qui se passe – c'est cela qui pour l'avenir devra être ambitionné – et l'entrepreneur à nouveau est à tout moment dans la nécessité de se découvrir devant le travailleur et discuter avec lui de tous les détails, ainsi qu'une vie de l'esprit commune entoure la fabrique, l'entreprise. Il s'agit de cela. Car c'est en premier possible, qu'en ressorte ce rapport sur la base duquel le travailleur se dit : oui, il est aussi nécessaire que moi, car que devrait être mon travail dans l'organisme sociétal, quand il n'est pas là ? Il place mon travail à la place correcte. – Mais l'entrepreneur sera aussi dans la nécessité, de placer vraiment ce travail à la place correcte et lui laisser arriver le sien, car tout sera transparent.

Là vous voyez, mes chers amis, comme dans l'œuvre du capitalisme doit jouer la vie spirituelle. Et tout l'autre est aujourd'hui un pur bavardage, une pure spiritualité nébuleuse/d'essai. Un sain rapport entre le travail et le capital ne pourra pas être amené de manière socialo-bureaucratique, mais simplement par ce que par une vie de l'esprit commune, celui qui a les facultés individuelles à cela, sur ce domaine, donc capitalistiquement, peut aussi vraiment produire, peut fructifier ses facultés individuelles pour l'organisme social sain et lui viendra en vis-à-vis de la libre compréhension de celui qui travaillera corporellement. De la compréhension pourra apparaître pour l'initiative des facultés individuelles, qui dans la libre vie de l'esprit sont du début socialisées, qui seulement aujourd'hui agissent anti-socialement, parce que nous sommes dans des conditions non-naturelles. Sur la libre initiative des facultés individuelles et sur la libre compréhension ; qui doit venir au-devant des prestations des facultés individuelles, doit reposer la socialisation ; il n'y en a pas d'autre.



Phénomène social primordial - 1918.

La pleine liberté appartient à l'écouter.

Source [5] : GA 054, pages 196-197, 2/1983, 23.11.1905, Berlin

Traduction : F. Germani, www.triarticulation.fr

Être tolérant s'appelle au sens de science de l'esprit encore autre chose que ce qu'on comprend ordinairement là-dessous. Cela signifie, de veiller aussi à la liberté des pensées de l'autre. Repousser un autre de sa place est une muflerie, mais quand on fait la même chose en pensées, ainsi ne vient à personne que c'est un tort. Nous parlons certes beaucoup de l'estime de l'opinion étrangère, mais ne sommes pas enclins à laisser valoir cela pour nous-même.

Un mot n'a pour nous presque pas de signification, on l'entend, mais ne l'a quand même pas entendu. Mais nous devons apprendre à écouter avec l'âme, à saisir les choses les plus intimes avec l'âme. Toujours est d'abord disponible en l'esprit ce qui sera plus tard dans la vie physique. Nous devons réprimer notre opinion pour écouter entièrement l'autre, pas purement le mot, mais même la sensation, aussi quand en nous devrait se manifester la sensation que ce que l'autre dit est faux. Il est beaucoup plus de plénitude de la force de pouvoir écouter, aussi longtemps que l'autre parle, que de lui tomber dans la parole. Cela donne une tout autre compréhension mutuelle. Vous sentez alors comme si l'âme de l'humain vous trans-réchauffait, trans-éclairait quand vous venez à elle en cette tolérance absolue. Nous ne devons pas purement accorder la liberté de la personne, mais la pleine liberté, oui nous devrions estimer même la liberté de l'opinion étrangère. Cela est seulement un exemple pour beaucoup. Celui qui tombe dans la parole de l'autre, il fait, vu d'une conception du monde spirituel, quelque chose de semblable à celui qui donne un coup de pied à l'autre. Qu'on l'amène à cela de comprendre que c'est une bien plus forte influence, de tomber dans la parole de l'autre ; que de lui donner un coup de pied, alors on vient à de comprendre la confrérie jusque dans l'âme, alors elle devient un fait. C'est la grandeur du mouvement de science de l'esprit qu'il

nous apporte une nouvelle foi, une nouvelle conviction des forces spirituelles qui fluent d'humain à humain.

Pulsions sociales et antisociales dans la pensée, le sentiment et la volonté

Source [11] : GA 186, pages 088-110, 3/1990, 06.12.1918, Dornach

Traduction : Marie-France Rouelle et Gudula Gombert *, Dervy

04001 – Récemment, j'ai expressément insisté – quand nous prenons la parole à nouveau ainsi que je l'ai jadis mentionnée – un état paradisiaque sur le plan physique est impossible, que par cela les prétendues solutions à la question sociale, lesquelles plus ou moins consciemment ou inconsciemment veulent instaurer un tel état de paradis sur le plan physique, qui de surcroît devrait être un durable, – que toutes ces prétendues solutions de la question sociale doivent reposer sur des illusions. Dans la lumière de cette donnée que je vous prie de bien vouloir accueillir toutes les explications que je fais à propos des événements actuels. Car dans la réalité actuelle repose sans doute une exigence déterminée que l'on peut nommer comme l'exigence vers une formation sociale des conditions humaines /rapports humains. Il s'agit seulement de ce qu'on rende pas cette question question abstraite, qu'on ne prenne pas cette question au sens absolu, mais, comme je le disais déjà la dernière fois, qu'à partir des connaissances issues de la science de l'esprit on se procure un avis sur ce qui tout de suite est nécessaire à notre époque. Nous voulons maintenant discuter encore quelques choses qui des conditions préalables de la science spirituelle est tout de suite nécessaire à notre temps.

04002 – Ce qui habituellement aujourd'hui sera en fait négligé dans la plus vaste étendue quand on parle de question sociale ou des revendications sociales de notre temps, c'est que conformément aux exigences de notre temps, la question sociale ne pourra en aucun cas être saisie sans une connaissance plus intime de l'être humain. On peut bien imaginer quels programmes sociaux on veut, on peut vouloir introduire encore ainsi des contextes sociaux idéaux, tout cela doit rester stérile quand il ne s'agit pas de comprendre l'être humain en tant que tel, quand on ne part pas de la connaissance la plus intime de l'humain. J'ai rendu attentif que l'articulation sociale dont j'ai parlée, cette tri-articulation sociale que je devais présenter comme une exigence de notre temps au sens le plus éminent, vaut justement pour l'époque actuelle, vaut tout de suite pour le temps actuel parce qu'elle prend en considération dans



chaque détail la connaissance de l'être humain, tel qu'il est maintenant, à ce moment donné de la cinquième époque postatlantéenne. Et c'est aussi à partir de ce point de vue que je vous prie de considérer toutes les explications que je ferai.

04003 – Avant toutes choses vient en question qu'un ordre social tel que l'exige les actuelles conditions n'est pas à établir sans qu'on devienne conscient de la chose suivante : cet ordre social est lié au fait que l'être humain lui-même se reconnaisse dans sa relation au social. On peut dire : de toutes la connaissance des humains est assez la plus difficile, c'est pourquoi donc aussi dans les anciens mystères le „connais-toi toi-même“ fut fixé comme le but le plus élevé de l'aspiration à la sagesse. Ce qui deviendra aujourd'hui tout particulièrement difficile à l'humain est de comprendre tout ce qui est efficacité en lui du cosmos , tout ce qui oeuvre en lui. L'humain aimerait le plus volontiers se représenter lui-même aussi simple que possible, parce que, aujourd'hui qu'il est tout de suite aujourd'hui devenu particulièrement paresseux dans son penser, dans ses représentations. Mais l'être humain n'est justement pas un être simple,. Contre cette réalité se laisse justement rien faire une quelque chose par arbitraire dans les représentations. L'humain est avant toutes choses aussi en relation sociale pas un être simple.. Et c'est tout de suite en relation sociale un être qu'il aimerait infiniment bien ne pas être, il aimerait infiniment être autrement qu'il est. On peut dire : l'être humain s'aime donc en fait énormément. Cela est déjà une fois ; pas à contester :l'être humain s'aime énormément lui-même. Et c'est par cet amour de lui-même qu'il fait de la connaissance de soi une source d'illusions. Ainsi l'homme aimerait ne pas s'avouer qu'il est seulement un être social pour moitié, qu'il est pour l'autre moitié un être antisocial.

04004 – S'avouer cela sec et énergique, que l'humain est en même temps un être social et antisocial, c'est une exigence fondamentale de la connaissance sociale de l'être humain. On a beau dire : Je m'efforce de devenir un être social ; – on doit aussi le dire, car sans qu'on soit un être social, on ne peut absolument pas vivre correctement avec des humains. Mais en même temps repose dans la nature humaine, être perpétuellement à lutter contre le social, d'être perpétuellement un être antisocial.

04005 – Nous avons bien des fois considéré l'être humain, à propos des sujets les plus divers, selon la nature ternaire de son âme : penser ou faculté de représentation, ressentir et vouloir. Réexaminons-le à nouveau aujourd'hui sous ces trois aspects, mais cette fois en relation sociale. Mais avant toutes choses on doit se rendre clair en rapport à la faculté de représentation, le



penser que dans le représenter, dans ce penser repose une source infiniment pleine de signification de l'antisocial de l'humain. En ce que l'être humain est simplement un être pensant, il est un être antisocial. Ici, seule la science de l'esprit peut arriver à la vérité sur ces choses. Car seulement la science de l'esprit peut répandre quelque lumière sur la question : Comment nous tenons nous alors absolument comme être humain en nos relations d'autres humains ? Quand est alors dans une certaine mesure établi le rapport [85] correct d'être humain à être humain pour la conscience ordinaire, quotidienne, mieux dit, pour la vie ordinaire, quotidienne ? Oui, voyez-vous, quand ce rapport correct est établi entre humain et humain, alors est aussi là sans aucun doute l'ordre social. Mais maintenant repose – on aime donc dire : de manière malheureuse pour l'âme, mais celui qui sait dit : de manière nécessaire – le fait particulier que nous développons un rapport correct d'être humain à être humain seulement dans le sommeil. Seulement quand nous dormons nous établissons un rapport correct, sans fard, d'humain à humain. Dès l'instant où vous avez paralysé la conscience diurne habituelle, où vous vous trouvez dans l'état entre l'endormissement et le réveil, dans le sommeil sans rêve, là, vous êtes un être social — je parle maintenant en rapport au représenter, au penser. Dès l'instant où vous vous réveillez, vous commencez par le représenter, par le penser à développer des impulsions antisociales. On doit se penser seulement, comme compliquées deviennent par là les rapport de société qu'en fait l'humain se comporte correctement envers l'autre humain seulement dans le sommeil. J'y ai évoqué cela d'autres points de vue différemment. J'ai par exemple évoqué qu'on a beau être chauvin, nationaliste à l'état de veille, dès qu'on est endormi, on est tout de suite transposé parmi ces humains, on est ensemble avec ceux, nommément avec leur esprit de peuple, qu'on hait le plus souvent lorsqu'on est éveillé. Contre cela ne se laisse rien faire. Le sommeil est un régulateur social. Mais parce que la science moderne ne veut absolument rien savoir sur le sommeil, ainsi elle n'inclura donc encore longtemps pas dans ses considérations sociales ce que j'ai justement dit maintenant.

04006 – Mais par le penser nous sommes dans l'état éveillés encore transporté dans un autre courant antisocial. Supposez que vous soyez en face d'un autre humain. On se tient donc seulement en face de tous les humains parce qu'on est en face de l'individu. Vous êtes un humain pensant, naturellement, sinon vous ne seriez pas un être humain si vous n'étiez pas un humain pensant. Je parle maintenant seulement du penser ; nous parlerons ensuite du ressentir et du vouloir, – du point de vue du ressentir et du vouloir, on peut objecter quelque chose, mais du point de vue de la représentation, ce que je dis maintenant



est exact. En ce que comme humain se représentant, pensant vous vous placez vis-à-vis d'un autre, se passe cette chose singulière, que simplement par le rapport réciproque qui se forme entre humain et humain, dans votre subconscient le soucis est disponible d'être endormi par cette autre humain. Et vous êtes serez pour ainsi dire endormi par l'autre humain dans votre subconscient. Voyez-vous, c'est le rapport normal d'être humain à être humain que lorsque nous nous rencontrons, l'un est toujours dans l'effort — le rapport est naturellement réciproque — d'endormir le subconscient de l'autre. Et que devez vous faire en conséquence comme humain pensant ? Tout ce que je raconte en ce moment va bien entendu de soi dans le subconscient, mais n'en va pas moins vraiment de soi. C'est une réalité, quand aussi celui ne s'élève pas dans la conscience ordinaire. Quand donc, lorsque vous rencontrez un humain, il vous endort, cela signifie, il endort votre penser, pas votre ressentir et votre vouloir. Mainrenant vous devez, si vous voulez rester un humain pensant, vous défendre intérieurement contre cela. Vous devez activer votre penser. Vous devez passer outre l'endormissement. Le faire-face-à-un-autre-être-humain signifie toujours : se rendre éveillé, se réveiller, se détacher de ce que l'autre veut avec nous.

04007 – Voyez-vous, de tels faits se passent dans la vie, et on comprend seulement la vie quand on la contemple selon la science de l'esprit. Parlez seulement avec un humain, oui, seriez vous seulement ensemble avec un humain, ainsi cela signifie que vous devez vous maintenir perpétuellement éveillé contre son souci de vous endormir en rapport à votre penser. Cela ne monte certes pas dans la conscience ordinaire, mais il œuvre dans l'humain comme impulsion antisociale. Dans une certaine mesure, chaque être humain se présente à nous comme un ennemi de se représenter, comme un ennemi de notre penser. Nous devons donc protéger notre penser contre l'autre. Cela conditionne qu'en rapport au représenter, au penser, nous sommes des êtres antisociaux à un haut degré, et pouvons seulement nous éduquer à des êtres sociaux absolument. Si nous n'étions pas contraints d'exercer perpétuellement cette défense contre les autres humains, par l'éducation, par une autodiscipline, par la nécessité dans laquelle nous vivons, alors nous pourrions grâce à notre penser être des êtres sociaux. Mais parce que nous devons l'exercer, il nous faut avant tout bien comprendre que nous pouvons devenir êtres sociaux par éducation de nous-même, mais qu'au départ, comme humains pensants, nous ne le sommes pas de nature.



04008 – Mais d’après cela vous verrez aussi que sans sur l’âme, sur le fait que l’humain est un être pensant, ne se laisse absolument rien dire sur la question sociale, car la question sociale intervient dans la grande intimité de la vie humaine. Quiconque ne tient pas compte de ce que l’humain en ce qu’il pense, développe simplement des impulsions antisociales, celui-là n’arrive à aucune élucidation sur la question sociale. Pendant le sommeil, c’est facile, puisque de toute façon nous sommes endormis. Le pont entre tous les humains peut s’édifier. A l’état de veille, l’autre humain aspire, en ce qu’il nous fait face, à nous endormir afin que le pont jusqu’à lui puisse être construit, et justement ainsi nous faisons vis-à-vis de lui. Mais [87] nous devons nous défendre contre cela, sans quoi notre conscience pensante serait simplement tuée dans notre échange avec des humains.

04009 – Il n’est donc pas si simple d’avancer des exigences sociales, car la plupart des humains qui avancent des exigences sociales, n’ont pas du tout conscience combien l’antisocialisme est profondément ancré dans la nature humaine. Et avant toutes choses, l’être humain n’est pas enclin à se dire pareille chose comme connaissance de soi. Cela pourrait donc lui devenir facile s’il admettait tout simplement qu’il n’est pas seul un être antisocial, mais qu’il a cela en commun avec tous les autres humains. Mais chaque humain a quand même ainsi un peu en secret, même s’il admet qu’en général l’être humain en tant que penseur est un être antisocial, un jugement de réserve pour soi : mais je suis une exception. Quand aussi il ne se l’avoue pas complètement, mais en secret point toujours dans la conscience ainsi un petit peu cela : Je suis l’exception, ce sont les autres qui sont antisociaux en tant que penseurs. Les humains auront beaucoup de mal à prendre au sérieux qu’en tant qu’être humain on ne peut pas „être“ quelque chose, mais doit perpétuellement „devenir“ quelque chose. Mais c’est quelque chose qui est pourtant profondément pendant aux choses que nous pouvons tout particulièrement apprendre à notre époque.

04010 – Aujourd’hui, il est donc possible de montrer ce qu’on n’a pas voulu faire il y a encore cinq ou six ans, que certains maux et insuffisances de la nature humaine s’étendent sur la Terre entière, car il ne se sont que trop manifestés, ces maux et insuffisances. Les humains cherchent à se leurrer sur cette nécessité de devenir quelque chose. Ils cherchent avant tout à ne pas attirer l’attention sur ce qu’ils veulent devenir, mais sur ce qu’ils sont. On trouvera maintenant qu’un grand nombre des membres de l’Entente et d’Amérique sont satisfaits de ce qu’ils sont, uniquement parce qu’ils sont justement membres de l’Entente ou Américains. Nul besoin pour eux de devenir quoi que ce soit, ils



ont juste à montrer combien ils se différencient des méchants qui vivent dans les pays d'Europe centrale, combien ceux-ci sont noirs tandis qu'eux seuls sont blancs. Cet état d'esprit a propagé sur quasiment toute la planète une illusion humaine laquelle, naturellement, se vengera de façon terrible avec le temps. Ce vouloir-être quelque chose et ne-pas-vouloirdevenir, c'est quelque chose qu'on à l'arrière-plan de l'hostilité développée à l'égard de la science de l'esprit.

Car la science de l'esprit ne peut rien d'autre que de montrer à l'être humain qu'on doit perpétuellement devenir quelque chose, qu'on ne peut être une quelque chose d'achevé grâce à ceci ou cela. L'être humain se trompe de la manière la plus effroyable sur soi-même quand il croit pouvoir montrer quelque chose d'absolu qui supposerait chez lui quelque perfection particulière. Tout ce qui n'est pas en devenir provoque chez l'humain une imperfection, et non une perfection. Et ce que je vous ai dit en rapport à l'humain comme penseur, et des impulsions antisociales fabriquées/produites par cela, cela a encore un autre côté important.

04011 – Voyez-vous, l'être humain plane dans une certaine mesure entre social et antisocial ainsi qu'il plane entre le veiller et le dormir – on pourrait aussi dire : le dormir est social, le veiller est antisocial-, et comme pour une vie saine il doit planer entre le veiller et le dormir, ainsi il doit planer entre le social et l'antisocial. Mais c'est tout de suite cela qui vient en considération extraordinairement fort pour la vie de l'humain. Car par cela, l'être humain peut tendre plus ou moins vers l'un ou l'autre, comme on peut donc même tendre à dormir ou veiller. Il y a des humains qui dorment au-delà de la mesure, qui donc, dans le contexte de pendule dans lequel doit être l'être humain entre veiller et dormir, se tournent justement vers un côté de la balance. Ainsi l'être humain peut aussi cultiver en soi plus les impulsions sociales ou plus les antisociales. Par cela les humains sont individuellement différents, l'un soigne plus les impulsions sociales, l'autre plus les antisociales. On peut quand dans une certaine mesure on a une connaissance de l'humain, bien différencier les humains d'après cela. Ils se divisent exactement en deux groupes : ceux qui penchent ces deux classes. Les uns sont plus enclins à l'être social, les autres plus à l'antisocial.

04012 – Maintenant je disais : ça a encore un autre côté -, car l'antisocial est pendant de ce que nous nous protégeons nous-mêmes devant l'être-endormi. Mais autre chose est en lien avec cela. C'est que cela nous rend malade. Quand aussi pas très perceptibles – mais parfois aussi très perceptible – des maladies en apparaissent, aux causes de maladie appartient l'être antisocial.



Ainsi que pourra facilement vous être compréhensible que l'être social a en même temps quelque chose qui rétablit la santé, quelque chose de vivifiant. Mais vous en voyez comment la nature humaine est étrange. L'être humain ne peut se rendre sain par l'être social sans s'endormir dans une certaine mesure. En ce qu'il s'arrache de l'être social, il fortifie sa conscience pensante, mais devient antisocial. Mais avec cela il paralyse aussi les forces rétablissant la santé qui sont dans son subconscient, dans son organisme. Ainsi jouent dans la constitution de vie saine ou malade, ce qui est disponible dans l'humain d'impulsions sociales et antisociales. Qui développe la connaissance de l'être humain d'après cette direction pourra trouver pourra reconduire un grand nombre de maladies plus ou moins réelle sur l'être antisocial de l'humain. Plus qu'on le croit être malade pend ensemble avec l'être antisocial de l'humain, nommément ces maladies qui sont donc bien souvent de réelles maladies, mais qui vont plutôt s'extérioriser par exemple en „lubies“, de toutes sortes de persécutions de soi-même ou la persécution d'autres, ou bien encore dans l'„ être bizarre “[89], dans la dépendance, de „ manger jusqu'au bout “ ceci ou cela. Tout cela est pendant avec une constitution organique non saine, mais se développe progressivement lorsqu'on tend fortement vers les impulsions antisociales.

« « « « « « « «

04013 – En somme, on devrait voir très clairement qu'il y a là un grand mystère touchant à la vie. Ce mystère est d'une importance extraordinaire, tant pour l'éducateur que pour l'éducation humaine de soi. Le connaître de façon vivante, et pas purement en théorie, signifie recevoir l'impulsion de prendre énergiquement sa vie en main, de réfléchir à la façon de triompher de l'antisocial, de le ressentir afin de le dépasser. Maints humains se guériraient non seulement de leurs lubies, mais aussi de toutes sortes d'états maladifs, s'ils analysaient leurs impulsions antisociales. Mais il faut le faire sérieusement, sans amour-propre, car cela est d'une importance considérable pour la vie. Voilà pour le social et l'antisocial de l'être humain, en rapport au représenter ou le penser.

04014 – Lmaintenant l'être humain est, en dehors de cela, un être ressentant et, avec le ressentir c'est maintenant à nouveau une choses singulière. Aussi en rapport au ressentir l'être humain n'est là pas si simple qu'il aimerait volontiers se le représenter. Le sentiment d'humain à humain a nommément une particularité paradoxale. Le sentir a la particularité qu'il est d'abord enclin à nous donner une sensation faussée d'autrui. La première inclinaison dans



le subconscient de l'être humain dans l'échange d'humain à humain consiste toujours là dedans que nous émerge dans le subconscient une sensation faussée de l'autre humain, et dans la vie, il nous faut en premier toujours combattre cette fausse sensation. Le connaisseur de la vie remarquera très facilement que des humains qui ne sont pas enclins à se mettre à la portée des autres avec intérêt pestent en réalité contre presque tous les humains, du moins au bout d'un certain temps. Cela est une particularité d'un grand nombre. On aime l'un ou l'autre humain un temps durant ; mais quand ce temps est passé alors se manifeste ainsi quelque chose dans la nature humaine et commence à maugréer n'importe comment, à avoir quelque chose contre lui. On ne sait souvent pas soi-même ce qu'on a contre lui reproche, car ces choses se jouent donc beaucoup dans le subconscient. Cela vient simplement que le subconscient a la tendance à en fait falsifier l'image que nous nous faisons de l'autre. Nous devons en premier apprendre à connaître l'autre humain plus exactement, alors nous verrons que l'image que nous avons tout d'abord gagnée nous devons radier des falsifications. Aussi paradoxal que cela sonne, ce serait une bonne maxime de vie – quand aussi des exceptions viennent en considération - ; quand nous prévoirions toujours de corriger systématiquement l'image de l'humain qui se fixe en notre subconscient, sous toutes les circonstances corriger n'importe comment. Car ce subconscient a tendance à juger les humains d'après les sympathies et les antipathies.

La vie elle-même nous y incite. Tout comme la vie nous incite d'être simplement des humains pensants et que nous sommes par là antisociaux, ainsi la vie nous incite – les choses que je dis sont simplement des faits -, à juger d'après les sympathies et les antipathies. Mais chaque jugement qui est tombé d'après les sympathies ou les antipathies est faussé. Il n'y a aucun jugement vrai, aucun correct quand il est tombé d'après les sympathies et les antipathies. Et c'est parce que, dans le sentiment, le subconscient va d'après la sympathie et l'antipathie, il esquisse toujours une image faussée du voisin. Nous ne pouvons pas avoir une image juste du voisin dans notre subconscient. Certes, nous avons parfois une trop bonne, mais elle est toujours formée d'après les sympathies et les antipathies, et il ne reste plus rien qu'à s'avouer un tel fait, s'avouer que là aussi comme être humain, on ne peut pas être quelque chose, mais devrait devenir quelque chose. On doit se dire, que nommément en rapport à l'échange/à la circulation de sentiment/sensation avec d'autres humains on doit conduire une vie attendue. On n'a pas la permission d'aller sur l'image qui se presse à soi vers le haut tout d'abord de l'humain du subconscient dans le conscient, mais on doit essayer de vivre avec des humains. On verra quand



on essaye de vivre avec des humains, que de cette humeur antisociale, qu'en fait on a toujours d'abord, se développe l'humeur sociale.

04015 – Ainsi c'est de toute particulière importance d'étudier la vie des sentiments de l'être humain, aussi loin qu'elle est antisociale. Pendant que la vie de penseur est antisociale parce que l'être humain doit se protéger devant endormir, la vie des sentiments est antisociale parce que l'humain établit son échange aux humains d'après la sympathie et de l'antipathie, il inocule du début des courants de sentiments faux à la société. Ce qui vient de l'humain par sympathies et antipathies est dxu début ainsi que cela jette des courants de vie antisociaux dans la société humaine. On peut dire, aussi paradoxal, que cela sonne, une société sociale serait seulement possible quand les humains ne vivraient pas dans les sympathies et les antipathies. Mais alors, ils ne seraient pas des êtres humains. Il ressort à nouveau que l'humain est un être en même temps social et antisocial, que donc ce qu'on nomme „la question sociale“ doit parvenir à l'intimité de l'entité humaine. Quand on parvient pas là dessus ainsi on n'arrivera jamais à une solution de la question sociale pour un quelque temps.

04016 – En rapport à la volonté qui se joue d'humain à humain, là se montre tout particulièrement frappant et paradoxal, à quel point l'humain est un être complexe. Vous savez donc, qu'en rapport à la volonté entre humain et humain ne jouent pas seulement un rôle les sympathies et les antipathies – elles jouent donc un rôle, que nous somme des êtres ressentants -, mais là des inclinations et des répulsions qui passent en actions, [91] donc des sympathies et des antipathies en action, dans leur extériorisation, jouent dans leur manifestation un rôle très particulier. L'être humain se comporte à un autre humain ainsi que le lui suggère sa sympathie particulière à cet humain le degré particulier d'amour qu'il lui porte. Là une inspiration subconsciente joue un rôle étrange. Car ce qui est donc déversé sur tout l'échange de volonté d'humain à humain doit être contemplé à la lumière de l'impulsion qui sous-tend cet échange de volonté, à la lumière de l'amour plus ou moins disponible qui joue entre les humains. De cet amour, qui joue entre les humains, les humains laissent donc être portées leurs impulsions de volonté qui ainsi jouent par-dessus d'humain à humain.

04017 – En rapport de l'amour, l'humain succombe, au sens le plus éminent du terme, à une grande illusion et a besoin encore plus de la correction qu'en rapport aux habituelles sympathies et antipathies du sentiment. Car aussi étrange que cela sonne pour la conscience ordinaire, c'est absolument vrai que l'amour qui se fait valoir d'un individu pour un autre, quand il n'est pas



spiritualisé – dans la vie ordinaire l’amour est donc seulement spiritualisé dans une mesure très rare et je ne parle pas purement de l’amour sexuel ou de celui reposant sur une base sexuelle, mais absolument de l’amour d’humain à humain -, qu’en fait cet amour non spiritualisé n’est pas l’amour en tant que tel, mais l’image qu’on se fait de lui, qu’il est le plus souvent rien de plus qu’une terrible illusion. Car l’amour qu’un humain croit développer à un autre est – ainsi que les humains sont une fois dans la vie – le plus souvent rien d’autre qu’amour de soi. L’être humain croit aimer l’autre, mais s’aime en fait dans l’amour seulement soi-même. Nous voyons là une source d’être antisocial qui encore à cela doit être la source d’une terrible illusion de soi-même. On peut nommément penser aimer quelqu’un d’un amour débordant, mais dans la réalité on ne n’aime pas cet autre humain ; mais on aime l’être lié à cette autre humain dans sa propre âme. Le ravissement que l’on éprouve là dans l’âme au contact de l’autre, ce que l’on ressent lorsqu’on est avec lui, lorsque par exemple on lui fait ma foi une déclaration d’amour, c’est cela qu’on aime en réalité. En somme, on s’aime soi-même en ce qu’on enflamme cet amour de soi avec l’autre.

04018 – C’est là un important secret/mystère de la vie. C’est d’une importance toute immense. Car dans l’illusion sur cet amour , dont on croit qu’il serait l’amour mais en fait seulement amour de soi, dépendance de soi, égoïsme, égoïsme masqué, – et de loin la plupart de l’amour qui joue d’humain à humain et sera nommé amour, est seulement de l’égoïsme masqué -, dans cette illusion est la source de l’impulsion antisociale la plus grande et large pensable. Par cet amour de soi, qui se masque en amour, l’être humain devient au sens le plus éminent un être antisocial. L’humain est donc par cela justement un être antisocial qu’il s’enterre en soi. Et il s’enterre le plus souvent en soi quand il ne sait rien de cet être-enterré-en-soi ou ne veut rien savoir.

04019 – Vous voyez que celui qui en particulier vis-à-vis de l’humanité actuelle parle d’exigences sociales, doit prendre en compte dans une mesure prédominante de tels états des âmes. On doit simplement dire : Comment les humains devraient-ils arriver à une quelconque structure sociale de leur vie en commun, quand ils ne veulent pas s’expliquer/ se tirer au clair, combien d’égoïsme (NDT : formé en allemand de „ selbst “ : soi et de „ Sucht “ : dépendance. Intéressant, non ?), soit est incarné dans le prétendu amour, dans l’amour du prochain par exemple. C’est ainsi que l’amour peut être une impulsion terriblement puissante de vie antisociale. On peut donc dire : ainsi qu’est l’humain, s’il ne travaille pas à soi, quand il ne se prend pas en main, ainsi il est comme



être aimant sous toutes les circonstances un être antisocial. L'amour en tant que tel comme il règne dans la nature humaine, sans que l'humain exerce la discipline de soi-même/l'autodiscipline (NDT : notons au passage cette apparition de „ Selbstzucht “ : autodiscipline après celle de „ Selbstsucht “ : égoïsme/dépendance de soi du plus bel effet et pleine de sens), est du début antisocial, car il est exclusif (NDT : plus exactement „ excluant “). Ce n'est à nouveau pas une critique. De nombreuses exigences de la vie sont pendant avec ce que l'amour doit être excluant. Evidemment un père aimera davantage son propre fils qu'un enfant étranger, mais cela est antisocial. Cela ne se laisse pas du tout nier que l'antisocial joue dans la vie par la vie elle-même. Et si on dit : l'être humain est un être social – comme c'est devenu la mode aujourd'hui –, ainsi c'est un non sens car est aussi fortement un être antisocial qu'un être social. La vie elle-même fait de l'humain un être antisocial. C'est pourquoi pensez vous une fois introduit un tel état de paradis sur la Terre, tel qu'il ne peut y en avoir, certes, mais tel qu'on y aspire, parce que donc toujours les humains aiment beaucoup plus l'irréel que la réalité, imaginons qu'un tel état de paradis serait établi, ma foi même un tel super état de paradis serait établit comme Lénine, Trotski, Kurt Eisner(2) et d'autres l'ont voulu sur la Terre. Eh bien, très rapidement, d'innombrables humains devraient s'insurger contre, parce qu'il ne pourraient rester des êtres humains, parce que dans un tel contexte ils pourraient justement seulement trouver la satisfaction des pulsions sociales et que les pulsions antisociales s'agiteraient aussitôt. Cela justement aussi nécessaire que le pendule qui n'oscille pas purement vers un seul côté. A l'instant où vous instaurez un état de paradis, les instincts antisociaux doivent s'animer. Quand ce que veulent Lénine, Trotski et Kurt Eisner, et qu'ils se représentent se réalisait, ce serait un état de paradis, cela devrait se retourner dans un temps court en son contraire par les pulsions antisociales.

Car c'est justement la vie qu'elle aille et revienne entre flux et reflux. Et quand on refuse de le comprendre cela, eh bien, on ne comprend absolument rien au monde. On entend donc souvent : l'idéal d'une vie commune étatique est la démocratie. – Bon, supposons donc que l'idéal, d'une vie commune étatique serait la démocratie. Mais quand on voudrait introduire cette démocratie en un quelque endroit, ainsi elle mènerait nécessairement au cours de sa dernière phase à sa propre abolition. La démocratie tend nécessairement à ce que, [93] lorsque les démocrates sont réunis, il s'en trouve toujours un qui veut dominer l'autre, qui veut avoir raison contre l'autre. Cela est tout à fait évident. Elle aspire après sa propre dissolution. Introduisez donc la démocratie en quelque endroit ; ainsi, vous pouvez déjà dépendre cela en pensée. Mais transposée dans



la réalité, la démocratie mène justement ainsi au contraire de la démocratie, comme le pendule oscille vers le côté opposé. Cela ne va pas du tout autrement dans la vie. Les démocraties mourront toujours au bout d'un certain temps de leur propre nature démocratique. Ce sont les choses qui sont absolument indispensables pour la compréhension la vie.

04020 – A cela s'ajoute maintenant le particulier que tout de suite les particularités tout d'abord essentielles de l'humain de la cinquième époque postatlantéenne sont des particularités antisociales. Car la conscience qui tout de suite est construite sur le penser devrait se développer durant cette époque. Par cela cette époque fera tout de suite étalage des impulsions antisociales les plus fortes par la nature de l'humain. Par ces impulsions, les humains appelleront des situations plus ou moins malheureuses, et toujours la réaction contre l'antisocialisme se fera valoir à nouveau dans le crier après socialisme. On doit seulement comprendre que le flux et le reflux doivent justement toujours alterner. Car supposez que vous socialisiez vraiment la société, cela amènerait de telles situations d'humains à humains que dans l'échange les uns avec les autres nous dormirions toujours. L'échange des humains serait un soporifique. Vous pouvez vous représenter cela difficilement aujourd'hui, parce que vous ne pouvez absolument pas imaginer de façon concrète ce que serait une république dite socialiste. Mais cette république socialiste serait en fait un immense dortoir pour le patrimoine de représentation humaine. On peut comprendre que des nostalgies soient disponible pour quelque chose de tel. Chez bon nombre d'humains sont aussi des nostalgies après le dormir sont perpétuellement disponibles. Mais nous devons justement comprendre ce que sont les nécessités internes de la vie et ne pas nous contenter de vouloir simplement ce qui nous convient ou nous plaît ; car en règle générale, c'est ce que nous n'avons pas qui nous plaît et le plus souvent nous ne savons pas apprécier ce que nous avons.

04021 – Vous voyez de ces explications que, lorsqu'on parle sur la question sociale, il faut avant toute chose pénétrer intimement l'être de l'humain, et qu'on doit apprendre à connaître cet être de l'humain ainsi qu'on sache comment les pulsions sociales et antisociales sont réalisées dans l'humain. Dans la vie, les pulsions sociales et antisociales s'entremêlent d'une manière souvent inextricable, comme dans une pelote de laine. C'est pourquoi il est si difficile de parler sur la question sociale. En fait, on ne peut guère en débattre, à moins d'avoir le dessein d'entrer véritablement dans la nature intime de l'être humain pour comprendre comment, par exemple, la bourgeoisie en soi est un



porteur d'impulsions antisociales. Simplement l'être bourgeois développe des impulsions antisociales, parce que être bourgeois consiste pour l'essentiel à se créer une sphère de vie telle qu'elle nous plait, afin que l'on puisse y être rassuré. Quand on investigate cette aspiration particulière du bourgeois, ainsi elle consiste là-dedans qu'il ne veut pas se créer selon les particularités propres à notre époque actuelle sur une base économique, un îlot de vie sur lequel il pourra dormir en toute circonstance, excepté pour satisfaire quelque habitude spécifique qu'il développera selon ses sympathies et antipathies subjectives. Donc le bourgeois, il peut dormir énormément par cela. Par conséquent, il ne n'aspire pas au même sommeil après lequel le prolétaire aspire, lequel est toujours tenu en éveil du fait que sa conscience ne sera pas continuellement endormie sur une base économique ; il rêve/désire par cela le sommeil de l'ordre social. Cela est déjà un aperçu psychologique très important. La possession endort ; tandis que la nécessité de lutter dans sa vie éveille. L'endormissement par la possession laisse développer une impulsion antisociale parce qu'on ne désire/rêve pas après le sommeil social. L'être perpétuellement invité par la nécessité de gagner sa vie laisse naître la nostalgie de l'endormissement dans le rapport social.

04022- Ces choses doivent impérativement être prises en compte, faute de quoi on ne comprend absolument pas l'époque actuelle. On peut dire que d'une certaine manière notre cinquième époque postatlantéenne tend malgré tout cela à une socialisation, sous la forme que j'ai récemment exposée ici. Car les choses que j'ai citées viendront : soit par la raison humaine, si les hommes y consentent, soit, s'ils n'y consentent pas, par des cataclysmes, par des révolutions. L'homme de la cinquième époque postatlantéenne aspire à cette tri-articulation, et celle-ci cette tri-articulation doit venir. Notre époque aspire donc à une certaine socialisation.

04023 – Mais cette socialisation n'est pas possible — cela vous viendra des différentes considérations auxquelles nous nous sommes déjà livrés ici — sans que quelque chose d'autre l'accompagne. La socialisation peut seulement se déployer sur la structure extérieure de la société. Mais à notre cinquième époque postatlantéenne, elle ne peut que consister à dompter la conscience pensante, à dompter les instincts humains antisociaux. Il doit donc, par la structure sociale se passer dans une certaine mesure un domptage des instincts antisociaux de représentation. Cela doit avoir un contre-poids, cela devra être amené en équilibre par une quelque chose. Mais en équilibre cela pourra seulement être amené par ce que tout ce qui provient dans les anciennes époques, dans



lesquelles c'était justifié, d'asservissement des pensées, de domination des pensées d'un individu par un autre, tout cela doit disparaître de l'univers avec la montée de la socialisation. C'est pour [95] quoi la liberté de la vie de l'esprit devra avoir lieu à l'avenir à côté de l'organisation des rapports économiques, des rapports d'économie. Seule cette liberté de la vie de l'esprit rend possible, que nous nous tenions d'humain à humain ainsi, que nous voyons dans l'autre l'humain qui se tient devant nous, pas l'humain en général. Un programme tel que celui de Woodrow Wilson parle d'humains en général. Mais celui-ci, cet humain en général, cet humain abstrait il n'y a pas. Ce qu'il y a est toujours seulement l'individu l'être humain individuel. Pour celui-là, nous pouvons nous intéresser à nouveau comme humain entier, pas par le pur penser. Nous éteignons ce que devrions développer d'humain à humain si nous „wilsonisons“, si nous esquissons une image abstraite de l'humain. L'essentiel dont il s'agit, est que pour la socialisation à l'avenir intervienne l'absolue liberté des pensées, la socialisation n'est pas pensable sans liberté des pensées. Par conséquent, la socialisation devra être liée à l'élimination de tout asservissement des pensées – serait cet asservissement des pensées soit entretenu par ce qu'impulsent certaines sociétés de la population parlant anglais que je vous ai suffisamment caractérisées, ou par le catholicisme romain. Les deux se valent, et il est extrêmement important que l'on saisisse des yeux la parenté intérieure de ces deux. Il est extrêmement important que particulièrement en rapport à de telles choses ne règne aucune confusion. Vous pouvez raconter à un jésuite ce que je vous ai exposé sur la particularité de ces sociétés secrètes de la population parlant anglais. Il sera ravi de recevoir, une confirmation de ce qu'il représente ; mais vous devez être au clair, quand vous voulez vous tenir sur le sol de la science de l'esprit, que vous n'avez pas la permission de confondre votre rejet de ces sociétés secrètes le rejet venant de la part des jésuites. Il est curieux que, de nos jours encore, on manifeste si peu de discernement à ce propos.

04024 – J'ai récemment fait remarquer, aussi au cours de conférences publiques, que ce qui importe aujourd'hui, ce n'est pas seulement ce qui est dit, mais qu'il faut prêter attention à l'esprit qui pénétrera ce qui est dit. J'ai ainsi cité l'exemple de phrases identiques que l'on trouve chez Woodrow Wilson et chez Herman Grimm. Je dis cela parce qu'il vous arrivera de plus en plus souvent de constater que, du côté jésuite par exemple, on prend en apparence, mais seulement en apparence justement, tout autant parti contre ces sociétés secrètes anglo-américaines que nous avons dû le faire ici. Rien que le fait par exemple de lire un article comme celui qui figure actuellement dans le numéro de décembre de la revue „Voix d'aujourd'hui“ (4) fait un effet grotesque et grimaçant sur



quiconque est attaché aux réalités concrètes. Car naturellement, ce qui doit être combattu chez ces sociétés secrètes anglo-américaines est exactement la même chose qui doit l'être dans le jésuitisme. Les deux mouvements sont adversaires, se combattent, la puissance de l'un se dressant contre celle de l'autre ; ils ne peuvent exister côte à côte. Chez l'un comme chez l'autre n'existe pas le moindre intérêt véritable, objectif, on n'y trouve qu'intérêt de parti ou d'ordre. Il nous faut absolument perdre l'habitude de considérer seulement le contenu des choses et ne pas voir à partir de quel point de vue une quelque chose sera placée dans le monde.

Quelque chose peut être bienfaisant, voire salutaire, si c'est placé dans le monde d'un point de vue qui est valable pour une période donnée, mais quand ce sera placé/mis en scène par un pouvoir/une puissance différente, cela peut être ou bien quelque chose d'extrêmement ridicule ou bien même dommageable. C'est quelque chose qui devra être tout particulièrement considéré aujourd'hui. Car il s'établira toujours plus clairement : lorsque deux personnes disent la même chose, ainsi ce n'est pas de la même chose selon ce qui repose derrière. Après toutes les épreuves que la vie nous a apporté au cours des trois à quatre dernières années, il est tout particulièrement nécessaire que nous nous tenions enfin compte de ces choses, que nous nous occupions véritablement de ces choses.

04025 – De cette véritable occupation avec ces choses on ne remarque encore pas beaucoup. Aujourd'hui on demandera encore : Comment devrait-on organiser ceci ou cela, comment devrait-on faire afin que ce soit correct ? Vous pouvez bien organiser ce que vous voulez ici ou là, si vous n'y mettez pas des hommes qui pensent dans le sens de notre époque, eh bien, que vous mettiez au point l'organisation la meilleure ou la pire, toutes deux tourneront ou au salut ou au malheur, selon les hommes que vous y aurez affectés. Ce dont il s'agit aujourd'hui, est que l'être humain comprenne vraiment : il doit devenir, il ne peut aller sur ce qu'il est déjà, il lui doit perpétuellement être un devenant. Il doit aussi se comprendre à vraiment regarder dans la réalité. Mais, à cela on est très, très réticent ; comme je l'ai donc souligné des plus différents points de vue. En toute chose, nommément dans les circonstances actuelles, on est ainsi très enclin à ne surtout pas toucher du doigt la réalité, mais à prendre justement les choses comme il nous plaît de les prendre. Se former un jugement qui est conforme à la réalité est, n'est naturellement pas aussi facile que porter un jugement qui est lâché dirigé en ligne droite su sa formulation. Les jugements qui sont conformes, ne sont ppas sans plus formulables, nommément pas alors ;



quand ils interviennent dans la vie sociale ou humaine ou politique, car là est presque toujours aussi exact le contraire de ce que l'on suppose – aussi exact au même degré que le contraire. Seulement quand on essaie de se former absolument aucun jugement de tels rapports, mais de se faire des images, cela signifie quand on s'éleve déjà dans la vie imaginative, alors on ira [97] à peu près le chemin correct. À notre époque, c'est tout particulièrement important qu'on essaie de se faire des images, pas en fait des jugements abstraits et définitifs. Ce devront aussi être donc des images qui poussent à la socialisation. Alors, ce qui est nécessaire plus avant : il n'y aura aucune socialisation sans que l'humain devienne de science de l'esprit – donc la liberté des pensées d'un côté, selon la science de l'esprit de l'autre côté.

04026 – J'ai donc déjà indiqué sur ce qui repose à la base, dans des conférences publiques, aussi dans des conférences publiques (5). Je disais que certains humains pensant selon le matérialisme, voulant donc tout comprendre à partir de l'évolution, de la chaîne animale, disent : maintenant, oui, nous avons chez l'animal les débuts d'instincts sociaux qui se développent chez l'humain à la moralité. Mais tout de suite ce qui sont les instincts sociaux chez les animaux : quand ce sera élevé à l'humain, ce sera justement antisocial. Tout de suite ce qui est social chez les animaux, est antisocial chez l'humain au sens le plus éminent ! Les humains ne veulent absolument pas admettre les différentes lignes/lignéés qui donnent à une image réelle des choses ; mais ils veulent former rapidement des jugements. On s'en sort seulement alors dans l'échange changeant d'humain à humain quand on saisit l'humain pas purement en ce qui concerne sa nature animale, car là il est justement antisocial au sens le plus éminent, mais quand on le saisit comme un être spirituel, chaque humain comme un être spirituel. Mais on peut cela seulement quand on saisit le monde entier en rapport à sa base spirituelle. Ces trois choses, socialisme, liberté des pensées, science de l'esprit sont indissociables. Elles vont ensemble. Une n'est sans l'autre, dans notre cinquième époque postatlantéenne, dans son évolution, pas possible.

04027 – Il sera particulièrement nécessaire que les humains daignent regarder, mais pas de manière irréfléchie, le fait que chaque être humain porte aussi en lui un être antisocial. On pourrait dire aussi, quand on aimerait parler banal/trivial : il s'agit beaucoup pour le salut de cette époque que les humains cessent de s'aimer si terriblement bien eux-mêmes. C'est en effet le trait caractéristique de l'humain actuel qu'il s'aime lui-même vraiment beaucoup. Et là, vous devez à nouveau différencier : il aime tout particulièrement son



penser, son ressentir, son vouloir – et alors quand une fois par exemple son pensées lui plaît, il n'en déford plus.

04028 – Voyez-vous, celui peut vraiment penser, il sait quelque chose qui n'est pas sans importance : sur tout ce qu'il pense correctement, il a un jour pensé faux. En fait, on sait seulement correctement de ce dont on a fait l'expérience de ce que cela provoque dans l'âme ce qu'on a pensé faux dessus. Mais les hommes ne s'intéressent pas volontiers à ce genre de contextes de développement intérieur. C'est pourquoi les humains se comprennent si peu aujourd'hui les uns les autres. Je veux vous dire un exemple. La conception prolétarienne du monde, dont je vous ai souvent parlé, affirme que la façon dont les humains se représentent les choses, l'ensemble de la superstructure idéologique, dépend des rapports/conditions économiques, si bien que les humains forment leurs pensées politiques d'après leurs conditions/rapports économiques.

04029 – Qui peut prendre en compte qu'une telle pensée a une large exactitude, est en particulier entièrement correct pour l'évolution du temps depuis le XVIIe siècle. Car ce que pensent les humains depuis le XVIIe siècle est presque entièrement un résultat des conditions économiques. Ce n'est pas correct au sens absolu, mais c'est dans un sens relatif dans une large portée entièrement correct. Seul, dans une telle tête comme est une tête de professeur d'économie nationale, cela ne veut pas rentrer. Non loin d'ici enseigne par exemple à l'université un économiste du nom de Michels (6) qui dit que ce serait faux, car on pourrait prouver que non par les conditions économiques seront faites les pensées politiques, mais que par les pensées politiques, les conditions économiques seront particulièrement transformées. Et ce professeur Michels évoque le blocus continental de Napoléon qui entraîna en Italie et en Angleterre l'anéantissement pur et simple de certaines branches de l'industrie et par ailleurs la création de certaines autres. Donc, dit-il, nous avons là un cas des plus flagrants où les conditions économiques sont déterminées par une pensée politique, en l'occurrence le blocus continental. Il cite encore d'autres exemples similaires. Je sais que sur cent personnes qui liront le livre de Michels, toutes seront convaincues que ce qu'il dit est vrai, car cet ouvrage est construit avec une logique exceptionnelle. Cela semble être absolument exact, mais tout est quand même risiblement faux. Et c'est risiblement faux parce que tous les exemples qu'il donne sont traité sur le même schéma que ce blocus continental. Certes, le blocus continental a eu pour effet que certaines industries ont dû être transformées en Italie, mais cette transformation des industries n'a justement



entraîné aucune modification du rapport économique entre entrepreneur et ouvrier. Et c'est tout de suite ce qui est caractéristique. Tout cela tombe dehors comme d'une passoire ou d'un tonneau sans fond. Cette théorie est en réalité un fût sans fond. Tout ce que Michels avance s'écroule parce que la vision prolétarienne du monde n'affirme absolument pas que ce n'est pas par une pensée quelconque comme celle du blocus continental [99] que par exemple l'industrie florentine de la soie, qui n'existait pas auparavant, s'est développée, alors qu'elle ne se développe pas en Angleterre. La conception du monde prolétarienne affirme beaucoup plus : bien que le blocus continental ait lancé telle industrie ici et telle autre là, rien n'est changé dans les rapports économiques entre entrepreneur et ouvrier, et ce sont ces rapports qui sont déterminants. Si bien que cette théorie, avec sa superstructure idéologique, s'exclut du vaste mouvement des événements économiques et que l'exemple du blocus continental et de ses effets, au sens le plus éminent, ne démontre absolument pas ce que le professeur Michels veut prouver.

04030 – Maintenant vous demandez : pourquoi un tel humain comme le professeur Michels persiste dans sa théorie face à la pensée prolétarienne ? Pour la simple raison qu'il est amoureux de sa propre pensée et qu'il n'est pas en mesure d'entrer dans les vues de la pensée prolétarienne. Il s'endort aussitôt. C'est un endormissement latent. Dès l'instant où il doit réfléchir des pensées prolétariennes, il s'endort. Là il peut seulement se maintenir en ce qu'il développe les pensées dont il est épris.

04031 – Ainsi on doit aborder les choses de l'âme. Dans notre temps est justement l'époque dans laquelle on doit aborder au sens plus éminent les choses de l'âme, sinon on ne comprendra pas ce qui est nécessaire en notre temps, sinon nous ne pourrions quand même pas arriver n'importe comment à aucun jugement salutaire sur ces rapports difficiles, tragiques. Et des jugements salutaires ce sont donc en fait eux seuls qui peuvent nous conduire quand même, et conduirons aussi, au loin de la misère du présent. Dans l'ensemble, n'est aucune raison au pessimisme, mais au retournement du jugement il y a beaucoup de raison. Avant toute chose chez chaque individu est dans une mesure élevée une raison au retournement, du jugement.

04032 – On doit déjà dire : il est très étrange quand on voit comment aujourd'hui les humains délivrent leurs jugements pour ainsi dire en dormant, et avec quelle rapidité ils oublient d'une période à l'autre, aussi quand les périodes sont très brèves. Nous ferons donc en particulier l'expérience maintenant comment les humains oublieront la façon dont ils ont jugé, ce que de par le monde ils



ont déversé de phraséologie (NDT R.S. dit „ phraséologisés) sur droit, sur la nécessité pour le droit de combattre contre l'injustice. Nous le vivrons que la plupart des humains qui, il y a quelque temps, parlaient du droit sous cette forme, l'oublieront et ne verront pas du tout comment dans les prochains temps chez le plus grand nombre de ceux qui ont parlé du droit, il s'agit simplement que du faire valoir du pouvoir tout ordinaire. Il ne s'agit naturellement pas de leur en vouloir, mais de voir clairement que, lorsque d'un côté on a parlé de justice, on n'a pas le droit d'ignorer qu'il s'agit chez les plus grands braillards finalement de pouvoir et d'impulsions de pouvoir. Comme je l'ai dit, il ne faut pas se formaliser, mais la façon dont se fera valoir ce qui a été exprimé il y a relativement peu de temps sur le droit, le droit et encore le droit, ne sera pas très belle. On ne peut guère s'en étonner. Mais ceux qui ont dit leur mot, qui ont participé, ceux-là devraient être surpris en trouvant à présent le tableau si singulièrement changé! Ils devraient alors pour le moins prendre conscience de combien l'être humain tend à bâtir ses jugements d'après des illusions et non d'après des réalités.

Instincts sociaux et antisociaux dans l'humain.

Source [11] : GA 186, pages 158-187, 3/1990, 12.12.1918, Bern

Traduction : Marie-France Rouelle et Gudula Gombert *, Dervy

Le temps lui-même s'exprime bien clairement assez pour que nous appliquions tout de suite les sentiments et observations que nous acquérons grâce à notre travail d'approfondissement selon la science de l'esprit sur les rapports de ce temps, sur la vie dans ce temps. Et pas seulement les rapports du temps extérieurs parlent un langage clair, mais nos façons de voir selon la science de l'esprit elles-mêmes justifient donc d'une certaine manière ce langage. Nous sommes partis dans tant de nos considérations d'un fait fondamental de l'évolution humaine : du fait que cette évolution s'accomplit par étapes successives, dont les tout d'abord importantes, celles qui nous concernent actuellement en priorité, ont commencées, comme nous le savons, avec la grande catastrophe atlantéenne. De ces époques postatlantéennes, quatre se sont déjà écoulées, tandis que nous vivons actuellement dans la cinquième étape. Cette étape de l'évolution dont le début se situe au XVe siècle de notre ère chrétienne est celle que nous pouvons appeler celle de l'âme de conscience.



D'autres forces de l'âme humaine ont été particulièrement développées dans les autres périodes de culture. Dans nôtre période de culture, qui a succédé à l'époque gréco-latine, dans la première moitié du XV^e siècle, l'humanité devrait développer l'âme de conscience de proche en proche. Dans la précédente, qui commence au VIII^e siècle avant J.-C. pour s'achever au XV^e siècle de notre ère, l'humanité a surtout développé l'âme d'entendement ou âme de sensibilité, conformément aux exigences de culture.

Maintenant, nous n'avons pas besoin de nous embarquer dans la caractérisation de ces étapes, mais nous voulons voir surtout ce qu'est la particularité de notre époque, cette époque ne compte encore que relativement peu de siècles. Car une telle époque dure donc en moyenne un peu plus de deux mille ans. Il reste donc encore beaucoup à accomplir dans cette ère de l'âme de conscience. En cette époque de l'âme de conscience la tâche de l'humanité civilisée sera de saisir l'être humain entier/dans sa totalité, de placer sur soi-même, beaucoup, extraordinairement beaucoup de ce que l'humain, dans des époques anciennes a senti instinctivement, jugé instinctivement, de l'élever dans la pleine lumière de la conscience.

N'est-ce pas, beaucoup de difficultés et beaucoup de chaotique qui dans notre époque se déroulent autour de nous sera en fait aussitôt explicable quand on sait que la tâche de notre époque est d'élever l'instinctif dans la conscience. Car l'instinctif se passe dans une certaine mesure de soi-même, mais ce qui devrait se passer consciemment, cela exige que l'humain s'efforce intérieurement, qu'il commence avant toutes choses à penser véritablement à partir de son être tout entier. Et l'humain redoute cela. C'est quelque chose que l'humain ne fait pas volontiers : prendre consciemment part à l'organisation des rapports du monde. En outre, repose ici un point sur lequel les humains s'abusent encore beaucoup de nos jours. Les humains pensent aujourd'hui : maintenant oui, nous vivons donc tout de suite à l'époque du développement des pensées, – les humains sont fiers de penser davantage aujourd'hui qu'autrefois. Mais d'emblée, c'est une tromperie, une illusion, une des nombreuses illusions dont vit l'humanité aujourd'hui. Ce qui rend si fiers les humains, cette saisie de pensées, c'est très souvent instinctif. Et ce qui cherche à s'exprimer dans cette cinquième époque postatlantéenne de l'âme de conscience ne pourra faire progressivement surface que lorsque l'instinctif, qui est apparu au cours de l'évolution humaine et s'exprime aujourd'hui dans cette fierté au sujet de la pensée, deviendra actif, quand les facultés intellectuelles ne jailliront plus uniquement du cerveau, mais de l'humain tout entier, quand l'intellectuel lui-même deviendra seulement



une part de la vie spirituelle entière, quand il s'élèvera du rationaliste dans l'imaginatif, l'inspiratif et l'intuitif. Ce qui vient au devant de l'être humain d'aujourd'hui, qui peut d'ores et déjà lui indiquer que même les pensées les plus quotidiennes (2) lui indiquent sur ses singularités particulières dans cette époque, c'est ce que l'on doit évoquer toujours de nouveau : l'émergence de la question sociale ainsi nommée.

Mais celui qui s'est approfondi avec sérieux dans notre science de l'esprit orientée selon l'anthroposophie pourra très facilement arriver au sentiment que ce qui constitue l'essentiel dans l'édification d'un ordre social, qu'on l'appelle étatique ou autrement, doit provenir de ce que l'être humain développe à partir de lui-même, de ce qu'il peut développer à partir de lui-même avec la tâche de régler l'échange d'être humain à être humain. Tout ce que l'humain développe à partir de lui correspond naturellement à certaines impulsions qui finalement reposent quand même dans notre vie psycho-spirituelle. Quand on considère la chose ainsi, on pourra demander : oui, ne doit-on pas surtout diriger l'attention sur les impulsions sociales, sur ce qui veut sortir de la nature humaine en tant qu'impulsions sociales ?

Appelons, ce en quoi cependant nous ne pensons pas à quelque chose de purement animal, ces impulsions sociales ma foi instincts sociaux, [147], mais nous sommes déjà soucieux que l'instinct ne devrait pas être pensé uniquement inconscient et instinctif, mais que nous parlons d'instincts sociaux, nous pensons : nous nous tenons à l'époque de la conscience et l'instinct veut justement monter dans la conscience.

Quand maintenant sera fait valoir une telle chose : il y a des instincts sociaux, ils veulent se réaliser – là commence tout de suite à notre époque aussitôt à nouveau la terrible unilatéralité qui devrait être calmement contemplée, parce qu'elle devra être surmontée. L'être humain dans notre temps est tant enclia à rgarder toutes les choses unilatéralement ! C'est toujours ainsi comme quand on voulait laisser valoir seulement le mouvement du pendule après un côté, sans jamais considérer qu'il peut donc osciller du point central vers un des côtés sans osciller ensuite également vers l'autre côté. Justement aussi peut qu'un pendule peut osciller seulement vers un côté, justement aussi peu les instincts sociaux peuvent s'exprimer en l'humain vers un seul côté. Aux instincts sociaux s'opposent simplement dans la nature humaine évidemment, à cause de cette nature humaine, les instincts antisociaux. Et exactement ainsi que dans la nature humaine il y a des instincts sociaux, il y a des instincts antisociaux. Cela doit être considéré avant toutes choses. Car les dirigeants et



agitateurs sociaux s'adonnent à la grande illusion qu'ils ont seulement besoin de répandre une quelque façon de voir ou semblable ou besoin d'en appeler à une quelque classe d'humains, laquelle est la volontaire ou encline à cultiver les instincts sociaux quand il s'agit de façon de voir. Oui, cela est justement une illusion, de procéder ainsi, car là on ne compte pas avec que justement les instincts sociaux sont là, les instincts antisociaux se font toujours valoir. Ce dont il s'agit aujourd'hui, c'est de pouvoir regarder ces choses en face. On peut seulement les regarder en face sans illusion du point de vue d'une observation selon la science de l'esprit. On aimerait dire : les humains passent en dormant à côté de ce qui est le plus important dans leur vie s'ils refusent d'envisager cette vie du point de vue de la contemplation selon la science de l'esprit.

Nous devons nous demander : Qu'en est-il en fait des relations d'être humain à être humain en ce qui concerne les instincts sociaux et antisociaux ? Voyez-vous, un se tenir dans sa réalité quelque chose de bien compliqué ! Nous devons, j'aimerais dire, saisir le cas des yeux de manière radicale. Bien sûr, le se-tenir-vis-à-vis est un différent, se différencie d'après les différents rapports, mais nous devons envisager le signe caractéristique commun à tout ces se-tenir-vis-à-vis. Nous devons nous demander : Que se passe-t-il en fait là dans la réalité, – pas purement dans ce qui s'offre aux perceptions extérieures –, qu'est-ce qui se passe dans cette réalité, quand un humain fait face à un autre ? La se passe rien de moins qu'une certaine force agit d'humain à humain. L'être face à face signifie simplement qu'une certaine force passe d'un homme à l'autre.

Nous pouvons en cela que nous faisons d'humain à humain nous tenir face à face indifférents dans la vie, pas une fois en pures pensées et sentiments, même pas quand nous sommes éloignés l'un de l'autre dans l'espace. Quand nous avons de quelque manière à nous occuper d'autrui, lorsque nous avons à créer une quelconque possibilité de relation, ainsi agit une force qui passe d'un humain à l'autre. C'est ce qui repose à la base de la vie sociale. C'est cela, quand cela se ramifie, s'entremêle fonde en fait la structure sociale des humains. On obtient naturellement le phénomène le plus purement quand on pense à l'échange /la relation immédiate d'être humain à être humain : là, il y a, par l'impression que l'un fait sur l'autre, le désir que l'être humain sera endormi. C'est donc quelque chose de permanent dans la vie sociale : qu'un humain sera endormi par l'autre, avec lequel il se tient en relation. Perpétuellement – le physicien dirait – la tendance latente, est là, que dans la relation sociale un humain endort l'autre.



Pourquoi est-ce ainsi ? Oui, voyez-vous, cela repose sur une disposition très importante de l'ensemble de l'entité de l'humain. Cela repose sur le fait qu'au fond, avec la conscience ordinaire actuelle, ce que nous nommons instincts sociaux ne se développe en réalité de manière juste à partir de l'âme de l'homme que lorsque celui-ci dort. Vous êtes, aussi loin que vous ne montez pas à la clairvoyance, en fait seulement imprégnés d'instincts sociaux quand vous dormez. Et seul ce qui venant du sommeil continue d'agir lorsque vous êtes éveillé, agit en tant qu'instinct social. Mais quand vous savez cela, vous n'avez pas besoin de vous étonner sur ce que l'être sociale veut vous endormir par le rapport d'humain à humain. Dans le rapport d'humain à humain devrait se développer l'instinct social. Il peut seulement se développer dans le sommeil. Par cela se développe dans la relation d'humain à humain la tendance d'endormir l'autre afin justement d'établir un rapport social.

Cela est un fait qui est frappant, mais qui s'offre à l'observateur de la réalité de la vie justement aussitôt. Notre relation d'humain à humain consistent en ce qu'avant toutes choses notre patrimoine de représentation sera endormi dans cette relation, en vue de l'installation d'instincts sociaux d'humain à humain.

Mais vous ne pouvez naturellement pas perpétuellement aller alentour dans la vie en dormant. La tendance, à établir des instincts sociaux, consiste déjà la-dedans que vous devriez perpétuellement avoir une tendance à dormir. Les choses dont je parle se produisent naturellement subconsciemment, mais ne se produisent pas moins réellement et n'en pénètre pas moins perpétuellement notre vie. Il y a donc tout de suite pour l'établissement d'une structure sociale de l'humanité une inclination perpétuelle tendance à endormir.

Quelque chose d'autre œuvre encore contre cela. Il œuvre le perpétuel s'opposer contre [149] contre cette tendance, quand justement vous dormez. Ainsi que, quand vous faites face à un humain, vous vous tenez toujours dans le conflit suivant : par cela que vous lui faites face se développe en vous toujours la tendance à dormir, la tendance à la vivre dans le sommeil, par cela que vous n'avez pas la permission de vous perdre, de sombrer dans le sommeil, la force contraire se met en mouvement en vous afin que vous maintenir éveillé. Cela se joue toujours dans la relation d'humain à humain : tendance à endormir, tendance à se tenir éveillé. Mais, dans ce cas, la tendance à rester éveillé est antisociale ; c'est l'affirmation de l'individualité propre, de la personnalité individuelle face à la structure sociale dans la société. Simplement en ce que nous sommes être humain parmi les humains, notre vie intérieure de l'âme oscille entre le social et l'antisocial. Et ce qui vit ainsi en nous comme ces



deux instincts, ce qui est à observer entre humain et humain, quand voit se faire face humain et humain l'un l'autre et les observe de manière occulte, cela domine notre vie. Lorsque nous prenons des dispositions – et ces dispositions s'éloignent encore tant pour la conscience actuelle très avisée de la réalité – elles sont quand même une expression de ce rapport de pendule entre les instincts sociaux et antisociaux. Les économistes aimeraient réfléchir sur ce qu'est le crédit, le capital, la rente, etc. ; ces choses qui font la légité dans les relations/échanges sociales/sociaux, sont seulement les coup du pendule de ces deux instincts, des instincts sociaux et des instincts anti sociaux.

Voyez-vous, quiconque pense découvrir des remèdes pour notre époque devrait adhérer avec toute sa raison, en vrai scientifique, à ces choses. Car d'où vient alors que l'exigence sociale se soulève à notre époque ? Maintenant, nous vivons à l'époque de l'âme de conscience, où l'humain doit apprendre à se placer sur lui-même. De quoi est-il avisé là ? Il est avisé sur ce que pour atteindre sa tâche, sa mission dans notre cinquième époque postatlantéenne, à s'affirmer, à ne pas se laisser endormir. Il est tout de suite avisé pour sa position dans le temps, de développer les instincts antisociaux. Et la tâche de notre époque ne pourrait être atteinte quand pas tout de suite les instincts antisociaux, par lesquels l'humain se place au sommet de sa propre personnalité, ne deviendront toujours plus puissants et plus puissants. Aujourd'hui, l'humanité n'a encore aucune idée de la puissance avec laquelle ces instincts devront se développer sans relâche jusque dans le troisième millénaire. Tout de suite afin que l'humain se grandisse correctement, les instincts antisociaux doivent se développer.

À des époques antérieures, le développement des instincts antisociaux n'était pas le pain spirituel de vie de l'évolution de l'humanité. C'est pourquoi on n'avait pas besoin de lui placer aucun contrepoids et ne lui plaçait aucun de tel. En notre temps, où l'humain pour l'amour de lui-même, pour l'amour de son soi individuel, doit développer les instincts antisociaux parce que justement l'humain est soumis à l'évolution contre laquelle ne se laisse rien faire -, là doit venir ce que l'humain oppose maintenant à ces instincts antisociaux : une structure sociale grâce à laquelle l'équilibre de cette tendance de l'évolution sera maintenu. A l'intérieur les instincts antisociaux doivent agir afin que l'humain atteigne le sommet de son développement ; à l'extérieur dans la vie sociétale, la structure sociale doit oeuvrer afin que l'humain ne perde pas l'humain dans le contexte de la vie. D'où l'exigence sociale de notre époque est pour ainsi dire rien d'autre que le contrepoids nécessaire à la tendance d'évolution intérieure de l'humanité.



Vous en voyez bien aussitôt qu'avec une observation partielle absolument rien n'est fait. Pensez une fois, que, ainsi que les humains vivent maintenant une fois, certains mots – je ne veux pas du tout parler d'idées ou de sentiments –, certains mots reçoivent une „valence“, des valeurs déterminées. Maintenant donc, „antisocial“, cela reçoit ainsi quelque chose qui fait l'effet d'un antipathique, on regarde cela comme quelque chose de mauvais. Bien, seulement on ne peut pas beaucoup se faire du souci si cela sera regardé ou non comme quelque chose de mauvais, que c'est quelque chose de nécessaire, que -que ce soit mauvais, que ce soit bon – c'est justement pendant tout de suite dans notre époque avec les tendances nécessaires d'évolution de l'humain. Et quand quelqu'un se présente en affirmant les instincts antisociaux devraient être combattus, ainsi c'est un non-sens entièrement ordinaire, car ils ne peuvent pas être combattus. Ils doivent, conformément à la tendance tout à fait normale de l'évolution de l'humanité, se saisir de l'être intérieur de l'humain dans notre époque. Il ne s'agit pas de trouver des recettes pour combattre les instincts antisociaux, mais ce qui compte, c'est d'élaborer, d'organiser les institutions sociales, la structure, l'organisation de ce qui repose à l'extérieur de l'individu humain, de ce qui n'englobe pas l'individu humain, de manière à créer un contrepoids à l'instinct antisocial qui œuvre au-dedans de l'être humain. C'est pourquoi il est si nécessaire que l'être humain dans cette époque avec tout son être sera articuler hors de l'ordre social. Sinon ni l'un ni l'autre peuvent être purs.

Voyez-vous, nous avons jadis des catégories sociales, des classes. Notre époque s'efforce de les dépasser, elle ne peut plus diviser les humains en classes, mais elle doit laisser valoir l'être humain dans sa totalité et le placer dans une structure sociale où seul ce qui est séparé de son être sera organisé socialement. C'est pourquoi j'ai dit hier, au cours de la conférence publique, à l'époque gréco-latine, l'esclavage pouvait encore régner, là l'un était le maître, l'autre l'esclave ; les hommes étaient répartis. Ce qui nous reste de cette époque, c'est ce qui met le prolétaire [151] dans un tel état d'énervement : que sa force de travail est une marchandise, que donc quelque chose qui est en lui est encore organisé de manière extérieure. Cela doit disparaître. Et pourra seulement être articulé socialement que ce qui n'est pas pendant à l'humain : sa position, l'endroit où il est placé, mais pas quelque chose qui est en lui.

Tout ce qu'on reconnaît de cette manière concernant l'évolution nécessaire de la vie sociale doit aujourd'hui être véritablement saisi dans le sens où, de même qu'on ne peut prétendre savoir compter par exemple sans avoir appris la table de multiplication, on peut tout aussi peu avoir la prétention de participer



au débat sur les réformes sociales ou autres choses analogues, sans avoir appris ce que nous sommes en train de caractériser concrètement aujourd'hui, à savoir qu'il existe un socialisme et un anti-socialisme. Les humains qui, occupant les postes les plus importants de notre organisation étatique ou sociale, se mettent aujourd'hui à parler d'exigences sociales, sont pour celui qui sait comme par exemple quelqu'un qui voudrait commencer la construction d'un pont au-dessus d'un fleuve impétueux sans jamais avoir seulement appris le principe du parallélogramme des forces ! Ils aimeraient bien construire un pont, celui-ci s'écroulera à la première occasion. Et ainsi apparaissent les dirigeants sociaux ou encore ceux qui soignent aujourd'hui d'autres institutions sociales : leurs institutions s'avéreront impossible à la première occasion, car ces choses exigent que nous travaillions avec la réalité et non pas contre elle. Cela est ainsi infiniment important qu'une fois sera enfin fait sérieusement avec j'aimerais dire, le nerf vital de notre façon d'esprit (NDT : Geistesartung) orientée selon l'anthroposophie.

Une des impulsions qui nous anime sur le domaine de notre mouvement anthroposophique est quand même celle portons dans la vie humaine entière ce que la plupart des humains laissent seulement valoir durant pour leur prime jeunesse : alors même que nos cheveux sont peut-être devenus gris depuis longtemps, nous nous asseyons encore sur les bancs de l'école, l'école de la vie, toutefois. Cela est aussi une des différences qui nous faisons vis-à-vis de ces humains dehors, qui croient être quittes pour le reste de leur existence, du moment que jusqu'à l'âge de 25, 26 ans, ils ont musardé et vadrouillé, non, je veux dire suivi des cours, étudié ! Ils ont bien tout au plus encore quelque bon divertissement personnel, n'est-ce pas, ou autre chose de ce genre, qui leur permet d'apprendre encore quelque chose. Mais cela est ce qui se présente fondamentalement comme sentiment devant l'âme en ce que nous nous approchons du nerf de notre mouvement de science de l'esprit : que l'humaina vraiment à apprendre tout au long de sa vie s'il veut avoir grandi aux tâches de cette vie. Cela est très important que nous nous pénétrions aussi de ce sentiment. Quand n'est pas rompu avec cette croyance qu'on peut tout dominer grâce aux dispositions acquises jusqu'à la vingtième ou vingt-cinquième année, qu'il suffit alors seulement de se rassembler au parlement ou ailleurs pour pouvoir décider de tout, aussi longtemps que ne sera pas rompu avec cette façon de voir, avec ce sentiment, aussi longtemps rien de quelque peu salubre pourra advenir dans la structure sociale des humains.



Etudier les rapports changeant du social et de l'antisocial, c'est tout de suite extraordinairement significatif pour nos jours. Mais l'antisocial, nous pouvons l'étudier purement, car il repose, comme je l'ai expliqué, dans l'évolution de notre époque que cet antisocial appartient tout de suite au plus important qui doit se créer validité et a à se développer en nous-mêmes. Cet antisocial peut seulement être maintenue dans un certain équilibre par le social, mais le social doit être cultivé, doit être cultivé consciemment. Et cela sera, dans les faits de plus en plus difficile dans notre époque parce que l'autre, l'antisocial, est en fait le naturel. Le social est le nécessaire, cela devra être cultivé. Et on verra, que dans cette cinquième époque postatlantéenne, est disponible une tendance de laisser tout de suite le social hors d'attention quand on s'abandonne purement à soi-même, quand on n'intervient pas activement, quand on ne participe pas dans l'activité de l'âme. Ce qui est nécessaire et doit être acquis très consciemment, tandis qu'autrefois cela se faisait valoir instinctif dans l'être humain, c'est tout de suite l'intérêt d'être humain à être humain. le nerf fondamental de toute vie sociale est l'intérêt d'humain à humain.

Il semble aujourd'hui encore presque paradoxal quand on dit : les humains n'arriveront à gagner aucun éclaircissement sur ce qu'on appelle les difficiles concepts d'économie politique quand l'intérêt de l'humain pour l'humain ne grandi pas, quand les humains ne commenceront pas à relier aux réalités les images trompeuses qui règnent dans la vie sociale. Voyez-vous, qui pense ainsi sans plus que simplement par le fait la qualité de membre (NDT Gliedlichkeit) de l'ordre social dans lequel il se tient dans l'ordre social, il est en fait toujours dans un rapport complexe d'être humain à être humain ? Supposez que vous ayez un billet de cent francs dans la poche et que vous utilisez ce billet de cent francs au cours d'une matinée où vous vous promenez et achetez, achetez tant que vous dépensez. Oui, que signifie que vous sortiez avec un billet de cent francs en poche ? Le billet de cent franc est en fait une chose d'apparence, est dans la réalité d'aucune valeur et le serait aussi pas même si c'était de l'argent-métal (NDT ou une pièce de monnaie en métal). Je ne veux pas parler aujourd'hui des métallistes et des nominalistes dans le domaine de la théorie de l'argent ; mais même lorsque c'est un argent-métal, c'est en fait une chose d'apparence, en fait d'aucune valeur. L'argent s'insère en effet entre deux autres choses, et c'est uniquement parce qu'il existe un certain [153] ordre social, aujourd'hui justement un ordre social purement étatique, que le billet de cent francs que vous dépensez dans la matinée pour les plus diverses choses n'est rien d'autre que l'équivalent pour tant et tant de jours de travail de tant et tant d'humains.



« « « « « « « « « <

Tant et tant d'humains doivent effectuer tant et tant de jours de travail, tant et tant de travail humain doit affluer dans l'ordre social humain, se cristalliser en marchandise afin qu'absolument la valeur apparente d'un billet de banque devienne une valeur réelle – mais seulement sur commandement de l'ordre social. Le billet de banque vous donne seulement le pouvoir de mettre à votre service tant et tant de travail, respectivement de disposer de tant et tant de travail. Quand vous avez en esprit l'image devant vous : là j'ai le billet, il me transfère la force de la position sociale, dans laquelle je me tient, le pouvoir sur tant et tant d'ouvriers, et quand vous voyez maintenant : heure pour heure du jour, d'autres vendent le travail de ces ouvriers comme valeur équivalente, comme valeur équivalente réelle de ce que vous avez dans votre porte-monnaie comme billet de cent francs : alors pour la première fois, vous avez l'image de la réalité.

Nos rapports sont devenus si compliqués que nous ne prêtons plus aucune attention à ces choses, en particulier quand elles ne se conçoivent pas ainsi aisément. J'ai pris un exemple aisé où la chose est facile. Avec la difficile économie nationale (4) du capital, de la rente et du crédit, où la chose repose entièrement compliquée, là les professeurs d'université eux-mêmes ne s'y connaissent pas, je pense les économistes nationaux, dont la fonction serait justement la fonction de s'y connaître. De là vous déjà déjà déduire comment dans ces choses est bien nécessaire que les choses seront maintenant correctement regardées.. Naturellement, nous ne pouvons pas aussitôt aujourd'hui nous occuper de réformer l'économie nationale qui est tombée dans un état de détresse par ce qu'on apprend aujourd'hui comme étudiant en économie nationale. Mais nous pouvons au moins nous demander, en rapport à la pédagogie du peuple et du genre : qu'est-ce qui est de nécessité afin que la vie sociale soit mise consciemment en vis-à-vis à la vie antisociale intérieure ? Qu'est là de nécessaire ? Je disais qu'il sera difficile à notre époque de trouver l'intérêt véritable d'être humain à être humain. Vous n'avez pas l'intérêt correct quand vous pensez pouvoir vous acheter quelque chose pour un billet de cent francs et ne pensez pas que cela conditionne un rapport social à tant et tant d'êtres humains et à leurs forces de travail. Vous avez alors en premier l'intérêt correct, quand chacune de telles actions d'apparence comme l'échange de marchandises pour un billet de cent francs, vous pouvez remplacer en votre image par l'acte réel qui est lié avec lui.



Voyez-vous, les purs bavardages, j'aimerais dire, égoïstes, qui réchauffent le cœur en affirmant que nous aimons notre semblable et que nous manifestons cet amour dès la toute prochaine occasion, ces bavardages ne font pas la vie sociale. Cet amour est la plupart du temps un amour effroyablement égoïste. Bien des gens prêtent assistance à leurs semblables de manière paternaliste, grâce au „butin“, pourrait-on dire, dont ils se sont d'abord emparés, pour se procurer ainsi un objet pour leur égoïsme qui leur permettra vraiment de se réchauffer intérieurement en pensant : Tu fais ceci, tu fais cela. On n'imagine pas à quel point une grande part du prétendu amour de bienfaisance est en réalité de l'égoïsme masqué.

Il ne s'agit pas d'envisager seulement ce qui nous est le plus proche et qui, en réalité, est soumis à notre amour-propre ; non, ce qui compte, c'est de nous sentir le devoir de diriger notre regard sur la structure sociale aux multiples ramifications dans laquelle nous vivons. Pour cela, nous devons au moins créer les bases nécessaires, mais aujourd'hui très rares sont les humains qui sont enclins à le faire.

J'aimerais au moins discuter une phrase du point de vue de la pédagogie populaire : Comment pouvons-nous absolument placer en consciemment les instincts sociaux vis-à-vis des antisociaux qui se développent naturellement ? Comment pouvons-nous les cultiver ainsi que l'intérêt d'être humain à être humain, qui dans cette époque de l'âme de conscience s'est terriblement atrophié, naisse véritablement en nous, qu'il se développe toujours et encore, et que nous ne connaissions pas le repos lorsque par hasard il cesse ? Des abîmes séparent déjà les humains d'aujourd'hui ! Les humains ne soupçonnent pas à quel point ils passent les uns devant les autres sans se comprendre le moins du monde. Le désir de se mettre vraiment à la portée d'autrui, de sa spécificité personnelle, est aujourd'hui complètement insignifiant. Nous avons d'un côté ce cri de la socialité, et de l'autre côté l'irruption toujours plus importante du pur instinct antisocial. On voit bien à quel point les humains passent en aveugles les uns près des autres, lorsqu'ils se réunissent au sein de divers cercles ou sociétés. Ces réunions ne sont même pas l'occasion de mieux se connaître. Les gens peuvent se côtoyer pendant des années sans se connaître davantage qu'au premier jour de leur rencontre. Or c'est cela tout de suite ce qui est important, qu'à l'avenir, je dirais, on développe le social de façon systématique pour faire face à l'antisocial. Il existe pour cela divers moyens sur le plan intérieur, le plan de l'âme. Nous pouvons par exemple essayer de jeter plus souvent un regard rétrospectif sur notre vie personnelle présente, sur notre



incarnation actuelle, tenter d'avoir une vue d'ensemble de ce qui s'est passé dans notre vie, entre nous et tous ceux qui sont entrés dans cette vie. Si nous sommes sincères, nous nous dirons, du [155] moins la plupart des humains : cette entrée de beaucoup d'humains dans notre vie nous regardonc cela encore aujourd'hui quand même le plus souvent ainsi que nous plaçons notre propre personne aussi au point central de notre rétrospective. Qu'avons nous eu de telle ou telle personne, qui est entrée dans notre vie ? Voilà ce que nous nous demandons conformément à notre ressenti, et voilà justement ce que nous devrions combattre. Nous devrions essayer de placer devant notre âme l'image des personnes que nous avons connues, professeurs, amis ou autres personnes nous ayant soutenus, ou de celles qui nous ont fait du tort et envers lesquelles nous sommes parfois plus redevables qu'envers celles qui nous ont servis. Nous devrions faire défiler ces images devant notre âme, nous représenter de façon bien vivante ce que chacun à nos côtés a fait pour nous. En procédant ainsi, nous apprendrons peu à peu à nous oublier nous-mêmes et nous découvrirons qu'en réalité presque tout ce qui nous touche ne pourrait pas exister si telle ou telle personne, nous encourageant, nous enseignant, ou de quelque autre façon, n'était pas intervenue dans notre vie.

Alors en premier, surtout si nous considérons les années écoulées depuis longtemps et les personnes avec lesquelles nous ne sommes peut-être plus en relation et envers lesquelles nous arriverons donc plus facilement à une certaine objectivité, il nous apparaîtra que la substance psychique de notre vie est aspirée par les influences auxquelles nous avons été soumis. Notre regard s'étend sur une foule de gens qui au fil du temps ont défilé dans notre vie. Si nous essayons de développer un sens pour tout ce que nous devons à l'une ou l'autre de ces personnes, si nous essayons de cette façon de nous voir dans le miroir de tous ceux qui au cours du temps ont agi sur nous en partageant notre vie, alors progressivement se libérera de nous, nous pourrons en faire l'expérience, un sens spécifique. Parce que nous nous serons exercés à trouver des images des personnes auxquelles nous étions liées par le passé, un sens se dégagera de notre âme qui nous permettra de contempler dès aujourd'hui l'image de l'être humain que nous rencontrons, à qui nous faisons face dans le présent. Et il est d'une importance considérable que s'éveille en nous l'instinct de ne pas ressentir face à l'autre uniquement sympathie et antipathie, de ne pas uniquement laisser libre cours à cet instinct qui fait qu'on aime ou déteste toujours quelque chose chez l'autre ; il est primordial d'éveiller en nous une image dépourvue d'amour et de haine, c'est-à-dire une image de l'autre tel qu'il est. Vous n'aurez peut-être pas le sentiment que ce que je dis



là revêt une telle importance. C'est pourtant bien le cas. Car cette faculté de faire vivre en soi, sans haine ni amour, une image d'autrui, de faire renaître l'autre psychiquement en soi, est une qualité qui, je dirais, disparaît un peu plus chaque jour de l'évolution humaine, que les hommes perdent peu à peu complètement. Ils évoluent les uns à côté des autres sans que s'éveille en eux le désir de laisser l'autre s'éveiller en eux-mêmes. Or c'est là quelque chose qu'il s'agit de cultiver en toute conscience, et qu'il faut également introduire dans la pédagogie et dans les écoles. Cette faculté de développer chez l'être humain la capacité imaginative ne peut être pleinement atteinte que si nous ne craignons pas, au lieu de rechercher les sensations dans la vie, de faire calmement cette rétrospective en nous-mêmes qui place nos relations passées devant notre âme. Nous serons alors également en mesure de nous comporter d'une manière imaginative envers ceux qui viennent à notre rencontre aujourd'hui. Nous opposerons alors l'instinct social à ce qui se développe nécessairement toujours davantage de manière inconsciente : l'instinct antisocial. Ceci est une chose.

L'autre chose importante peut être rattachée à cette rétrospective des relations aux personnes : il s'agit que nous tentions de devenir toujours plus objectifs vis-à-vis de nous-mêmes. Et pour cela, il nous faut à nouveau remonter à des époques passées de notre vie. Mais cette fois, nous pouvons, je dirais, aborder directement les faits, réfléchir par exemple, si vous avez — disons — trente, quarante ans, à la chose suivante : Bon, comment les choses se présentaient-elles lorsque j'avais dix ans ? Je veux tout d'abord m'imaginer totalement dans la situation, je veux me représenter l'enfant que j'étais comme s'il s'agissait d'un autre petit garçon ou d'une autre petite fille de dix ans ; je veux oublier que c'est de moi qu'il s'agit, je veux vraiment m'efforcer de m'objectiver. Cet acte d'objectivation de soi-même, cette libération dans le présent de son propre passé, ce dépouillement du moi de ses expériences, voilà quel doit être aujourd'hui notre objectif particulier. Car le présent a tendance à rattacher étroitement le moi aux expériences vécues. De manière complètement instinctive, l'être humain d'aujourd'hui veut être ce que lui apportent ses expériences. C'est pourquoi il est si difficile de parvenir à l'activité que donne la science de l'esprit. Elle demande à l'esprit un effort toujours renouvelé, et il n'est pas question de se reposer sur ses acquis. Vous remarquerez d'ailleurs qu'avec le seul acquis si commode de la mémoire, on n'arrive à rien dans la véritable science de l'esprit. On oublie les choses, il faut toujours les cultiver de nouveau ; mais c'est justement ce qui est bon et juste. En effet, celui qui a bien progressé dans le domaine de la science spirituelle essaie chaque jour de placer devant son regard les choses les plus élémentaires ; les autres ont honte de le



faire. Dans la science de l'esprit, rien ne doit dépendre du fait qu'on retient les [157] choses au moyen de la mémoire, car tout dépend de ce qu'on les saisit dans l'expérience immédiate du présent. Il nous faut donc acquérir cette faculté de nous objectiver, d'imaginer ce gamin ou cette gamine comme s'il s'agissait d'une personne inconnue, de nous efforcer toujours davantage de nous libérer de notre vécu, d'être à l'âge de trente ans de moins en moins dépendant des impulsions de l'enfant de dix ans qui continuent à mener leur vie fantomatique en nous. Se libérer de son passé ne signifie pas le renier, mais le retrouver d'une autre façon, et cela est quelque chose d'infiniment d'important. Donc, d'une part, nous cultivons consciemment l'instinct social, l'impulsion sociale, lorsque nous nous créons les imaginations relatives à l'être humain actuel en jetant un regard rétrospectif sur les êtres appartenant à notre passé, et en nous considérant nous-mêmes psychiquement comme le produit de ces humains. D'autre part, grâce à notre objectivation, nous acquérons la possibilité de développer directement l'imagination de nous-mêmes. Cette objectivation des périodes passées nous est alors utile si elle n'agit pas inconsciemment en nous. Réfléchissez à cela : si inconsciemment, le jeune garçon ou la jeune fille de dix ans continue à vivre en vous, vous êtes donc l'humain de trente ou quarante ans, flanqué de surcroît de l'enfant de dix ans, mais celui de onze ans, de douze ans, etc., vous accompagnent également. L'égoïsme atteint alors une puissance incroyable. Il diminuera toujours davantage si vous vous dégagez de votre passé, si vous l'objectiviez, si de plus en plus il devient objet. Voilà ce qu'il est capital de comprendre.

Telle sera la condition préalable fondamentale – cela devrait aujourd'hui être rendu toujours plus clair au peuple qui, ignorant et de manière illusoire, dresse des exigences sociales - : il devrait régner de la raison comment l'humain se transforme d'abord lui-même en un être agissant socialement, en ce que tout de suite les instincts antisociaux doivent justement sortir pour l'élévation de la nature humaine.

Qu'est-ce qui sera alors fait ?

Vous trouverez l'entière signification de ce que j'ai maintenant exposé en réfléchissant à ce qui suit. Voyez-vous, en 1848 parut le premier écrit dans une certaine mesure efficace qui aujourd'hui continue d'agir même dans le socialisme le plus radical, dans le bolchevisme : „ Le manifeste communiste “ de Karl Marx (5), dans lequel a été résumé ce qui de multiples manières règne diversement dans les esprits et aussi dans les cœurs des prolétaires. Karl Marx put conquérir le monde prolétarien pour la simple raison qu'il a exprimé



ce que le prolétaire comprend, ce qu'il pense parce qu'il est prolétaire. Ce „ Manifeste communiste “, dont je n'ai pas besoin de vous expliquer le contenu, est parut donc en 1848. Ce fut le premier document, le premier semis de ce que nous voyons monté comme fruit maintenant, après que d'autres choses opposées ont été détruites. On y trouve une phrase, un mot d'ordre que presque toute la littérature socialiste reprend aujourd'hui : „Prolétaires de tous les pays, unissez-vous!“. Voilà une phrase qui a fait le tour de toutes les réunions socialistes possibles, „Prolétaires de tous les pays, unissez-vous!“. Qu'est-ce qu'elle exprime alors ? Elle exprime la chose la plus non-naturelle qu'on puisse se penser pour notre époque. Elle exprime une impulsion pour la socialisation, pour l'association/la fusion d'une certaine masse d'humains. Sur quoi cette union, cette socialisation devra être construite ? Sur le contraire, sur la haine de ceux qui ne sont pas prolétaires. La socialisation, le rapprochement des humains devrait être bâtis sur la séparation ! Vous seulement bien réfléchir à cela et observer la réalité de ce principe dans ce qui, comme illusion réelle – quand j'ai la permission d'utiliser l'expression, vous le comprendrez – est apparu tout d'abord en Russie, à présent aussi en Allemagne, dans les pays autrichiens et progressera toujours plus loin – et plus loin. Il s'agit de la chose la plus contre-nature qui puisse exister, parce qu'elle exprime d'une part la nécessité de la socialisation, et que d'autre part elle édifie justement celle-ci sur l'instinct le plus antisocial qui soit, c'est-à-dire sur la haine de classes, l'opposition entre les classes.

Mais il est nécessaire de regarder ces choses seulement dans une lumière plus haute, sans quoi on ne va pas bien loin et on ne peut, depuis la place que l'on occupe dans le monde, agir de manière salubre dans le cours de l'évolution de l'humanité. Et il n'y a aujourd'hui aucun autre moyen en dehors de la science de l'esprit pour vraiment voir ces choses un sens global, cela signifie pour comprendre son temps. Tout de suite ainsi qu'on a peur de s'intéresser à l'esprit et à l'âme qui sont à la base de l'homme physique, on ne veut pas non plus, parce qu'on a peur et qu'on est sans courage, s'intéresser à ce qu'on ne peut saisir qu'avec l'esprit dans la vie sociale. Les gens ont peur, ils se bandent les yeux ; comme l'autruche, ils mettent la tête dans le sable pour ne pas voir ces choses qui sont pourtant très réelles, très significatives, à savoir que lorsqu'un humain fait face à l'humain, l'un est toujours s'efforçant à endormir l'autre qui, de son côté, lutte constamment pour se tenir éveillé. C'est pourtant, pour parler comme Goethe, le phénomène primordial de la science sociale. Mais il dépasse les connaissances que peut posséder une pensée purement matérialiste, cela intervient dans ce qu'on peut seulement saisir quand on sait



que, dans la vie humaine, on ne dort pas seulement lorsqu'on paresse ou qu'on dort lourdement pendant des heures, mais que la tendance au sommeil agit aussi perpétuellement dans ce qu'on appelle la vie de veille, qu'en fait les mêmes forces, qui nous réveillent le matin et nous endorment le soir, agissent perpétuellement [159] dans la vie la plus quotidienne, et que ce sont elles qui par leur jeu réalisent le social et l'antisocial. Aucune réflexion sur l'ordre social humain, aucune disposition des plus particulières ne pourront aboutir à quoi que ce soit si l'on ne s'efforce pas de vraiment regarder ces choses en face.

Partant de ce point de vue, il est nécessaire de ne pas non plus se voiler la face devant les réalités qui se répandent sur la terre, mais de les observer. Que pense le socialiste d'aujourd'hui ? Il pense qu'il lui suffit d'imaginer des slogans sociaux, des maximes socialistes ou bien encore d'appeler les hommes de toutes les nations : „Prolétaires de tous les pays, unissez-vous !“, pour qu'il soit possible ensuite d'établir une sorte de paradis sur toute la terre, sur un plan international comme on dit aujourd'hui.

« « « « « « « « « «

Or c'est là une des plus grandes illusions, une des plus pernicieuses qu'il peut y avoir ! Les humains ne sont pas seulement l'humain abstrait, mais ils sont des humains concrets. Ce qui repose à la base, est que chaque être humain est une individualité. C'est ce que j'ai essayé de mettre en valeur dans ma „Philosophie de la liberté“ (6), vis-à-vis du nivellement du kantisme (7) et du socialisme. Mais les humains sont aussi différenciés par groupes sur toute la terre. Et nous voulons discuter une de ces différences afin que nous puissions voir qu'on ne peut pas simplement dire : Tu commences par établir un certain ordre social à l'ouest, tu continues ton œuvre en traversant l'est et ensuite en parcourant toute la Terre ; lorsque tu as terminé, tu reviens. De même qu'on faisait jadis un voyage autour du monde, on veut aujourd'hui étendre le socialisme à la Terre entière et on considère celle-ci comme une boule dont on ferait le tour en partant de l'ouest pour arriver à l'est. Mais les hommes sont différenciés, et dans cette différenciation vit tout de suite à nouveau une impulsion, si je peux me permettre l'expression, un moteur du progrès.

De cette manière vous le voyez établit que tout de suite tout particulièrement l'âme de conscience doit venir à l'expression à notre époque. J'aimerais dire qu'aujourd'hui, par exemple, seuls les hommes de la population anglophone sont en réalité parés, grâce à leur sang, leurs qualités de naissance, leurs dispositions héréditaires, pour que l'âme de conscience s'imprime dans l'humanité.



L'humanité est donc bien différenciée, et les hommes des peuples anglophones sont ceux qui possèdent aujourd'hui tout spécialement les dispositions nécessaires pour développer l'âme de conscience ; d'une certaine manière, ils sont les représentants de cette cinquième époque postatlantéenne, ils sont formés pour cela.

C'est d'une autre façon que les hommes de l'est doivent représenter, accomplir l'évolution correcte de l'humanité. Sur ces territoires de l'est qui s'étendent de la Russie jusqu'à l'arrière-pays asiatique, qui ne constituera qu'une sorte de renfort, c'est ainsi, que maintenant tout de suite a lieu un assaut, un s'opposer à cette évidence instinctive du développement de l'âme de conscience. Les humains de l'est ne veulent pas mélanger, ce qu'est le patrimoine principal de l'âme de notre temps, l'intellect ; avec des vécus ; ils veulent détacher cela et le sauvegarder pour l'époque suivante, la sixième époque postatlantéenne où devrait se produire une fusion, maintenant pas avec l'être humain tel qu'il est aujourd'hui, mais avec le soi-esprit qui aura été développé alors. Donc, tandis qu'en raison de l'évolution la force caractéristique de notre époque est donnée par l'ouest et qu'elle peut être particulièrement cultivée par la population anglophone, les humains de l'est, comme peuple (l'individu n'est pas concerné ici, puisqu'il s'élève toujours au-dessus de l'élément de son peuple) s'efforcent de ne pas laisser toucher leurs forces d'âme par ce qui est la caractéristique de cette époque, afin que puisse se développer en eux le germe de ce qui ne mûrira qu'au cours de la prochaine ère qui commencera au quatrième millénaire. Ainsi est-ce donc une fois, qui dans la vie humaine et l'être de l'humain est légité.

En ce qui concerne la nature, les humains ne s'étonnent pas, par exemple, de ne pas pouvoir faire brûler de la glace, ils savent que tout cela est soumis à des lois. Mais pour ce qui est de la structure sociale de l'humanité, ils croient qu'on peut l'obtenir en Russie par exemple selon les mêmes principes sociaux qu'en Angleterre, en Écosse ou même en Amérique. On ne le peut pas, car le monde est organisé conformément à des lois, et on ne peut pas faire arbitrairement n'importe quoi n'importe où. C'est ce qu'il faut bien comprendre.

Et dans les pays du centre est maintenant tout de suite l'état intermédiaire. Là c'est ainsi comme on pourrait dire qu'on est dans un équilibre instable entre les deux tendances. Si bien que vous avez sur terre une population tri-articulée. Vous ne pouvez pas dire : „Prolétaires de tous les pays, unissez-vous !“, puisque ces prolétaires, eux aussi, sont différenciés selon trois membres. La population est tri-articulée. Considérons une fois encore la population de l'ouest, ainsi nous trouvons pour tous ceux qui parlent anglais — compte tenu



de la nature de leur peuple, mais l'individu peut s'en détacher — ont un don particulier, une disposition particulière, une mission particulière, de développer l'âme de conscience, c'est-à-dire à ne pas mettre à l'écart, à notre époque, les qualités spécifiques de cette âme de conscience, mais à relier aux expériences la formation de l'intelligence, la singularité propre à l'intelligence. Évidemment, instinctif, j'aimerais dire, selon les pulsions se placer dedans comme humain de l'âme de conscience, là dessus repose toute la grandeur de l'extension de l'Empire britannique ! [161]

Le phénomène primordial dans cette extension réside dans le fait que les dispositions naturelles des sujets de cet empire coïncident justement avec l'impulsion profonde de notre époque. Vous savez que le cycle de conférences que j'ai tenu sur les âmes des peuples européens (8), bien longtemps avant la guerre, que ce cycle développe déjà l'essentiel à ce sujet et propose à vrai dire le matériau principal pour juger objectivement de cette catastrophe que fut la guerre.

Maintenant cette disposition qui est pendante au développement de l'âme de conscience conditionne tout de suite une certaine aptitude à la vie politique dans la population anglophone. On peut étudier comment l'art politique de subdiviser en sociétés, en structures, s'est répandu partout depuis l'Angleterre où subsistent encore des reliquats de l'ancienne quatrième époque postatlantéenne (celles-ci sont comme là elles sont, restés en arrière), jusque dans la division de la Hongrie en comités, avec un haut fonctionnaire (NDT : Obergespan) au sommet ; donc jusque dans ces membre du peuple touranien d'europe s'est répandu cette pensée politique de l'Angleterre, parce que justement cette pensée politique de la cinquième époque postatlantéenne peut provenir seulement de ce sang. Ces gens sont particulièrement doués pour la politique. Rien ne sert aujourd'hui de porter aujourd'hui un jugement sur ces choses, là seules les nécessités décident. Cela peut nous être soit sympathique ou antipathique, c' est une affaire privée. Pour les affaires du monde, ce sont des nécessités objectives qui décident. Et il est important de se conduire ces nécessités objectives devant les yeux tout de suite aujourd'hui à l'époque de l'âme de conscience.

Dans son conte „Le serpent vert et le beau lys (9)“, Goethe a réparti les forces présentes dans l'âme humaine en trois membres : puissance, apparence ou manifestation, connaissance et sagesse — le roi d'airain, le roi d'argent, le roi d'or. Dans ce conte, lorsqu'il est question de rapports de puissance, bien des choses qui se préparent aujourd'hui et ne cesseront de se développer par



la suite sont exprimées d'une manière singulière. Il faut souligner que ce que Goethe symbolise par le roi d'airain, l'impulsion de puissance, se répand sur la terre à partir de la population anglophone. C'est une nécessité en raison de la concordance entre la culture de l'âme de conscience et les dispositions particulières de l'élément britannique et américain.

Voyez-vous, dans les pays du centre, qui sont d'ores et déjà entraînés dans le chaos, là est un équilibre instable/labile entre la tendance de l'intellect à l'âme de conscience et la volonté de s'en détacher ; et par cela prédomine tantôt l'une, tantôt l'autre. Cela est une toute autre tendance. Les pays du centre sont tous non disposés à la politique. S'ils veulent être politiques, ils sont beaucoup disposés à tomber hors de la réalité, qui est toujours là, quand le penser politique se tient là fortement à la terre dans la population anglo-américaine, ancré dans l'âme. Dans les pays du centre, c'est la seconde des force de l'âme qui règne : l'apparence, la manifestation. Ces pays du centre apportent aussi l'intellectualité à la manifestation avec un éclat particulier. Comparez avec cela une quelque chose qui provient des peuples anglophones en rapport aux pensées : ces pensées sont fermement pendantes à la réalité fortement terrestre. Prenez les brillantes prestations de l'esprit allemand, vous trouverez qu'il s'agit plutôt d'une élaboration esthétique des pensées, même si celle-ci prend une forme logique. Là, c'est la manière dont on passe d'une pensée à l'autre qui est particulièrement remarquable, parce que les dispositions naturelles propres à ce peuple se manifestent dans la dialectique, dans l'élaboration esthétique des pensées. Or, si l'on veut appliquer cela dans la réalité concrète, si l'on veut même devenir politicien avec cela, on risque de tomber facilement dans la fausseté, dans ce qu'on appelle un idéalisme rêveur qui veut fonder un empire unifié, s'exaltant pour cette cause pendant des décennies pour finalement arriver à instaurer un empire de puissance, passant ainsi d'un extrême à l'autre. Jamais nulle part, la vie politique n'a connu un choc comparable à celui produit par l'effet de contraste entre les rêves allemands d'unité de 1848 et ce qui fut instauré ensuite en 1871. Vous avez là l'oscillation, le mouvement pendulaire de ce qui aspire en réalité à une forme esthétique et risque de devenir mensonge, illusion, fantôme, dès qu'on veut se placer sur le terrain de la politique. Car là, il n'y a aucune disposition pour la politique. Si on touche à ce domaine, on rêve ou on ment. Ce sont des choses qu'il n'est absolument pas permis d'exprimer avec sympathie ou antipathie, ou de dire pour accuser ou absoudre qui que ce soit ; non, ces choses sont dites précisément parce qu'elles correspondent d'une part à la nécessité et de l'autre à une situation tragique. Elles exigent qu'on les regarde en face.



Tournons à présent notre regard vers l'est, vers ce qui s'y prépare. Là-bas, les choses vont si loin que, pour parler de manière un peu radicale, on peut s'exprimer ainsi : L'Allemand, s'il veut faire de la politique, tombe dans le rêve, dans l'idéalisme ; si tout va bien, dans le bel idéalisme, si les choses s'aggravent, dans le mensonge. Le Russe, quant à lui, tombera malade ou en mourra. Il est si peu doué pour la politique que celle-ci le rend malade, le fait mourir. Je m'exprime peut-être de manière un peu tranchante, radicale, mais le phénomène est bel et bien celui-là. Ce qui est intimement lié aux profondeurs du caractère politique de l'âme des peuples anglais ou américains n'existe pas du tout dans l'âme du peuple [163] russe. En revanche, l'est possède les dispositions nécessaires pour transporter l'intellect, qu'il libère du lien avec le vécu, jusque dans la future époque du soi-esprit.

C'est ainsi qu'il faut connaître la manière dont les dispositions humaines sont différenciées sur la Terre. Ces différences s'expriment jusque dans les expériences les plus significatives. Vous connaissez tous, de par les plus différents échanges ayant eu lieu, ce qu'on appelle dans l'expérience suprasensible supérieure la rencontre avec le gardien du seuil (11). Aussi cette rencontre n'est pas non plus la même pour tous, à moins naturellement que l'initiation ait lieu indépendamment de la nature du peuple, auquel cas la rencontre avec le gardien du seuil est aussi universelle. Mais si l'initiation est soignée par des humains ou des sociétés à caractère unilatéral et se passe selon le peuple, ainsi se différencie aussi le vécu avec le gardien. C'est l'humain qui appartient à la population anglophone qui, s'il n'est pas initié par des esprits supérieurs qui le guident, mais par l'esprit du peuple, est le plus prédisposé à emmener avec lui devant le seuil ces entités spirituelles qui nous entourent ici-bas continuellement en tant qu'esprits ahrimaniens, qui nous accompagnent lorsque, parvenus au seuil, nous nous dirigeons vers le monde suprasensible, et que nous pouvons emmener avec nous si elles développent en quelque sorte une inclination pour nous. Elles nous conduisent surtout à la vision des forces de la maladie et de la mort. De sorte que, dans les pays anglo-américains, vous entendrez dire de la plupart des initiés aux mystères suprasensibles, qui ont passé le seuil, que leur expérience la plus importante dans la connaissance du monde suprasensible est celle de leur rencontre avec les puissances de la maladie et de la mort. Ils apprennent à connaître cela en tant que réalité se tenant extérieure à eux-mêmes.

Allez dans les pays du centre, et là l'esprit du peuple œuvre lors de l'initiation, si on n'aide pas le disciple à se libérer de la nature de son peuple pour atteindre une dimension universelle, alors l'événement le plus important est pour lui la



vision du combat qui se déroule entre certaines entités n'appartenant qu'au monde spirituel, évoluant donc sur l'autre rive, et d'autres entités qui, elles, vivent dans le monde physique, sur cette rive-ci, mais demeurent invisibles à la conscience ordinaire. C'est vers ce combat, qui est continu, qu'est tout d'abord dirigée l'attention des disciples des pays du centre. Car chez eux, quiconque cherche sérieusement la vérité se voit littéralement imprégné des puissances du doute lorsqu'il arrive au seuil. Il fait connaissance avec tout ce que représentent les puissances du doute, les puissances des aspects multiples. Dans les territoires occidentaux, on est beaucoup plus enclin à se satisfaire d'une vérité immédiate ; dans les pays du centre, on perçoit aussitôt l'autre côté de la chose, ce qui fait que la quête de la vérité est constamment dominée par un sentiment d'instabilité : toute chose a deux aspects. S'attacher à une affirmation immédiate, unilatérale, signifie dans les pays du centre être philistin. On en souffre cependant tragiquement lorsqu'on arrive au seuil, car on assiste nécessairement à cette lutte opposant les esprits qui appartiennent exclusivement au monde spirituel et ceux qui n'évoluent que dans le monde sensible, et l'on comprend combien ce combat conditionne tout ce qui dans l'être humain provoque le doute, l'hésitation devant la vérité, et implique donc la nécessité de s'éduquer d'abord à cette vérité pour ne pas aller aux impulsions reconnues de la vérité (NDT : dans le piège des vérités convenues avait traduit mes prédécesseurs).

Allez vers les pays de l'est et demandez et se tient là l'esprit du peuple parrain près de l'initiant quand là l'humain sera donc conduit au seuil sous le parainage de l'esprit de peuple, alors voit celui, qui appartient à ces compagnies de peuples, avant toute chose tous les esprits qui oeuvrent sur l'égoïsme humain. Il verra tout ce qui peut donner matière à l'égoïsme. Ce n'est pas ce que voit l'Occidental en premier lieu lorsqu'il arrive au seuil. Il voit, lui, les esprits qui envahissent le monde et l'humanité sous la forme de la maladie et de la mort au sens le plus large, c'est-à-dire en tant que forces paralysantes, destructrices, qui tirent l'homme vers le bas. Celui qui est initié à l'est voit au seuil tout d'abord ce qui s'approche de l'homme pour l'inciter à l'égoïsme.

C'est pourquoi l'idéal principal qui ressort d'une initiation à l'ouest consiste à guérir, à maintenir les hommes en bonne santé, afin d'obtenir que tous bénéficient d'une possibilité d'évolution extérieure saine. A l'est va avant toutes choses que l'être familier instinctif, l'être familier seulement religieux de la réalité de l'initiation, suffit à provoquer le désir de se sentir tout petit devant le caractère sublime du monde spirituel. Car ce sont les puissances



qui vous viennent tout d'abord en vis-à-vis du monde spirituel. L'humain de l'est indiquera tout d'abord sur le sublime vis-à-vis du monde spirituel, pour là-dessus soigner l'égoïsme, chasser l'égoïsme, parce qu'il est exposé à ses dangers. Cela s'exprime même jusque dans le caractère extérieur des peuples de l'est, et bien des choses qui chez eux sont antipathiques à l'Occidental proviennent de ce qui se montre précisément au seuil.

Ainsi se différencient alors tout de suite les aptitudes humaines lorsqu'on considère l'évolution intérieure, l'organisation intérieure du psycho-spirituel chez l'homme. Il est important de ne pas détourner le regard de ces réalités. Tout au long de la seconde moitié du XIXe siècle, certains cercles occultes de la population anglophone — là où on a connaissance de ces choses, même si c'est aussi tout de suite sous le parrainage de l'esprit du peuple — trouver indiqué de manière prophétique (12) des choses qui s'accomplissent [165] aujourd'hui. Songez à ce que cela aurait signifié si les humains du reste de l'Europe ne s'étaient bouché les deux oreilles, et bandé les yeux devant faire attention à ces choses ! Je veux vous dire une formule qui fut toujours à nouveau répétée au cours de la deuxième moitié du XIXe siècle, c'est celle-là : en Russie, afin que le peuple russe puisse se développer, l'État russe doit disparaître, car en Russie des expériences socialistes devront être pleinement conduites ne pourraient jamais être conduites dans des pays occidentaux. Pour qui n'est pas Anglais, ceci est sans doute peu sympathique ; il s'agit pourtant là d'une grande et puissante sagesse, pertinente au plus haut point. Et quiconque porte en lui ces choses, quiconque peut y croire comme à une impulsion à la concrétisation de laquelle il participe, se tient véritablement au cœur de son époque, tandis que tout autre s'en exclut.

Il s'agit de voir clairement ces choses. Ce fut naturellement le sort justifié de l'Europe du centre et de l'est de se boucher les deux oreilles et les deux yeux aveugles devant les faits occultes, de ne pas les écouter, de pratiquer une mystique abstraite, un intellectualisme abstrait et une dialectique abstraite. Mais maintenant commence l'époque, où cela ne va pas plus loin ! Ces considérations ne doivent pas nous rendre pessimistes ni désespérés. Non, force, courage, sens pour devenir familier avec ce qui est nécessaire, voilà ce que nous devons en apprendre. Et dans ce sens, nous devons nous souvenir que nous avons véritablement à agir non pas contre la tâche de cette époque, mais au contraire avec elle, au sein de ce mouvement de science de l'esprit d'orienté selon l'anthroposophie. Ouvrons les yeux sur les choses qu'ordinairement nous ne voyons pas parce que nous dormons. Aussi à l'élaboration des instincts



sociaux nous conduit, éveillés et conscient, cette science de l'esprit qui montre à la conscience ce qui se cache sinon à la conscience, qui nous montre quelles forces l'homme développe lorsqu'il est libéré de son corps, comme il est entre l'endormissement et le réveil. Voyons cela clairement : nous soignons les forces les plus nécessaires à notre époque, quand, éveillés, nous pensons sur ce que notre âme quand même seulement pleine de force peut pénétrer, quand nous éveillé nous pensons là-dessus. Sinon nous deviendrons dépourvu de pouvoir quand nous devons le développer seulement endormis.

Deux puissances agissent dans le présent. L'une est la puissance qui, depuis le Mystère du Golgotha, traverse toute l'évolution terrestre au travers des diverses métamorphoses de l'impulsion du Christ. Nous avons souvent parlé du fait que c'est tout de suite dans nos siècles une sorte de réapparition, maintenant du Christ éthérique qui devrait avoir lieu. Ce n'est pas loin du tout jusqu'à cette réapparition du Christ. Qu'il apparaisse est à nouveau quelque chose, qui véritablement ne peut pas donner une raison à un quelconque pessimisme, mais qui ne devrait aussi pas donner une raison à une nostalgie de vivre jusque là nébuleux et se renseigner pour ainsi dire de théories théosophiques réchauffant l'âme égoïstement. Cette impulsion-Christ dans ses plus différentes formes, il aidera aussi dans la forme qu'il a aujourd'hui, où il veut annoncer à l'humanité ce qui veut se manifester à partir du monde spirituel comme sagesse spirituelle pour notre époque, que cela puisse se réaliser. Cette sagesse voudra se réaliser, et l'impulsion du Christ sera une aide pour cette réalisation. Cette réalisation, elle sera cela dont il s'agit. Et l'humanité se trouve, en cet instant critique, devant une décision importante. D'un côté, se tient l'impulsion-Christ qui nous exhorte à nous tourner, à partir d'une libre décision de l'âme, vers ce dont a été parlé aujourd'hui : accueillir consciemment les impulsions sociales, accueillir librement à partir de l'âme tout ce qui peut aider l'humanité et lui être bénéfique. C'est pourquoi nous ne nous unissons pas sous de tels points de vue pour nous consacrer à l'amour fondé sur la haine qui résonne dans l'appel : „Prolétaires de tous les pays, unissez-vous!“ ; mais nous nous unissons en ce que nous aspirons à réaliser l'impulsion-Christ et faire ce que le Christ veut pour notre époque.

Face à cela, se tient l'adversaire, ce que la Bible appelle le prince inique de ce monde. Il se fait valoir sous les aspects les plus divers. L'un de ces aspects est celui-ci : placer les forces qui, en notre qualité d'êtres humains, sont mises à notre disposition afin que par une libre décision nous nous tournions vers ce



dont nous avons parlé aujourd'hui, ces forces qui devraient être placées dans la libre décision, au service de la corporativité.

Source [5] : GA 054, pages 095-096, 2/1983, 02.03.1908, Hamburg

Phénomène social primordial et perspective d'oiseau luciférienne.

Source [10] : GA 184, pages 202-205, 3/2002, 04.10.1918, Dornach

Traduction : Claudine Villetet *, éd. anthroposophiques romandes

Ce qui oeuvre toujours de nouveau et à nouveau comme un levain, et sauve l'humanité, la pousse à dépasser un univers petit-bourgeois, c'est bien l'activité luciférienne.

Mais toute cette activité luciférienne occasionne en même temps que l'être humain d'une certaine manière, on peut dire, est enclin à observer le monde de la perspective de l'oiseau. Tous ce qui [271] apparaît au cours du temps comme programmes, comme très belles idées avec lesquelles on croit toujours pouvoir introduire d'une manière ou d'une autre l'âge d'or, tout cela provient des inclinations lucifériennes qui se déversent en l'être humain. Tout ce par quoi l'humain aspire à sortir d'un avoir grandi ensemble avec la réalité, par quoi dans une certaine mesure il pourrait tenir son élan plus haut que c'est du rapport dans lequel il est placé dedans comme humain, tout cela indique sur du luciférien. Dans la nature humaine, la pulsion qui nous entraîne continuellement à réduire l'intérêt à nos semblables est d'essence luciférienne. Si nous suivions notre nature humaine la plus originelle, donc les forces évolutives qui repose dans le courant propre aux humains, nous aurions un intérêt pour nos semblables dépassant bien au dessus de la mesure que celui que nous avons en réalité. L'entité luciférienne dans la nature de l'humain provoque un certain désintérêt à l'égard des autres humains. Et on devrait, quand on étudie l'entité humaine, placer une grande valeur tout de suite sur ce point. Bien des choses seraient différentes dans le monde si nous reconnaissons la réalité de cette pulsion en nous qui nous porte à avoir un intérêt bien trop grand pour ce que nous concoctons nous-mêmes et un intérêt bien trop réduit pour ce que pensent, ressentent et veulent d'autres humains.



On acquiert une véritable connaissance de l'être humain seulement lorsqu'on irradie sa façon de voir l'humain avec la question : qu'est-ce qui me détourne de l'intérêt que je peux développer pour d'autres humains ? Et ce doit être une tâche de la culture humaine à venir de développer tout de suite cette connaissance [272] de l'être humain. Ce qu'on appelle aujourd'hui encore bien souvent connaissance de l'être humain, c'est ce que quelqu'un dit à propos des humains, selon ce qu'il s'imagine qu'ils serait ainsi et ainsi ou qu'ils devraient être ainsi et ainsi. Prendre les humains tels qu'ils sont, et être au clair sur ce point que chacun, tel qu'il est, même le criminel — cela devra être dit — nous dit toujours quelque chose de plus important sur le monde que les rêveries que nous faisons sur l'entité humaine, quand encore nous nous manigançons de si belles pensées : nous dire ceci, cela signifie donner en nous au luciférien la correcte situation d'égalité. Une telle aspiration après la connaissance de l'être humain révélerait infiniment beaucoup. Et de la nature de l'évolution terrestre humaine, aucune époque n'a été en fait plus éloignée que l'actuelle de l'intérêt réel, authentique pour la nature humaine telle qu'elle s'offre immédiatement à nous. Il ne faut pas confondre ce que je pense ici avec une absence de critique envers l'être humain. Qui bien sûr part de cette idée : tu dois considérer tous les humains comme bons et les aimer tous sans distinction, se rend la tâche bien de manière luciférienne, car il part en premier de ses fantaisies. Considérer tous les hommes semblables c'est en premier bien une fantaisie luciférienne. Il ne s'agit pas de se cultiver une idée générale, mais tout de suite de se pencher sur les particularités concrètes individuelles de chaque être humain et de développer pour cela d'une compréhension pleine d'amour, peut-être mieux dit : pleine d'intérêt.

Vous pouvez demander à présent : que devrait alors en fait cette force entière luciférienne en nous quand elle nous [273] retient d'être tolérant envers la nature humaine au sens plein de sagesse, et de développer de l'intérêt ? Elle a sa bonne justification dans la tenue/l'économie de l'esprit, si je puis me servir de cette expression prosaïque/philistreuse. Cette force luciférienne doit déjà aussi être présente parce que, si nous étions seulement dans le courant continu et que nous suivions l'inclination naturelle et spirituelle qui nous pousse à connaître chaque être humain, — pardonnez-moi cette dure expression — nous nous noierions dans notre connaissance de l'être humain. Nous y serions noyés, nous ne pourrions pas venir correctement à nous-mêmes. Tout de suite cela est pendant avec de nombreux mystères de l'être-là : que dans cet être-là rien n'est en fait qui ne devient pas, quand cela sera poursuivi dans ses conséquences, poursuivi dans ses conséquences extrêmes, mauvais/mal, au malheur. Ce qui



nous rassemble si bien/correctement avec des humains, ce qui nous fait trouver l'autre humain en nous-mêmes, cela provoquerait, que nous nous noierions dans notre connaissance humaine, quand continuellement l'aiguillon luciférien ne serait pas là qui toujours de nouveau et à nouveau nous tient à distance de la noyade, nous ramène toujours de nouveau et à nouveau à la surface et à nous-mêmes, et éveiller ensuite l'intérêt à nous-même. Tout de suite dans nos relations aux humains nous vivons dans une alternance continue notre propre force originelle et la force luciférienne. Et celui qui dit là, ce serait plus intelligent quand les humains suivent seulement leur force originelle et ne seraient pas du tout touchés par le luciférien -, celui-là devrait aussitôt affirmer quand il a une balance à fléau avec deux plateaux, qu'il préférerait retirer [274] un plateau et peser seulement avec l'autre, avec un seul plateau donc. La vie se déroule justement dans des états d'équilibre, non dans des conditions objectives absolues.

La pensée uniformisante conduit au sentir et au vouloir antisocial.

Source [7] : GA 077a, pages 056-074, 1/1997, 28.07.1921, Darmstadt

Traduction : F. Germani, s

Mes très chers présent, l'être humain est aujourd'hui si fier de dire, qu'il aurait rayé la croyance en l'autorité des siècles précédents comme les administrations de confessions lui ont prescrit. L'humain est aujourd'hui si fier de se dire qu'il croit seulement en ce qu'il peut saisir dans son être propre, personnel. Et pourtant c'est ainsi, pour celui qui jette un coup d'œil plus profond, comme si la vieille croyance en l'autorité des religions de confession avait seulement sauté sur un autre domaine, et ce domaine est tout de suite ce qu'avec une grande indétermination, mais pour cela avec une non moins grande foi, on nomme abstraitement „ la science “. La science. – Aussitôt que l'humain actuel entend : „ la science “, alors s'irrite en lui à nouveau tout ce qui, des vieilles foi en l'autorité, est allé un jour en de toutes autres directions. Ce qui devrait être établi scientifiquement, est aujourd'hui – des raisons que les humains en de larges cercles ne se font pas du tout très fortement clair – une autorité de force beaucoup plus forte, que ce fut une autorité par le passé. Comme souvent on entend aujourd'hui la réponse sur une quelque chose, qui source comme question hors l'intérieur humain : la science dit ceci ou cela. – Cette puissance/ce pouvoir universel, la science, a accaparé pour soi toute autorité.



Elle a accaparée cette autorité chez ces humains-là qui sont eux-mêmes de l'avis qu'ils se tiennent sur les hauteurs de leur temps, aussi avec un rapport à des questions de conception du monde.

Mais maintenant, de quelle sorte est le rapport de l'humanité actuelle tout de suite vis-à-vis de l'autorité scientifique ? Les choses l'ont amené avec elles que sera reconnu scientifique ce dont on croit que chaque humain le comprend, ainsi qu'il s'est maintenant développé une fois jusqu'à une certaine marche/niveau d'après l'éducation habituelle de l'humain, l'éducation utilitaire de l'humain. La science devrait, prise au fond, n'établir rien d'autre, que ce pour quoi chaque humain, quand justement il a seulement les conditions préalables nécessaires, peut, disons, dire oui. La science devrait être quelque chose de tout à fait universel. La science devrait vivre en chaque humain d'une seule et même façon. Car on sait donc, comment ce sera accueilli de ceux qui avant toutes choses pendent à l'autorité de la science, quand d'une personnalité unique n'importe où a lieu une rébellion contre l'universelle validité du jugement scientifique. Ainsi qu'on pourrait dire : l'idéal de la conception du monde scientifique est ce qu'elle donne une somme de jugements sur les affaires du monde et de l'humanité, qui valent de la même façon avec un continuel nivellement en chaque humain. Une uniformisation de gigantesque sorte, aimerait-on dire, est l'idéal de la conviction scientifique.

Quand on exprime quelque chose de tel, cela pourrait paraître tout d'abord comme une trivialité. Mais dans la vie, cette trivialité signifie extraordinairement beaucoup. Car à la grande influence de la science, nommément aussi loin qu'elle s'appuie sur des bases de science de la nature, qu'elle a gagnée dans notre temps – et [...] avec droit sur certains domaines –, on doit admettre, que là où la scientificité uniformise toujours de plus en plus les humains, cela devient toujours de plus en plus ainsi, que l'humain deviendra toujours plus la pâle imitation de l'autre. Et dans le fait, quand on prend la science maintenant pas d'après ses contenus, mais d'après ce qu'elle a fourni dans les temps les plus récents en rapport à l'évolution du genre humain, ainsi on voit, comment cette uniformisation à partir de la force de persuasion scientifique veut être faite une affaire universelle d'humanité.

On a seulement besoin de voir vers les terribles pouvoirs/puissances destructrices, qui grondent aujourd'hui dans l'Est de l'Europe – des puissances, dont la signification, malheureusement en rapport à leur pouvoir de destruction, ne sera toujours pas suffisamment encore appréciée ici –, ainsi on voit comment donc les humains, qui s'adonnent aujourd'hui à de telles puissances de



destruction avec un certain fanatisme, sont en fait parti de ce que certains enseignements, qui sortent de soubassements scientifiques, ou peut-être, mieux dit, d'une certaine constitution d'âme, qui sort de ces soubassements scientifiques, ont aussi été fait pour base de la pensée sociale. Et ce qui, par cette transposition de la constitution d'âme scientifique dans la pensée sociale, sera ambitionné, cette grande prison de l'humanité, où justement l'un devrait être seulement la pâle copie de l'autre aussi en relation sociale, comme quelque peu dans le léninisme ou le trotskisme, cela sera conduit là jusqu'au paradoxe, mais, toutefois, jusqu'au plus haut paradoxe tragique. On voit déjà partout – déjà partout, on pourrait dire comme s'écoulant dans les tendances d'évolution de notre temps, comment la constitution d'âme scientifique veut effectuer ce nivellement de l'humanité. Cela est au fond une des forces principale qui se trouvent dans la signature de l'actuelle évolution de l'humanité : ce nivellement à partir de la théorie, de la pensée, de la recherche. Par cela ne sera rien du tout dit contre la justification de cette recherche [...]. Car sur sol de science de la nature, cette recherche est justement pleinement justifiée, et elle a conduit une fois la science et la technique à de grands triomphe pleinement justifiés, que je n'ai pas besoin de décrire ici.

Mais à ce pôle de l'évolution récente de l'humanité se tient toutefois maintenant un autre en vis-à-vis, qui n'appartient pas moins à la signature de la spiritualité contemporaine de l'humanité. Dans la même mesure que sera ambitionnée ce nivellement à partir de l'observation par l'intellect et intellectuelle de la nature, dans la même mesure se venge dans la nature humaine l'individuel, le personnel ; des polarités apparaissent partout dans le monde, là est aussi une telle, une intérieure. Et nous voyons, comme vis-à-vis du nivellement justement décrit, apparaissent de l'autre côté les forces instinctives de la nature humaine. On aimerait dire jusqu'au niveau animal, les impulsions de volonté sortent avec une violence instinctive de l'humain individuel. Pendant que les humains ambitionnent avec leurs têtes après un certain nivellement, se fait valoir partout le plus personnel à partir des soubassements de l'humain, ce qui différencie l'humain particulier de chaque humain voisin dans une haute mesure. Ainsi que dans l'instant, où nous nous détournons des pensées que les humains aimeraient se faire sur le monde dans le sens scientifique évoqué, et passent à ce que les humains sentent, ce que les humains reconnaissent comme base de leur volonté, nous pouvons voir, comment les humains passent constamment les uns aux autres, comment l'individu n'a plus une quelque sorte de compréhension pour l'autre. Seulement sur des cercles étroits encore se limite – souvent aussi cultivé artificiellement – la compréhension d'un humain pour l'autre.



Les humains ne se comprennent pas aujourd'hui. Nous parlons tant d'idéaux sociaux, d'institutions artificielles, lesquelles devraient amener une vie sociale, et cela principalement pour la raison de nous tromper, nous écarter du fait élémentaire, que dans nos instincts, que dans notre évolution de volonté et de sentiment/sensation nous sommes devenus en fait terriblement antisociaux. Un élément antisocial va à travers l'humanité, aussitôt qu'on voit à partir de la vie de pensée, et voit sur ce qui vit en fait dans les soubassements de la vie de sensation/sentiment, dans les soubassements des impulsions de volonté. C'est la grande dispute en notre temps, dans laquelle l'humanité est enfilée : que d'un côté elle cherche un nivellement des têtes et de l'autre côté à partir des soubassements de l'organisation humaine développe une différenciation, qui en fait œuvre antisociale de la manière la plus incroyable.

Là est au fond placé l'humain. Et de cette question, qui appartient aux plus importantes parties constitutives dans la signature de la vie spirituelle du présent proviennent, prises au fond, toutes les autres questions ; provenait, pris au fond, ce qui s'est développé comme une si terrible catastrophe dans la deuxième décennie du 20e siècle.

Poursuit-on, ce qui de jugement plane à la surface, comment les peuples, les humains se jugent les uns les autres, comment ils se refilent mutuellement la faute et l'innocence, comment ils parlent sur ce qu'ils veulent reconnaître comme droit ou non-droit, alors on a donc justement, pris au fond, en tout ce qui là sera parlé à la surface, seulement une vue de surface. Dans les soubassements gronde chaque contradiction, gronde chaque polarité, dont j'ai justement parlé.

Placée en opposition à cela se trouve d'une certaine manière cette science de l'esprit orientée anthroposophiquement, qui veut devenir une affaire de l'humain entier, plein/complet, qui veut saisir son sentiment et sa volonté. [...] Nous obtenons par ce que nous cassons en deux la mémoire, à une plus haute force de l'âme, à une plus haute force de connaissance ; nous obtenons par cela la contemplation de l'entité spirituelle-animique/psychique de l'humain, comme elle était, avant que l'humain ait été conçu pour cette vie terrestre ici. Et de là va alors le courant auquel devient si difficile de parvenir à penser pour l'humain actuel : le courant de la connaissance de soi à la connaissance du monde. [...]

Quand nous jetons un coup d'œil sur notre patrimoine de souvenir terrestres ordinaires, ainsi nous dirons : ce patrimoine de souvenir nous articule ensemble



avec tous les vécus, que nous avons traversés d'un certain moment de cet être-là terrestre. Ces vécus reposent tout d'abord dans l'instant présent le plus généralement dans le sous-conscient de l'organisation humaine. Nous les remontons soit arbitrairement, ou ils pulsent par leur propre pouvoir en surface dans la conscience. Du courant du vécu, que nous avons traversés, émergent les souvenirs. Et la possibilité de souvenir doit être une continuelle, afin que notre vie de l'âme, notre constitution d'âme en soit une saine. Nous nous tenons ainsi comme humains, par ce que nous avons cette possibilité de souvenir, pas seulement en dedans de nous, mais nous sommes absolument aussi à pendre ensemble avec tout cela, avec quoi par les expériences, par la vie extérieure nous avons un pendant. [...] Pourquoi pouvons-nous remonter de nouveau, comme par magie, dans le présent ce que nous avons vécu ? Parce que nous avons été une fois lié comme humain avec cela, parce que dans le vécu avec le monde extérieur, nous étions une unité. [...] Et comme lui comme l'être humain, qui est enfermé entre la naissance et la mort, est seulement pendant avec cela qu'il a savouré ou vécu ensemble avec le monde de la manière caractérisée, ainsi il est pendant avec ce qu'alors, par recherche supplémentaire, on découvre en soi, avec l'ensemble de l'évolution de l'humanité de la Terre et aussi ensemble avec l'évolution de la Terre elle-même. Ce n'est rien d'autre, qu'en même temps un dépassement/surmontement, un cassé en deux du souvenir et une réapparition de la force de souvenir à un niveau supérieur. En ce que nous surmontons cette force de souvenir en petit, qui nous maintient nos vécus terrestres, nous accédons à un niveau plus haut à une nouvelle force de souvenir, par laquelle nous pouvons développer les images des destins, que la Terre a elle-même traversé en d'autres formes planétaires, comme j'ai décrits cela dans ma „ science secrète “. Et ainsi, comme par notre souvenir de tous les jours, nous remontons magique sous forme d'image, ce que nous avons vécu depuis notre naissance, ainsi nous pouvons, quand nous apprenons à connaître l'humain entier, par science de l'esprit, remonter magique de l'organisation d'humanité, ce à quoi l'organisation entière d'humanité a participé, ce avec quoi elle était liée : l'ensemble de l'évolution du monde. Car l'être humain est un microcosme. Nous n'avons pas à faire avec un autre monde qu'avec ce avec quoi nous étions nous-même attachés. [...] Nous voyons, comment par ce qu'on descend en de plus grandes profondeurs de l'être humain, on descend en même temps dans le devenir objectif des mondes. Dans la même mesure, dans laquelle dans une certaine mesure pour un instant, on renonce à la vie intérieure habituelle, entre dans cette vie intérieure, ce qui sinon est resté vie extérieure objective. Au même instant, dans lequel on plonge dans les régions qui sinon sont retirées



à la conscience, on plonge dans ces régions-là qui nous ont formées comme entité objective, comme humain hors de l'univers d'ensemble. Cela vient pas autrement en l'état, ce que la science de l'esprit anthroposophique veut livrer de connaissance du monde.

A partir de la signature du présent, comme je l'ai caractérisée, l'humain actuel conteste une telle connaissance du monde : oui, mais là on arrive dans une région, dans laquelle la subjectivité peut se faire valoir de manière bon marché. [...] tout de suite ainsi que le photographe d'un arbre est objectif [correct] d'un côté déterminé, ainsi peut aussi être objective [correct/exacte] la description d'un chercheur de l'esprit – malgré qu'elle sonne autrement que chez un autre, qui justement est parti d'un autre point de vue. Mais on remarquera que la science de l'esprit anthroposophique, que j'ai à représenter, s'efforce de caractériser constamment des plus différents côtés, ce qui sera caractérisé, et que par ce que devrait être équilibré d'une certaine manière, ce qui pourra devenir unilatéral par la description de seulement un point de vue, ce décrire peut d'un point de vue qui peut donc nommément apparaître quand n'importe qui prend mes livres et les compare de manière abstraite l'un avec l'autre et se dit alors : oui, là se tient sur une chose ceci et ici se tient cela. – Cela pourra très facilement être monnayé de petite monnaie, comme si là étaient des contradictions.

Mais cela jaillit de rien d'autre, que de l'effort de décrire les choses des plus différents côtés, afin que justement, tout de suite par cette tournure particulière dans la science de l'esprit anthroposophique, une sorte de multi-latéralité puisse être visée.

Qui apprend à connaître cela entièrement, ce qui sera cherché et trouvé sur le chemin intérieur, il se rendra toujours de plus en plus clair, comment là un patrimoine intérieur, une faculté intérieure se développe, qui en fait est semblable à ce que l'humain a dans la constitution d'âme mathématique. [C'est] comme en mathématique, où nous avons quelque chose, qui nous donne un contenu animique/d'âme déterminé, qui est entièrement gagné de l'intérieur. Car la mathématique est entièrement gagnée de l'intérieur ; nous savons qu'une vérité mathématique est vraie, quand nous avons vu au travers intérieurement, des millions d'humains aimeraient-ils aussi le dire autrement. Ce qui se joue là dans l'âme, en ce que nous savons maintenir une vérité mathématique, qui en même temps est intérieure et extérieure, cela se joue de manière semblable [dans l'âme], quand nous – toutefois à travers le subjectif – arrivons à l'intérieurement objectif, qui peut vraiment nous être disponible



dans la science de l'esprit anthroposophique. Seulement le début du chemin de recherche est subjectif, mais sur cela le vrai anthroposophe fait silence. Ce qui alors se donne après le surmontement de la particularité subjective du chercheur, cela est absolument une chose objective, de laquelle on peut parler comme d'une observation extérieure, qu'on a faite par les sens ou aussi par la balance ou avec le mètre de mesure : tout de suite ainsi qu'on peut parler de constatations mathématiques, seulement que celles-ci sont formelles, pendant que celles qu'on fait par la science de l'esprit sont justement pleine de contenu.

Mais cela montre que cette science de l'esprit anthroposophique est avant toute chose à l'effort de parler immédiatement à l'humain. C'est aussi sa tâche. Pendant que l'actuelle scientificité aspire après un nivellement, à faire d'un humain une pâle copie de l'autre, la science de l'esprit anthroposophique ne peut rien d'autre que de parler à chaque humain comme à une individualité. C'est, j'aimerais dire, l'immédiate confiance sociale, qu'on s'obtient/s'acquière en oeuvrant pour cette science de l'esprit anthroposophique, qu'on ne veut pas installer n'importe quoi, qui par ce qu'on l'a recherché, devrait maintenant valoir pour tous les humains, mais par ce qu'on veut seulement en appeler aux humains, en ce qu'on dit : on a investigué soi-même le contenu de la science de l'esprit. Mais ce contenu est le vrai contenu de la nature de l'humain. Si je parle à l'humain particulier, ainsi je parle ainsi que je ne vois pas dans le nivellement, mais m'adresse à chaque individu comme individualité. Je compte là-dessus parce que donc l'humain est humain, parce que les humains sont de même origine psychique-spirituelle-corporelle, que des cordes familières résonnent, qu'à partir du plus intérieur de manière individuelle revient la même chose, qui sera attaqué par l'un des humains.

Pas ainsi, comme sinon on parle dans la science, on parle par anthroposophie aux humains, comme si on cherchait de la partisanerie pour quelque chose d'établi maintenant une fois, mais ainsi on parle par anthroposophie, qu'on appelle à l'intérieur de chaque humain particulier et dit : quand tu regardes dans ton propre intérieur, alors tu découvres sur ce chemin dans ta propre entité ce que je veux partager avec toi, parce je l'ai investigué. – La façon du parler d'humain à humain sur science de l'esprit, toute façon d'enseigner prend un autre ton, une autre mentalité, en ce qu'on enveloppe la communication en formules de la science de l'esprit anthroposophique. C'est cela, qui est efficace à la science de l'esprit anthroposophique contre la signature de notre temps, comme je l'ai décrite : ce qui à nouveau de la pensée, mais de la pensée à partir de l'humain complet, appelle, en appelle en même temps à chaque humain



particulier. Le contraire de cela est ce qui est ambitionné dans le nivellement. Il sera ambitionné l'individualisation de l'humain par ce qu'est la connaissance, par ce qui est élaboration d'un contenu de conception du monde. Ce contenu de science anthroposophique de l'esprit devrait être le plus subjectif et en même temps l'objectif, le plus personnel et en même temps le contenu valant universellement de la scientificité humaine. L'humanité du présent a besoin de cette contradiction contre le nivellement. Du nivellement est sorti ce que je vous ai décrit, qui, pris au fond, est un élément antisocial, parce que cela se fait valoir comme pôle opposé : l'incompréhension d'un humain vis-à-vis de l'autre humain. De la science anthroposophique de l'esprit devrait sortir la compréhension pleine d'amour d'un humain vis-à-vis de l'autre ; et il ne viendra avant toutes choses pas seulement une connaissance universelle/générale de l'humain, une anthroposophie universelle/générale, mais par ce que l'anthroposophie et la connaissance du monde générale sera, sera excité/stimulé une constitution d'âme, qui aussi à nouveau renferme en soi une compréhension pleine d'amour pour chaque particularité individuelle de notre prochain.

Ce qu'est la vie sociale, ne pourra être fondé, quand ce ne sera pas fondé à partir des plus profondes, les plus saintes racines de l'entité de l'humain elle-même ; mais celles-ci sont quand même les individuelles pour l'actuelle phase de développement de l'humanité, comme j'ai évoqué hier. De cela la science de l'esprit donnera pour à la signature du présent l'essentiel de cet autre impact, dont nous avons si fortement besoin.

Mais avec cela est déjà dit qu'aussi l'autre pôle, qui devait être caractérisé en rapport à la signature du présent, accueillera un autre caractère. Dans la vie pratique entrera ce qui maintenant n'est pas un élément antisocial, mais qui est un élément social. Cet élément antisocial, d'où vient-il alors en fait ? Il vient de ce qu'en ce que tout de suite la culture de tête a atteint un point haut, les instincts règnent à partir de la nature humaine et saisissent le sentir et le vouloir. Ce qui est connaissance anthroposophique, luit dans le sentir, luit dans le vouloir : elle n'é moussé pas la violence élémentaire du sentir et du vouloir, comme les humains croient si facilement ; elle ne prend pas aux humains leur naïveté originelle. Non, quand n'importe quoi de beau sera éclairé, cela ne perd pas sa particularité, mais elle se manifeste en premier correctement. Ce qui repose dans les soubassements de la nature humaine, ne deviendra pas plus émoussé, quand aussi ce sera éclairé anthroposophiquement, mais ce sera tout de suite déployé de manière correcte, sans que l'humain ait à participer à l'actuelle maladie du temps, la nervosité. Le penser éclaire à nouveau dedans



le sentir, le sentir le saisi, et en ce que nous éclairons dans le sentir avec le penser, se transforme le „ je pense, donc je suis “, le „ je suis seulement dans l'image en ce que je pense “ – le penser se transforme en un être.

Et en premier en ce que nous plongeons dans le vouloir, qui sinon sera seulement vécu dans le sommeil – car que sait l'humain dans la connaissance habituelle de la relation, qui règne là entre un penser qui devrait conduire à la volonté, et la levée de la main ? -, en ce que ce penser plonge selon la science de l'esprit dans ce vouloir, se développe ce qui maintenant, comme on pourrait dire, conduit d'un humain à un autre humain dans une claire lumière. L'humanité peut devenir un grand tout social seulement par ce que les sentiments, que les impulsions de volonté seront traversée de lumière, maintenant pas de connaissance abstraite, intellectuelle, mais de la vision plus haute. Mais par ce que vous serez parcouru par la plus haute vision, apparaîtra une véritable science sociale, une éthique sociale. Tout de suite une telle éthique sociale devait être donnée dans mon livre „ La philosophie de la liberté “. Là se montra que l'humain, donc pris au fond, peut se sentir seulement libre, en ce qu'il développe une impulsion pour l'agir, pour le vouloir, à partir du plus pur penser. L'humain ne pourrait jamais se sentir libre, quand à partir de n'importe quels autres soubassements, il devait créer des impulsions de volonté. Quand nous nous tenons vis-à-vis d'un miroir, et avons purement une image devant nous – la comparaison est plus qu'une comparaison -, ainsi cette image ne peut pas nous contraindre. Quand une quelque chose me pousse, ainsi je suis contraint par causalité. Quand je regarde l'image, je ne pourrais être contraint ; l'image n'a pas de force en soi, pour me contraindre. Quand je saisis mes impulsions de volonté dans les purs penser-image, alors ces images-penser n'ont pas de pouvoir causal, pas de force d'élan. En ce qu'on reconnaît la puissance d'image du penser, on reconnaît comment dans le pur penser monte vraiment la libre volonté, ainsi que seulement dans le plus individuel de l'humain peuvent aussi être trouvées les impulsions pour l'action libre. Mais par ce que dans ce pur penser qui nous est tout d'abord image, la volonté rentre, tout de suite par ce que la volonté entre, comme c'est le cas lors de l'action sociale pleine d'amour ou lors de plus hautes connaissances suprasensible, comme vous pouvez le voir dans les introductions de mon livre „ Comment obtient-on des connaissances des mondes supérieurs ? “, par cela le sinon penser pur sera emplit de ce qui est l'entité originellement propre, éternelle de l'humain. Et la première clairvoyance, mes très chers présents, est déjà là, quand une décision de volonté libre illumine dans le penser. Et pris au fond tout ce qui est alors de moi comme méthode pour le conduire dehors dans les



mondes supérieurs de l'esprit sera donné/indiqué, rien d'autre qu'organisation métamorphosée de ce que j'ai décrit dans ma „ Philosophie de la liberté “ comme la volonté libre reposant à la base. Reconnaît-on, comme dans ce pur penser parcouru de volonté pré-repose ce dans quoi l'humain peut tout d'abord saisir le devenir du monde/l'événement du monde comme à un sommet, alors on apprend aussi progressivement à considérer comment cette constitution d'âme qui sinon est seulement disponible dans l'action libre de l'humain, on peut l'élargir de la manière décrite hier, et comment on peut arriver aux connaissances suprasensibles par cela. L'humain veut-il se reconnaître comme entité libre, ainsi il doit faire le commencement avec ce vrai voir suprasensible, sinon la liberté lui sera toujours quelque chose d'impossible. La liberté ne se supporte pas aussi avec la causalité naturelle – aussi pas pour le kantien ou pour celui qui au moins prétend, en être un. Et d'aucune autre manière on vient à une harmonisation de causalité de nature et à liberté humaine, qu'en ce qu'on voit ainsi au travers de la chose, comme je l'ai justement décrit.

Mais alors se fonde encore quelque chose d'autre. Ce que j'ai décrit dans ma philosophie de la liberté comme base de la volonté sociale, est devenu beaucoup, beaucoup méconnu. Les gens ont objecté : comment les humains devraient collaborer dans l'organisme social, quand chacun suit seulement les pulsions intérieures de son entité individuelle ? – Mais c'est pour cela que ça ne va pas du tout. Il s'agit de ce que par une véritable, vraie, authentique évolution spirituelle, l'humain pourra être attiré, ce que j'aimerais nommer : la véritable confiance sociale. Un être-là digne de l'humain dans la vie sociale est donc quand même seulement possible quand non du dehors par des commandements ou autre, nous seront contraint à l'action, mais quand nous pouvons agir libre des plus intérieures pulsions de notre être. Mais alors nous devons pouvoir développer cette grande confiance en l'autre, la confiance, qu'il arrivera aussi progressivement à agir des plus intérieures pulsions de sa nature d'humain. Et par ce que l'humain progresse vers le plus intérieur de son être et progressivement se développe une telle compréhension d'un humain à un autre, se donnera par une pleine confiance réciproque une éthique sociale, un organisme social à partir des façonnements individuels des volontés particulières. – Ainsi, ce qui est confiance consciente, pends ensemble avec ce qui donc, au sens de l'actuelle aspiration de la nature de l'humain, pourra être considéré quand même seulement comme la volonté sociale.



Source [9] : GA 168, pages 098-101, 4/1995, 10.10.1916, Zürich



Loi de causalité sociale - 1918.

On avance seulement quand on pense en cercle.

Source [13] : GA 305, pages 228-230, 3/1991, 29.08.1922, Oxford

Traduction : Henriette Bideau *, t

12023 – Quelles questions n’ont pas été posées au sujet du social dans les derniers siècles, notamment au XIXe, et ces questions qui ont été formulées tout d’abord dans les classes supérieures, que sont-elles devenues pour le prolétariat, qui compte des millions ? Pourquoi ce prolétariat de millions d’hommes s’est-il engagé, selon l’avis de bien des gens, sur de mauvaises voies ? Parce qu’il a accepté les mauvais enseignements des classes supérieures. Il a été leur élève, ce n’est pas le prolétariat lui-même qui a élaboré ces enseignements.

12024 – Ce qui importe, c’est d’y voir clair une fois. Les gens ont dit : l’être humain est le produit des circonstances ; il est ce que sont les conditions sociales, les institutions sociales autour de lui. D’autres ont dit : les conditions sociales sont ce que les hommes les ont faites. Toutes ces doctrines parlent avec la même sagesse que quelqu’un qui dit ou demande : l’être humain est-il le produit de sa tête ou de son estomac ? Mais l’homme physique n’est le produit ni de sa tête, ni de son estomac, il est le produit d’une perpétuelle activité venant tantôt de la tête et tantôt de l’estomac. Il faut que les deux agissent toujours de concert. La tête est cause et effet ; l’estomac est cause et effet. Et en approfondissant davantage l’organisation humaine, nous trouvons même que l’estomac est fait par la tête ; car durant la vie embryonnaire, c’est d’abord la tête qui se forme, ensuite seulement l’estomac ; et ensuite, c’est à nouveau l’estomac qui fait l’organisme. Il ne faut donc pas demander : les circonstances, le milieu sont-ils les causes que l’homme soit ainsi ? ou bien sont-ce les hommes qui ont déterminé le milieu, les circonstances ? Il faut que nous voyions clairement que chaque chose est cause et effet, que tout s’interpénètre, et qu’aujourd’hui nous devons avant tout poser la question suivante : quelles institutions sont nécessaires pour que les hommes puissent,

au point de vue social, avoir les pensées justes ? et quelles pensées faut-il avoir pour que, dans l'activité pensante aussi, ces institutions sociales judicieuses prennent naissance ?

12025 – Lorsque c'est la vie pratique extérieure qui importe, les humains ont en effet justement cette opinion : d'abord ceci, ensuite cela. Mais de cette façon, on n'avance pas dans le monde. On n'avance que quand on pense en cercle. Mais la plupart des hommes pensent : En voilà un dans la tête duquel tourne une roue de moulin. Ils ne peuvent pas penser en cercle. Il faut le faire ; lorsqu'on regarde les circonstances extérieures, il faut se représenter qu'elles sont faites par les hommes, mais aussi qu'elles font les hommes ; ou bien, lorsqu'on regarde les actions humaines, qu'elles font les circonstances extérieures, mais qu'elles sont aussi, d'autre part, portées par les circonstances extérieures. Et ainsi il nous faut constamment danser de-ci, de-là, avec nos pensées, si nous voulons avoir la réalité. Et c'est ce que les hommes ne veulent pas. Lorsqu'ils organisent quelque chose, ils veulent avant tout un programme : premièrement, deuxièmement, troisièmement — jusqu'à douzièmement si on veut, et douze est le dernier, et un est le premier. Mais ainsi la vie est absente. Car tout programme est ainsi fait qu'on peut aussi le retourner, commencer à douze et aller jusqu'à un, tout comme l'estomac nourrit l'organisme, et quand les nerfs qui se trouvent sous le cervelet ne sont pas comme il faut, on ne peut pas respirer convenablement. Tout comme la chose se retourne dans la vie, on doit aussi veiller dans la vie sociale à ce que tout se retourne.

12026- C'est ainsi que mon livre „ Les fondements de l'organisme social “ a dû, à partir des conditions sociales, supposer des lecteurs qui peuvent se retourner avec leurs pensées. Mais c'est ce que les hommes ne veulent pas faire, ils veulent lire du commencement à la fin et savoir qu'ils ont maintenant atteint la fin. Que la fin soit le commencement, ils ne veulent pas s'en occuper. C'est ainsi que, par un très grave malentendu, ce livre conçu comme social a été mal lu. Et on continue de le lire mal. On ne veut pas adapter ses pensées à la vie, on veut que la vie se conforme à l'activité pensante. Mais cela n'est absolument pas la condition préalable des institutions sociales qui forment la base de ces exposés. Je poursuivrai sur ce point dans ce qui va suivre.



La critique de la superstructure idéologique est aujourd’hui presque justifiée.

La critique de la superstructure idéologique est aujourd’hui presque justifiée.

Source [11] : GA 186, page 108, 3/1990, 06.12.1918, Dornach

Traduction : Marie-France Rouelle et Gudula Gombert, Dervy

La vision prolétarienne du monde, dont je vous ai souvent parlé, affirme que la manière dont les hommes se représentent les choses, l’ensemble de la superstructure idéologique, dépend des conditions économiques, si bien que les hommes formeraient leurs pensées politiques selon leurs conditions économiques.

Quiconque peut prendre en compte de telles idées trouvera qu’elles sont largement fondées, qu’elles sont même d’une justesse presque parfaite en ce qui concerne l’évolution depuis le XVI^e siècle. Car ce que pensent les hommes depuis cette époque est dans sa quasi-totalité le résultat des conditions économiques. Ce n’est pas juste au sens absolu, mais cela l’est largement, dans un sens relatif.

L’humain mérite mieux que seulement une proposition subordonnée.

Source [16] : GA 337b, pages 025-026, 1/1999, 14.07.1920, Dornach

Traduction : F. Germani, www.triarticulation.fr

Le livre entier de 140 pages est une broussaille marxiste, qui aurait dû devenir pratique. Avec une telle broussaille, on voulait organiser un pays entier comme coopérative économique. Mais de quelques rares côtés, ainsi au milieu là-dedans, on trouve brusquement une phrase qui tombe entièrement hors du reste de la description et à laquelle on a la sensation : cela n’est pas du tout le même Varga, mais quelque chose d’étranger. Ainsi, par exemple, on parle sur la grande utilité des commissaires de production et remarque en cela dans une proposition subordonnée : ... „ quand à leur place se tiennent les personnalités correctes. – Ainsi c’est justement avec la proposition subordonnée que cela ne peut absolument pas aller avec ces aménagements jusqu’à ce qu’ait changée „ l’idéologie rapace, égoïste de ces humains “. Il sera toujours prétendu des marxistes que des conditions de productions se donne une idéologie. Donc, Varga aurait-il de quelque manière une pensée saine, conséquente, ainsi il devrait se dire : nous, marxistes, avons prétendu plus de soixante-dix ans que



l'idéologie doit se donner à partir des conditions de production, que l'idéologie doit s'élever en superstructure comme la fumée qui s'en développe vers dehors. Donc, quand nous instaurons notre grande maison économique ici en Hongrie, alors l'idéologie doit s'en donner, qui donc sans cela n'a pas d'autre signification que ce qu'elle s'élève comme fumée de la vie de l'économie. – Mais Varga ne dit pas ainsi ; mais partout, où il parle des bases de son organisation, cela vient au jour – quand aussi seulement en propositions subordonnées : cela devient mieux seulement aussi quand l'idéologie rapace de l'humain a changée. Cela signifie, il attend sur le moment jusqu'à ce qu'une manière de penser pénètre qui n'est pas déterminée sur le rapace, l'égoïste, il attend sur la transformation d'une idéologie rapace en une désintéressée. Maintenant, elle ne peut quand même pas résulter immédiatement de la manière de produire économique, car il admet donc que partout elle conduit au contraire. Donc, il attend simplement sur ce que la transformation vienne d'elle-même. On voit : où il s'agissait de mettre un changement de direction spirituelle de l'âme à la base d'une reconstruction, où il s'agit de pousser le spirituel concret, là n'est écrit chez Varga rien qu'une petite proposition subordonnée, mais qui était sans signification pour toute l'évolution dans la Hongrie des conseils. C'est tout de suite ce qui est triste.

Nous nous tenons aujourd'hui dans la plus large étendue devant l'opinion qu'on viendrait au concret à partir de l'abstrait. Cela ressort de l'appel que mademoiselle Vreede à justement lu à haute voix, qui donc émane bien de Hollande. Là sera préconisé une quelque compagnie de conseils, mais la proposition subordonnée qui serait nécessaire n'est pas écrite là : qu'en sort donc quelque chose en premier, quand les personnalités appropriées seraient comme conseils aux places correspondantes. C'est de cela qu'il s'agit : qu'on saisisse la chose à la bonne fin. On peut parler autant qu'on veut, cela n'aide rien à tout ça ; aider fait uniquement et seulement ce qui amène esprit et âme dans la personnalité. Nous sommes entièrement et principalement arrivés à être presser de ne plus avoir un pressentiment de ce qu'il s'agit d'amener esprit et âme à l'intérieur des personnalités. C'est cela qui sera ambitionné avec la tri-articulation.

Les institutions seront faites par les humains et leurs pensées.

Source [6] : GA 056, pages 240-244, 2/1985, 12.03.1908, Berlin

Traduction : F. Germani, www.triarticulation.fr



Cela ne peut être la fonction de la science de l'esprit, de prédire quelque peu la réaction, pour rétablir de nouveau les vieilles conditions ou d'empêcher des choses, lesquelles se sont développées dans le progrès de l'humanité, et qui devaient venir de manière nécessaire. Nous n'avons pas à critiquer, ce qui devait se passer nécessairement. Mais nous avons à nous rendre clairs que repose dans l'humain et dépend des humains, de travailler plein de projets à partir de leur travail spirituel pour le salut des humains et le progrès de l'humanité.

Maintenant beaucoup dirons : mais nous voyons quand même dans notre entourage suffisamment d'humains, qui sont bien préparés, pour réfléchir sur la question sociale, réfléchir sur ce qui devrait se passer. – Maintenant, il y a une certaine différence, qui est très puissante, entre ce que la science de l'esprit a à dire, et ce qu'est l'ambiance générale du temps. Cette ambiance générale du temps, on pourrait la pousser devant l'âme en expressions générales. Ceux qui l'ont étudié disent : vous théosophes prédisiez, que les humains devraient devenir meilleurs, qu'ils devraient développer de l'amour et ainsi de suite. Maintenant, avec de tels enfantillages d'évolution de l'âme humaine, de rendre les humains mûrs pour une meilleure vie et pour le salut des humains, avec de telles choses nous ne nous occupons pas, mais nous savons que ce ne sont pas les humains, mais que ce sont les conditions, dont il s'agit. – Ainsi disent beaucoup, pas purement des professeurs, mais aussi des gens aux tables vertes du socialisme. Ce qui sera annoncé là, est justement aussi arrogant/hautain que ce qui sera répandu des autres tables vertes. Partout sera prêché : améliorez les conditions, et alors cela vient déjà, que les humains s'améliorent. – On peut les entendre déclamer cela, les gens très intelligents, qui toujours de nouveau se présentent.

Je pourrais vous raconter beaucoup d'exemple de la vie immédiate. Je n'ai besoin de faire que trois pas d'ici, et je pourrai indiquer sur un point, où une fois se tenait un, qui disait [de la théosophie] : ce sont des idées folles ! il s'agit de ce que les conditions seront améliorées. Quand on leur donne de meilleures condition de vie, alors les humains deviennent entièrement meilleurs d'eux-mêmes. – Ce chant nous l'entendons toujours de nouveau chanter en toutes les variations en rapport aux actuels rapports/actuelles conditions de profession et de métier. Quand quelque chose n'est pas exact/juste, on ne pense pas, que cela dépend des humains, mais alors il s'agit qu'on devrait faire une nouvelle loi, afin que les conditions deviennent autres. Et quand quelque chose sur un domaine n'est pas correct, ainsi ils parlent, qu'on devrait protéger



la masse non mûre, qui ne peut avoir aucun jugement correct contre ceux qui veulent l'exploiter sur ce domaine ou un autre. Quand par exemple cela sera dit vis-à-vis de n'importe quelles méthodes de salut/guérison, alors on aimerait quand même demander : N'est-ce pas plus proche et ne serait-ce pas plus évident de dire, que c'est le devoir de ceux qui voient dans les choses, d'éclairer les humains, ainsi qu'ils se tournent par leur propre jugement à ceux auxquels ils devraient se tourner ? Il ne peut s'agir des conditions, mais seulement de l'évolution de l'âme de l'humain. Dans la pensée de notre temps repose profondément ce matérialisme, qui a été sorti et transféré de la manière de penser atomistique sur les rapports/conditions sociales. Beaucoup discutent sur de telles choses, la discussion conduit quand même sur des débats sans fin. Qui connaît les secrets de l'art de discuter, il sait, que se laisse parler sur la signification de l'humain avec des pour et contre sans fin. Mais il ne s'agit pas seulement de ce qu'on peut donner des raisons sans fin pour le pour et le contre, mais aussi de ce qu'on éprouve le poids des raisons. Un humain, qui a été appelé à porter un jugement sur ce domaine, parce qu'il était un humain génial, c'est l'anglais Robert Owen. Il était génial par ce qu'il voulait rendre les humains heureux, mais aussi par ce qu'il avait un cœur chaud pour la misère sociale. Il lui a réussi de mettre en place, tout de suite pour cela, une colonie modèle. Là il a obtenu du beau. Il a fait la chose si habilement, qu'il a mis entre les humains travailleurs, qui pouvaient œuvrer par leur exemple, ceux qui étaient dépendants de la boisson et ainsi de suite. Cela a donné maints bons résultats. Cela l'a alors encouragé, à fonder une autre colonie. À nouveau, il l'a fait ainsi qu'il voulait réaliser certains idéaux, qui le remplissait. Mais après un certain temps, le développement de la colonie était ainsi qu'il devait voir, que ceux, qui n'avaient pas dans leurs dispositions l'application et la capacité au travail, devinrent les parasites de la colonie. Là, il s'est dit : non, – et ce fut comme un aveu : avec les institutions générales on doit attendre, jusqu'à ce que les humains, comme lui-même, sont amenés en relation théorique sur une certaine hauteur. Seulement par la transformation de l'âme humaine peuvent venir le salut et le progrès, jamais par de pures institutions. – Cela a dit un homme, qui avait la permission de le dire, parce ce qu'il est parti d'une façon de voir donnée par un cœur chaud et a été enseigné par l'expérience. On devait apprendre de telles chose, pas de théories abstraites. Mais que donne un penser intérieur et capable de vie sur ce domaine ? Un penser exact et capable de vie sur ce domaine nous montre que toutes les institutions qui pressent et peuvent devenir terribles pour les humains, sont faites par des humains. Il apparaît des institutions humaines qui deviennent



la cause de besoin et misère, seulement parce qu'elles seront d'abord faites par des humains. Celui qui veut vraiment voir à travers les choses, essaye une fois, d'étudier le déroulement historique, d'étudier comment aujourd'hui les humains vivent ensemble, comment l'un ainsi, l'autre ainsi est placé dans la vie. Qui les a placé là ? Pas des pouvoirs/puissances sociales indéterminées, mais des pensées humaines, des sentiments humains, et des impulsions humaines de volonté. Nous devons déjà une fois placer la phrase/le principe :

L'être humain peut seulement souffrir par l'être humain. Tout autre souffrance ne vient en fait socialement pas en considération. Ce n'est pas à réclamer que le chercheur en science de l'esprit devrait se dresser en critique sur les nécessités historiques. C'est nécessaire, de devenir clair à soi, que les conditions/rapports seront créées par des humains et que, quand elles sont créées, la misère sera amenée dans ces conditions/rapports uniquement et seulement par de fausses pensées. Ce n'est pas difficile de reconnaître qu'un penser court, un penser qui n'a aucun pressentiment des grands, puissant rapport du monde/des mondes, ne peut créer aucunes organisations qui peuvent amener du bonheur et de la guérison à l'humanité. Avec les principes qu'on devrait être désintéressé, qu'on devrait aimer les humains, c'est ainsi, comme quand vous dites à un poêle : tu es un poêle, soit gentil et chaud ; c'est ton devoir moral, de chauffer la chambre. – Il ne fera pas chaud ! Mais si vous chauffez, ça devient chaud ! Le prêche de l'amour humain universel, c'est quelque chose qu'on peut évidemment placer dans le monde. Mais le maniement pratique, ce qui vous rend capable d'intervenir dans le monde extérieur en organisant/façonnant afin que le salut et la bénédiction en croissent pour l'humanité, cela dépend de la relation d'humain à humain.

Un temps matérialiste verra seulement dans l'être humain ce qu'on peut saisir avec les mains, percevoir avec les yeux. Mais l'être humain est plus que cela. Il est un être spirituel, psychique/animique et physique. Et tout ce qui peut apporter aux humains le salut et la bénédiction, peut seulement provenir de ce qu'on prenne en considération l'ensemble de l'entité humaine, notamment dans les conditions/rapports compliqués et toujours plus compliqués du présent et de l'avenir.

Salut et misère pas seulement par institutions/organisations.

Source [3] : GA 034, pages 208-211, 2/1987, 10.1905



Traduction : F. Germani, www.triarticulation.fr

Robert Owen pourra être décrit dans un certain sens comme un génie de l'efficacité sociale pratique. Deux propriétés étaient disponibles chez lui, qui peuvent justifier volontiers cette description : un œil circonspect pour les institutions socialement utiles et un noble amour des humains. Il suffit de regarder ce qu'il a apporté en l'état par ces deux facultés pour honorer correctement toute leur signification. Il a créé à New Lanark des installations industrielles modèles, et employait les travailleurs d'une manière qu'ils avaient non seulement une existence digne dans le monde matériel, mais qu'ils ont aussi vécu dans les rapports moralement satisfaisant. Les personnes qui ont été réunies là, étaient pour part déçues, adonnée à la boisson. Il a placé de meilleurs éléments entre ceux-ci qui œuvraient par leur exemple sur les autres. Et ainsi les meilleurs résultats pensables amenés en l'état. Ce qu'Owen a réussi là, rend impossible de le mettre au même niveau que d'autres plus ou moins fantastiques „améliorateurs du monde“ – que l'on appelle des utopistes. Il se tint justement dans le cadre d'institutions exécutables pratiquement desquelles aussi chaque humain ayant de l'aversion pour la rêverie peut prévoir qu'elles pourraient tout d'abord, sur une certaine zone limitée, sortir la misère humaine du monde. Aussi ce n'est pas pensé non pratique quand on cultive la croyance qu'un tel petit domaine œuvre comme un modèle et que par lui progressivement un développement sain du dépourvu d'humain pourrait être stimulée dans une direction sociale.

Owen lui-même a volontiers pensé ainsi. Par conséquent, il se risqua sur la voie empruntée encore d'un pas supplémentaire. En 1824, sur le territoire de l'Indiana en Amérique du Nord, il s'attela à créer une sorte de petit état modèle. Il a acquis une superficie de terrain sur lequel il voulait fonder une communauté humaine construite sur la liberté et l'égalité. Toutes les institutions ont été ciblées ainsi que l'exploitation et l'asservissement étaient une impossibilité. Qui se présente à une telle tâche doit apporter les meilleures vertus sociales : la nostalgie de rendre ses prochains heureux, et la foi dans la bonté de la nature humaine. Il doit être de l'avis que se développerait tout de soi-même le désir de travailler quand la bénédiction de ce travail semble assurée par des institutions correspondantes.

En Owen cette croyance était si fortement disponible que ce devait être des expériences déjà bien correctement graves qui l'auraient fait vaciller là-dedans.



Et – ces mauvaises expériences se présentèrent vraiment. Après beaucoup de nobles efforts Owen dû venir à la confession qu’ „avec la réalisation de telles colonies on devrait toujours échouer, quand on ne transforme pas avant la coutume générale ; et qu’il serait de plus de valeur d’œuvrer sur l’humanité sur les voies théoriques que sur celle de la pratique“. – A une telle opinion ce réformateur social a été contraint par le fait que, non désireux de travailler, se trouvèrent assez qui voulait décharger leur travail sur leur semblables, dont devait s’en suivre des conflits, des luttes et enfin la faillite de la colonie.

L’expérience de Owen peut être instructive pour tous ceux qui veulent vraiment apprendre. Elle peut conduire de toutes les institutions créées artificiellement et pensées artificiellement pour le salut de l’humanité à du fertile, du fructueux travail social comptant avec la vraie réalité.

Owen pouvait être fondamentalement guéri par son expérience de la croyance que toute la misère humaine serait causée seulement par les „mauvaises institutions“ dans lesquelles les gens vivent, et que la bonté de la nature humaine viendrait déjà d’elle-même à la lumière quand on améliore ces institutions. Il a dû se convaincre que les bonnes institutions sont absolument à maintenir debout quand les gens qui y sont impliqués sont enclins d’après leur nature intérieure à les obtenir quand ceux-ci leur sont pendant avec une chaude participation.

On pourrait maintenant penser qu’il serait nécessaire de préparer théoriquement les humains à ce qu’on voudrait créer de telles institutions. Quelque peu par ce qu’on leur rendrait clair le correct et le but des mesures appropriées. Il est pas si éloigné pour un non averti /sans préjugé de lire quelque chose de tel de la confession de Owen. Et pourtant, on peut arriver à un résultat vraiment pratique seulement par ce que l’on pénètre plus profondément dans la chose. On doit avancer de la pure croyance en la bonté de la nature humaine, qui a trompé Owen, à la connaissance véritable des humains. – Toute clarté que les humains pourraient jamais s’approprier sur ce que n’importe quelles institutions sont fonctionnelles et tourner au salut de l’humanité – toute clarté telle ne peut pas conduire aux objectifs souhaités à long terme. Parce que par une telle vision claire, l’humain ne peut pas gagner les motivations internes au travail quand de l’autre côté se font valoir en lui les motivations/pulsions fondées dans l’égoïsme. Cet égoïsme est une fois tout d’abord une partie de la nature humaine.



Rapports/conditions comme effets extérieurs de la constitution d'âme intérieure.

Source [5] : GA 054, pages 087-091, 2/1983, 02.03.1908, Hamburg

Traduction : F. Germani, www.triarticulation.fr

Il sera beaucoup parlé de toutes sortes d'améliorations, qui devraient être aménagées. Elles devraient être aménagées par des humains. Il devrait y avoir peu de différences entre des choses qui sont aménagées par des êtres humains, qui comprennent quelque chose de la vie, et des humains qui admettent d'une si grandiose manière, qu'ils ne comprennent rien ? À quoi sert de parler de tout, quand on ne reconnaît pas qu'il s'agit de qui parle dessus, de qui sait quelque chose. De ce qui siffle par la vie, combien pourrait alors être peut être un bavardage entièrement vide et combien pourrait de ce qui est bavardage vide, être transformé en réalité et devenir vivant ? – La question est volontiers justifiée. Mais de ceux qui réfléchissent aujourd'hui sur la question sociale, il y a beaucoup, beaucoup trop, quand nous saisissons la question plus sérieusement des yeux, quand nous saisissons des yeux ce qui est nécessaire pour comprendre quelque chose d'utile de cette question. Il y a aujourd'hui toute une série de gens qui disent : dans l'instant où les conditions seront changées, là sera aussi meilleure la vie des humains et leur situation. – Nous savons qu'avant toutes choses les théories sociales peut être élargies, englobantes du présent, le socialisme lui-même, se placent sur ce point de vue. Nous savons qu'il accentue toujours : ach, ne venez pas à nous avec toutes sortes de propositions, comment les humains devraient devenir meilleurs, comme les humains devraient se comporter !

Ne venez pas à nous avec toutes sortes d'exigences morales/éthiques ! Ce dont il s'agit est simplement – ils accentuent cela – d'améliorer la situation.

Symptomatique peut vous apparaître un tel améliorateur du monde, qui en différents endroits d'Allemagne apparaît avec ses théories sociales, qui toujours raconte : oui, là les gens prétendent que les humains doivent en premier devenir meilleurs, quand les situations devraient devenir meilleures. Mais, dit-il, cela dépend de ce que l'humanité serait placée dans les situations correctes. – Et il raconte aussi, comme ici ou là on a une fois limité les auberges et comme alors en fait en tel endroit étaient moins d'ivrognes, et que par cela il en aurait été mieux pour un certain nombre de gens. Il prêche alors aux travailleurs, que l'amour de l'humain, la fraternité mutuelle seraient des phrases vides.



Tout dépendrait d'amener/instaurer de telles conditions de travail et de vie, que tout un chacun aurait son existence confortable, alors le contexte moral viendrait aussi déjà tout seul de par la Terre.

Maintenant, vous savez donc, que le socialisme est largement dans la formation d'une telle façon de voir. Cela n'est rien d'autre qu'une conséquence du matérialisme dans notre temps, le matérialisme, qui non comme la science de l'esprit, parvient à jeter un coup d'œil dans l'intérieur de l'humain et à reconnaître que tout ce qui, en situations, aussi loin que cela vient en considération pour l'ordre social, est créé par des humains, est la conséquence de pensées humaines et de sentiments humains, mais qui croit que l'humain serait un produit des conditions extérieures. Cette croyance est au plus haut degré paralysante pour la considération fructueuse de la vie sociale. [...]

Si l'un ou l'autre concède que c'est la conviction de base qu'aujourd'hui tout pourra être fait, quand on change les conditions extérieures, et lors de dommages qui menacent les humains, on crée vite un remède par une loi. Ce sont ainsi les convictions de base en notre temps. Et quand par exemple nous voyons toujours de nouveau, que des lois seront motivées parce qu'on dit : l'humanité inexpérimentée n'a pas la permission d'être livrée à tels ou tels gens -, alors on ne remarque pas du tout qu'on aurait une tout autre tâche, que de faire des lois, qu'on devrait instruire l'humanité inexpérimentée, afin qu'elle puisse être auto-déterminante pour ses actions.

On ne dirige pas facilement le coup d'œil plus loin de ces situations sur les humains. Mais cela est la tâche de la science de l'esprit. Elle se détourne entièrement des situations et s'oriente entièrement aux humains. Demandons nous en rapport à toutes les choses, qui sont autour de nous comme situations et conditions : d'où viennent ces conditions et ces situations ? – Aussi loin qu'elles ne sont pas dépendantes de la nature, elles sont les résultats du sentiment et du penser humain. Ce que sont des situations aujourd'hui, étaient des pensées et des impulsions de volonté d'humains, qui ont vécu auparavant. Si nous voulons faire de meilleures situations, alors nous devons avant tout apprendre plus, devons développer de meilleures pensées, et sentiments et volontés. Mais quand nous cherchons dans la périphérie des théoriciens du social, même les plus radicaux, ma foi de la démocratie sociale, alors ces théories pour la plupart ne dépassent pas du tout d'une manière quelconque ce que les humains ont déjà toujours pensés. Elles ont surgi des mêmes pensées et impulsions dont ont surgies nos conditions et celles qui ont conduit à notre situation. Nous



devons être en état, d'avoir des humains, qui connaissent la vie et savent, de quoi il s'agit chez les forces qui se tiennent derrière la vie. [...]

On n'apprend jamais à connaître l'humain quand on dresse, échafaude une façon de voir le monde qui s'oriente seulement sur l'extérieur. Aussitôt que le coup d'œil brouillé selon le matérialisme s'oriente seulement sur l'humain extérieur, aussitôt l'humain ne sait pas ce qui se cache derrière cette corporéité physique, et il n'atteint pour cela pas les facultés, de regarder pour ainsi dire derrière les coulisses, n'est pas du tout en état de comprendre une quelque chose sur les forces qui orientent et dirigent la vie. Mais cela est tout de suite la tâche de la connaissance-esprit. [...]

Les conditions, nous sommes partis de cela – seront considérées diversement comme ce que les humains pourraient faire autrement. La science de l'esprit a uniquement et seulement à faire avec les âmes réelles des humains, avec des rapports d'humain à humain. [...]

Qu'est-ce qui, en fait, est le fait de base, également le phénomène de base, duquel toute misère, toute souffrance sociale absolument peut dépendre dans le monde? – Ce fait de base, la connaissance-esprit peut nous le montrer, en ce qu'elle nous place devant un fait pas du tout compris aujourd'hui et pas du tout reconnu des humains. Ce fait est dépendant du phénomène de base de toute évolution. On aimerait dire, exprimé sèchement, elle nous montre par une plus profonde contemplation de la vie que besoin, souffrance et misère dépendent pas seulement – et pour le moins, quand on va au fondement -, de conditions extérieures, mais d'une certaine constitution des âmes et en rapport avec leurs effets extérieurs.

Le praticien, qui se penserait beaucoup plus intelligent, trouvera cela risible. Mais c'est le/la pratique dans la vie, qu'on peut seulement accentuer. Il y a le principe, duquel vous vous persuaderez de plus en plus, que besoin, souffrance et misère ne sont rien d'autre qu'une conséquence de l'égoïsme. Nous avons à saisir ce principe comme une loi de la nature, pas ainsi, que quelque peu chez un humain individuel, quand il est égoïste, devrait toujours arriver besoin et souffrance, mais que la souffrance – peut être à un tout autre endroit – dépend quand même de cet égoïsme. Comme cause et effet, l'égoïsme est pendant avec besoin et souffrance. L'égoïsme conduit la vie de l'humain, dans l'ordonnance sociale de l'humain, au combat pour l'être-là. Le combat pour l'être-là est le véritable point de départ pour besoin et souffrance, aussi loin qu'ils sont sociaux.



Conditions/rapports fait par des humains.

Source [5] : GA 054, pages 102-103, 2/1983, 02.03.1908, Hamburg

Traduction : F. Germani, www.triarticulation.fr

[Owen] dit : il est nécessaire, que les humains seront d'abord éclairés, que les moeurs deviennent meilleures. – Mais la connaissance-esprit dit : l'accentuation de ce principe ne le fait pas seul, mais les moyens devront être amenés, par lesquels l'âme pourra être anoblie. Car quand par une façon de voir le monde allant dans l'esprit, l'âme est ennoblie et acérée, alors les situations et conditions extérieures, qui sont toujours une image miroir de ce que l'humain pense, suivent. Pas par les conditions seront déterminés les humains, mais, aussi loin que les conditions sont sociales, ces conditions seront faites par les humains. Si l'humain souffre sous des conditions, ainsi il souffre en réalité sous ce que lui infligent ses semblables.

Les conditions sociales, nous les faisons !

Source [18] : BGA 088, pages 019-020, 1/1985, 26.10.1905

Traduction : F. Germani, www.triarticulation.fr

Nos économistes nationaux et nos théoriciens sociaux disent si souvent aujourd'hui : l'humain est seulement un produit des conditions extérieures. L'humain est devenu ainsi, parce ce qu'il vit dans telles ou telles conditions extérieures. Ainsi parle par exemple la sociale démocratie avec sérieux, que l'humain devient ainsi, que le fait sa périphérie, que, parce qu'il est devenu travailleur prolétaire par l'entière évolution industrielle, il est aussi ainsi d'après l'âme, comme justement il est devenu par les conditions. L'humain est un produit des conditions. Nous pouvons entendre cela souvent. Si nous étudions les conditions elle-mêmes, nous contemplons, ce qui est autour de nous, de quoi nous somme le plus souvent dépendant, quand nous nous tenons en affamés devant le magasin du boulanger et n'avons rien dans la poche, pour nous acheter quelque chose.

Toutes ces conditions sont de nouveau faites et mises en œuvre par l'être humain. L'esprit se développant par l'histoire a amené ces conditions. Ce qui est aujourd'hui, les humains l'ont parfois il y a longtemps pensé en premier pour leur soin et leur salut ; ils ont placé cela en premier. Ainsi celui, qui pense,



que les humains sont dépendants des conditions, se meut dans une fin de cycle, dont les conditions sont amenées par les humains. Quand nous nous rendons cela présent, ainsi nous devons nous dire : il ne s'agit pas des conditions, mais nous devons voir sur comment sont devenues les conditions. Il est oiseux de constater et de dire que l'humain est dépendant de ses conditions. L'humain sera aussi dépendant dans cinquante ans des conditions qui l'entourent. Vous pouvez le concéder au sociaux-démocrates, que l'humain est dépendant des conditions, mais de celles que nous faisons aujourd'hui, qui proviennent de notre Gemüt, de notre âme. Nous faisons les conditions sociales ! Et ce qui vivra alors, ce sont les sentiments et sensations cristallisés que nous plaçons aujourd'hui dans le monde.

Cela nous montre, de quoi il s'agit : qu'on doit apprendre à connaître les lois, sous lesquelles se développe/évolue le monde. Ce ne peut être science, dont il s'agit, mais cela peut seulement être intuition, la connaissance de ce que nous devons déposer comme loi (NDT ici, probablement pas principalement dans un parlement). Cela provient tout de suite d'une contemplation, mais qui semble entièrement fantastique à la plupart, mais qui est beaucoup plus claire et plus objective que beaucoup de nos scientifiques. Qui peut dire, ce qui vit dans l'âme et ce qui sort de l'âme et alors dehors se cristallise, il peut aussi, de la sagesse du divin dans l'âme, dire ce que l'un peut saupoudrer dans le monde, et ce qui rend l'humanité pieuse (NDT frommt).

Si vous voulez avoir à l'avenir de telles conditions autour de soi, voulez vous avoir cela comme établissement, comme institution, qui satisfait les humains, dont les humains pourront dire, c'est cela, nous voulons vivre sous de telles conditions, alors vous devez tout d'abord déverser de l'humanité dans ces conditions, afin que de l'humanité s'en écoule de nouveau. La plus profonde humanité doit en premier s'écouler de nos propres cœurs dans le monde. Alors le monde deviendra une image de l'âme, et dans cette âme sera une image du monde. Elle pourra de nouveau satisfaire les humains. C'est pourquoi l'humain ne peut rien se promettre de toutes les criailles de „ kurfus “ (NDT : allusion probablement à un journal satirique de l'époque) sur le domaine social, qui seront faites de la contemplation des conditions extérieures. Ces conditions extérieures seront faites par les humains ; elles ne sont rien d'autre que l'écoulement vers dehors des âmes humaines. Ce qui est tout d'abord à élaborer, ce que nous avons tous d'abord à saisir comme question sociale, ce sont les âmes d'aujourd'hui, qui créent la périphérie de demain. Vous pouvez le voir, comment de meilleures conditions coulent des âmes dans la périphérie,



quand vous voulez seulement l'étudier. J'ai toujours de nouveau du l'entendre de politiciens sociaux : faites les conditions meilleures, et les humains deviendront meilleurs. Ceux-là aimeraient-ils seulement étudier ce que des sectes particulières, qui se déploient séparées de l'évolution du monde, propulsent comme culture de l'âme, aimeraient-ils étudier, ce qu'elles contribuent à la formation des conditions extérieures. Quand l'humain considérera que l'amélioration des conditions dépend de lui, quand il aura atteint des connaissances théosophiques, et quand il aura reconnu le premier principe : former le noyau d'une fraternité universelle et le sortir de nous même comme sentiment social pour la périphérie, alors le social est possible et on est préparé pour ce qui doit se passer dans le prochain temps.

Source [8] : GA 082, pages 030-040, 1/1994, 07.04.1922, Den Haag

Source [8] : GA 082, pages 044-045, 1/1994, 07.04.1922, Den Haag

Vie juridique et vie des sensations.

Source [15] : GA 332a, pages 081-084, 2/1977, 26.10.1919, Zürich

Traduction : F. Germani, www.triarticulation.fr

Les humains ont vu monter des conditions sociales intenable. Ont aussi essayé d'y réfléchir ceux qui sont restés plus ou moins épargnés par ces conditions non sociales, dans leur propre coût de vie.

Et pendant qu'en un temps relativement court ce fut vraiment radicalement ainsi que je vous l'ai justement affirmé, qu'on a seulement ri, quand quelque chose était attendu de questions de droit et d'esprit pour les conditions économiques, vous fait front aujourd'hui – mais comme de sombres profondeurs de l'esprit, pourrait-on dire – toujours plus et plus l'affirmation : oui, dans le comportement social réciproque des humains viendrait en considération aussi une chose telle que des questions d'âme et des questions de droit ; et dans le désarroi des conditions sociales beaucoup reposerait aujourd'hui sur ce



qu'on n'aurait pas suffisamment pris en considération les rapports d'âmes, les rapports psychiques et les rapports juridiques dans leur autonomie. – Donc, il sera déjà un peu, parce que c'est tangible, attiré l'attention sur ce que le salut devrait venir d'un autre côté que du pur côté économique. Mais dans la discussion pratique de la question, cela ne se fait encore que peu valoir.

C'est comme un fil rouge qui se tire à travers tout ce que donnent d'eux les récents penseurs socialistes, qu'une structure sociale doit être amenée, dans laquelle les humains peuvent vivre d'après leurs capacités et d'après leurs besoins.

Que cela sera plus ou moins formé grotesque et radical ou plus d'après une mentalité conservatrice, il ne s'agit pas de cela ; nous entendons partout : les dommages de l'ordre social actuel reposent en grande partie sur ce que l'humain ne serait pas en mesure, à l'intérieur de l'ordre social actuel, d'utiliser vraiment pleinement ses capacités ; de l'autre côté, que cet ordre social serait tel, qu'il ne pourrait pas satisfaire ses besoins, notamment que ne règne pas une certaine régularité dans la satisfaction des besoins.

En ce qu'on exprime cela, on revient sur deux éléments de base de la vie humaine. Capacités, c'est quelque chose qui se rapporte plus à la représentation humaine. Car toutes les capacités surgissent finalement chez l'humain, là où il doit agir consciemment, à partir de ses représentations, de sa volonté de penser. Certes, le sentiment doit continuellement enflammer les capacités de la représentation, les enthousiasmer ; mais le sentiment comme tel ne peut rien faire, si la représentation essentielle n'est pas là. Donc, quand on parle des capacités, aussi lorsque l'on parle des habiletés pratiques, on vient finalement à la vie des représentations. Cela alla donc pour un nombre d'humains, que là devrait être veillé sur ce que l'humain puisse amener à faire valoir sa vie de représentation dans la structure sociale. L'autre qui alors sera fait valoir va plus sur l'élément de vie de la volonté dans l'humain. La volonté, qui dépend du désir, du besoin après tel ou tel produit, est une force fondamentale de l'être humain. Et quand on dit, l'humain devrait pouvoir vivre dans une structure sociale d'après ses besoins, alors on regarde vers la volonté.

Sans qu'ils le sachent, les marxistes eux-mêmes parlent donc de l'humain en ce qu'ils soulèvent leur question sociale et en fait aimeraient faire croire qu'ils ne parlent que d'institutions. Ils parlent bien d'institutions, mais ces institutions ils veulent les former ainsi, que la vie des représentations, les



capacités humaines, puissent venir à validité, et que les besoins humains puissent être satisfaits uniformément, comme ils sont disponibles.

Maintenant, il y a quelque chose de très particulier dans cette façon de voir. Dans cette façon de voir un élément de vie de l'humain ne vient notamment pas du tout à validité, et c'est la vie du sentiment. Voyez-vous, si on disait : on recherche, on voudrait obtenir une structure sociale, dans laquelle les humains pourraient vivre d'après leurs facultés, d'après leurs sentiments, d'après leurs besoins – , ainsi on atteindrait l'humain entier. Mais de manière curieuse on laisse de côté la vie de sentiment de l'humain, en ce qu'on veut caractériser de manière englobante ce qu'est le but social pour l'humain. Et qui laisse en dehors la vie du sentiment dans sa vision de l'humanité, celui-là omet en fait chaque regard sur les véritables rapports de droit dans l'organisme social. Car les rapports de droit peuvent seulement se développer dans la vie en commun des humains, comme dans cette vie en commun des humains se raclent, s'abrasent sentiment à sentiment. Ainsi que les humains se sentent vis-à-vis les uns des autres, ainsi se donne ce qu'est le droit public. Et parce que dans la question de base du mouvement social, on a laissé en fait de côté l'élément de vie du sentiment, la question du droit devait, comme je disais, tomber dans un trou, disparaître. Et il s'agit de cela qu'on pousse dans la lumière correcte justement cette question du droit. Certes, on sait qu'un droit est disponible, mais on aimerait placer le droit purement comme un appendice des conditions économiques.

Et comment se développe le droit dans la vie en commun humaine ? Voyez-vous, donner une définition du droit, a été souvent tenté, mais en fait jamais n'est sortie une définition satisfaisante du droit. Justement aussi peu est beaucoup sorti, quand on a recherché l'origine du droit, où le droit fait souche. On voulait répondre à cette question. Il n'est jamais vraiment sorti quelque chose en cela. Pourquoi pas ? C'est tout de suite ainsi que si on voulait développer n'importe comment la langue de la nature humaine et purement de la nature humaine. Il a été souvent dit, et c'est juste : l'humain, qui grandit sur une île déserte, ne viendrait jamais à parler, car la langue s'enflamme aux autres humains, à l'ensemble de la société humaine.

Ainsi s'enflamme le droit aussi du sentiment dans le collaborer avec le sentiment de l'autre à l'intérieur de la vie publique. On ne peut pas dire, le droit provient de tel ou tel angle de l'humain ou de l'humanité, mais on peut seulement dire : les humains viennent par leurs sentiments, qu'ils développent mutuellement les



LOI DE CAUSALITÉ SOCIALE - 1918.

uns pour les autres, dans de tels rapports, qu'ils définissent, fixent, déterminent cette relation dans des droits.



Sources

Tout d'abord seront listés les volumes utilisés de l'édition complète des œuvres de Rudolf Steiner en allemand (en abrégé GA). Ensuite les autres sources.

Œuvres complètes de Rudolf Steiner

- [1] Rudolf STEINER. *GA 23 - Die Kernpunkte der sozialen Frage in den Lebensnotwendigkeiten der Gegenwart und Zukunft*. 6^e éd. Dornach : Rudolf Steiner Verlag, 1976 (cf. p. [126](#)).
- [2] Rudolf STEINER. *GA 31 - Gesammelte Aufsätze zur Kultur- und Zeitgeschichte 1887 bis 1901*. 2^e éd. Dornach : Rudolf Steiner Verlag, 1966 (cf. p. [9](#), [11](#)).
- [3] Rudolf STEINER. *GA 34 - Luzifer-Gnosis. Grundlegende Aufsätze zur Anthroposophie und Berichte aus der Zeitschrift Luzifer und Lucifer-Gnosis 1903 bis 1908*. 2^e éd. Dornach : Rudolf Steiner Verlag, 1987 (cf. p. [21](#), [193](#)).
- [4] Rudolf STEINER. *GA 39 - Briefe Band II : 1890-1925*. 2^e éd. Dornach : Rudolf Steiner Verlag, 1987 (cf. p. [19](#)).
- [5] Rudolf STEINER. *GA 54 - Die Welträtsel und die Anthroposophie*. 2^e éd. Dornach : Rudolf Steiner Verlag, 1983 (cf. p. [60](#), [91](#), [131](#), [173](#), [196](#), [199](#)).
- [6] Rudolf STEINER. *GA 56 - Die Erkenntnis der Seele und des Geistes*. 2^e éd. Dornach : Rudolf Steiner Verlag, 1985 (cf. p. [74](#), [190](#)).
- [7] Rudolf STEINER. *GA 77a - Die Aufgabe der Anthroposophie gegenüber Wissenschaft und Leben. Darmstädter Hochschulkurs*. 1^e éd. Dornach : Rudolf Steiner Verlag, 1997 (cf. p. [175](#)).
- [8] Rudolf STEINER. *GA 82 - Damit der Mensch ganz Mensch werde. Die Bedeutung der Anthroposophie im Geistesleben der Gegenwart*. 1^{re} éd. Dornach : Rudolf Steiner Verlag, 1994 (cf. p. [201](#)).
- [9] Rudolf STEINER. *GA 168 - Die Verbindung zwischen Lebenden und Toten*. 4^e éd. Dornach : Rudolf Steiner Verlag, 1995 (cf. p. [185](#)).

SOURCES

- [10] Rudolf STEINER. *GA 184 - Die Polarität von Dauer und Entwicklung im Menschenleben. Die kosmische Vorgeschichte der Menschheit*. 3^e éd. Dornach : Rudolf Steiner Verlag, 2002 (cf. p. [173](#)).
- [11] Rudolf STEINER. *GA 186 - Die soziale Grundforderung unserer Zeit - In geänderter Zeitlage*. 3^e éd. Dornach : Rudolf Steiner Verlag, 1990 (cf. p. [132](#), [150](#), [189](#)).
- [12] Rudolf STEINER. *GA 189 - Die soziale Frage als Bewußtseinsfrage*. 3^e éd. Dornach : Rudolf Steiner Verlag, 1980 (cf. p. [129](#)).
- [13] Rudolf STEINER. *GA 305 - Die geistig-seelischen Grundkräfte der Erziehungskunst*. 3^e éd. Dornach : Rudolf Steiner Verlag, 1991 (cf. p. [113](#), [124](#), [187](#)).
- [14] Rudolf STEINER. *GA 328 - Die soziale Frage*. 1^{re} éd. Dornach : Rudolf Steiner Verlag, 1977 (cf. p. [110](#)).
- [15] Rudolf STEINER. *GA 332a - Soziale Zukunft*. 2^e éd. Dornach : Rudolf Steiner Verlag, 1977 (cf. p. [201](#)).
- [16] Rudolf STEINER. *GA 337b - Vertiefung der Dreigliederungs-Idee, Band II. Diskussionsabende des Schweizer Bundes für Dreigliederung des sozialen Organismus*. 1^{re} éd. Dornach : Rudolf Steiner Verlag, 1999 (cf. p. [108](#), [189](#)).
- [17] Rudolf STEINER. *GA 340 - Nationalökonomischer Kurs. Aufgabe einer neuen Wirtschaftswissenschaft, Band I*. 6^e éd. Dornach : Rudolf Steiner Verlag, 1979 (cf. p. [114](#)).

Autres sources

- [18] Rudolf STEINER. *Beiträge zur Rudolf Steiner Gesamtausgabe Nr. 88 - Die soziale Frage - Vor 66 Jahren : Dreigliederungszeit*. Dornach : Rudolf Steiner Verlag, 1985 (cf. p. [44](#), [199](#)).



Informations diverses

Vous trouverez les éléments suivant :

- Choix de traduction et conventions
- Glossaire et lexiques
- Droits de propriétés

dans notre "LIVRET D'ACCOMPAGNEMENT" téléchargeable à l'adresse :
[http ://www.triarticulation.fr/AS/Com/index.html](http://www.triarticulation.fr/AS/Com/index.html)



**Institut pour une triarticulation
de l'organisme social**
Atelier francophone

Publications sur Internet :

- Collections thématiques de passages encore inédits en français de l'œuvre de Rudolf Steiner
- Articles d'auteurs germanophones
- Inventaire des contributions en français

Autres activités sur demande :

- Orientation, conseil personnalisé de lecture sur questions spécifiques
- Introduction ou approfondissement par petits groupes en conférences téléphoniques
- Séminaires

Bienvenue aussi à toute personne pouvant travailler à l'amélioration : traduction, relectures, conseils.

Contact :
François Germani 0388 691158
francois@triarticulation.fr

www.triarticulation.fr

Dessin : Sylvain Coizlet

Contact

Atelier francophone de l'Institut pour une tri-articulation sociale

13 route de Fessenheim

F-67117 Quatzenheim

Tel. 00 33 950 263 598

www.triarticulation.fr

Institut für soziale Dreigliederung

Liegnitzer Strasse 15

D-10999 Berlin

Tel. 00 49 30 - 68 07 96 89 43

La présente brochure vous est vendue au coût des frais nécessaires à la fabrication de la prochaine. Les besoins des collaborateurs travaillant au contenu et aux prochains projets restent à financer par des dons.

Vous pouvez nous soutenir :

Titulaire du compte : Institut für Dreigliederung

IBAN : DE80430609671136056200

BIC : GENODEM1GLS

Banque : GLS-Bank

Formulaire de don en ligne

www.dreigliederung.de/institut/spenden

L'Institut étant d'intérêt général à Berlin, vous pouvez déduire vos dons de l'impôt suivant les conventions en vigueur qui sont valables pour la France (voir notre page <http://www.triarticulation.fr/Soutien.html> pour plus de détails).

Donnez nous vos coordonnées afin que nous puissions vous adresser votre récépissé fiscal.